Tome VII. N° 18 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 Déc. 1921

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Le Sens de la Victoire au point de vue français

Lettre à un ami.

Vous me demandez, mon cher B..., de la part de quelques-uns de vos amis, quelles me paraissent devoir être pour notre pays les conséquences de la victoire de 1918? C'est une question qui se pose à l'heure actuelle dans un grand nombre d'esprits en France comme à l'étranger. En ce qui me concerne, je me sens bien peu qualifié pour y répondre, ne m'étant jamais occupé de question politique. Ce ne sont donc que des réflexions d'ordre théorique dont vous trouverez ici l'expression, mais elles sont de nature à intéresser les patriotes dont vous me parlez, car après tout je suis un bourgeois français, et, comme tel, mes réactions devant les événements actuels ne me sont certainement pas uniquement personnelles.

Faut-il l'avouer? Mon premier mouvement lors de l'armistice de 1918 a été une douloureuse déception. J'avais dix-huit ans en 1871. Le souvenir était resté si vivant en moi de la dureté avec laquelle la Prusse victorieuse nous avait

traités alors ! Avant 1914 je n'espérais pas vivre assez vieux pour voir la roue de la Fortune tourner quelque jour. Cependant je tenais pour assurée la chute de l'empire allemand. L'empereur Guillaume II avait conçu une entreprise qui devait inévitablement provoquer contre lui une coalition universelle. On n'a pas assez remarqué l'influence qu'exerçait sur sa pensée son origine britannique. Petit-fils de la reine Victoria, il a rêvé de donner à l'Allemagne une expansion mondiale par la marine, le commerce et les colonies. C'est un lieu commun de l'observation historique, mais qui n'en est pas moins exact, que l'Angleterre a dû sa grandeur à son insularité. Elle a pu rester inattaquable chez elle, tandis qu'elle agissait librement au dehors. Guillaume II a cru trouver dans une armée extrêmement forte, si forte que personne n'oserait se mesurer à elle, un substitut de l'Océan. Cette insularité militaire, si l'on ose dire, devait lui permettre de pratiquer en toute sécurité le programme de sa célèbre phrase : « Notre avenir est sur l'eau. » Il calculait mal : une armée est un organisme et si la fonction crée l'organe, inversement l'organe crée la fonction. Une armée du type de celle qu'il a développée, plus de vingt-cinq ans durant, veut se battre. Elle n'est pas un rempart d'eau comme l'Océan, et qui ne subit que des lois physico-chimiques. Elle est une masse vivante et qui a un psychisme. La nécessité de la guerre était enveloppée dans cette création de ce formidable animal de combat que nourrissait ce souverain absurdement infatué. Sa prétention à l'hégémonie continentale faisait de la France et de la Russie ses ennemis nés. Sa prétention à l'hégémonie mondiale devait tôt ou tard se heurter à l'Angleterre et à l'Amérique. L'échec inévitable était au terme de ses projets, ou pour lui ou pour son successeur. Son étourderie a hâté cette issue d'un règne commencé sur cette erreur : la rupture avec Bismarck. « Ce jeune homme », disait à Busch le vieux chancelier sacrifié, « ce jeune homme croit tout savoir et ça ne mène à rien de bon. » Avoir auprès de soi pour vous apprendre les affaires un maître de cette valeur et le congédier. Quel indice d'une irrémédiable suffisance !

Dès 1915 et quand le coup sur Paris eut échoué, la partie était perdue pour l'Allemagne. C'est alors que tous les bons Français ont commencé à se demander quelles conditions il

serait sage d'imposer à cette nation de proie, non point pour l'humilier, à quoi bon? ni pour la châtier — la défaite y suffirait — mais pour empêcher qu'elle ne recommençât une agression de revanche par trop probable. La première de ces conditions était la mainmise sur notre frontière naturelle, celle qui délimite, avec les Alpes, la Méditerranée, les Pyrénées et l'Océan, une contrée bien définie géographiquement, — c'est-à-dire le Rhin. La seconde était le retour à la période prébismarckienne, c'est-à-dire à la suppression de l'Empire, cette œuvre néfaste de la Prusse. Il s'agissait non pas de conquérir l'Allemagne, non pas de l'opprimer, mais de rétablir les Allemagnes d'autrefois. Pour cela il suffisait de traiter avec chacune de ces Allemagnes séparément, en refusant de reconnaître l'existence du Reich. Le fait que l'autonomie du Wurtemberg, de la Saxe, de la Bavière et des divers petits États avait été respectée jusqu'à un certain point par le grand chancelier permettait cette politique. Nous nous en rendons compte en lisant des documents de témoins indiscutables comme les *Souvenirs* de Mme la princesse Blücher. A la fin de 1918 l'écroulement était si complet que cette solution eût été acceptée. Elle n'eût certes pas empêché un secret et constant travail vers une reconstruction de l'unité, mais pendant le temps qu'eût duré ce travail, l'Europe aurait connu un vrai repos. Surtout, et c'était un des bienfaits de la victoire les plus désirables, surtout si les nations alliées avaient maintenu, elles, leur union. Il leur était loisible, dans cette fraternité du sang versé en commun, d'essayer une fédération économique et militaire qui les eût à la fois protégées contre tout retour offensif de la férocité germanique et contre la crise financière et industrielle dont elles sont aujourd'hui, après trois ans, les victimes. Oui, je crois profondément que cette paix dont je viens de traiter les grandes lignes était possible. En tout cas, je n'ai pas été le seul à la rêver. Que j'ai entendu de nos concitoyens la concevoir comme un minimum du droit que nous donnaient nos sacrifices !

Nous en avons eu une autre.

Les raisons en ont été multiples. Et d'abord les Alliés n'ont pas su éviter le sort si fréquent des coalitions. Les Italiens ont un pittoresque proverbe : *La tempête une fois passée, on se moque du saint.* Le danger est un grand

maître et qui contraint les plus récalcitrants à lui obéir. Ne pas faire bloc devant l'Allemagne, c'était pour nous tous la certitude de la défaite. Nous avons fait bloc et même alors l'unité de front s'est constituée difficilement. La victoire l'a rompue aussitôt et chacun des Alliés s'est retrouvé dans ses façons d'agir particulières. Elles ne se sont pas accordées assez pour que les vaincus n'aient pas bénéficié d'une incertitude dans les volontés, suite logique d'un flottement dans les intelligences. Ce flottement devait d'autant plus aisément se produire que des idéologies redoutables avaient faussé peu à peu le sens de la guerre. La réalité, c'était que la France s'était battue pour défendre son sol envahi, que l'Angleterre s'était battue pour défendre l'inviolabilité de ses rivages en défendant la Belgique, qui s'était battue elle-même pour défendre son indépendance. L'Italie était entrée en lutte pour avoir sa frontière des Alpes et son grand port sur l'Adriatique. Les États-Unis n'avaient pas accepté l'attentat porté à leur commerce par la guerre sous-marine. Autant de motifs positifs et qui eussent commandé une paix positive, si les problèmes eussent été posés dans cette netteté concrète. Ces motifs ont-ils paru trop humbles? Il est permis de s'en étonner. Servir les intérêts vitaux de sa patrie est-il une tâche plus noble, plus digne que l'homme s'y sacrifie tout entier? Mais nous vivons dans des temps où les conducteurs des peuples éprouvent de nouveau le besoin de faire de la phraséologie là où il faudrait du réalisme. Cette guerre, qui n'était pour chacun des États alliés qu'une guerre de salut national, est devenue dans les palabres officielles et de là dans la presse une lutte pour la Démocratie ! Les Allemands ont beau manquer de psychologie, ils en ont eu assez pour comprendre qu'en s'abritant sous le vocable : République, ils mettraient l'Entente vis-à-vis d'eux dans une position difficile. Ils n'ont que trop bien réussi.

N'allez pas croire cependant, mon cher ami, que je sois pessimiste et que je méconnaisse certains côtés positifs de notre victoire. Si je regrette qu'ils aient ainsi été mutilés, j'en considère un comme acquis, du moins momentanément, et de première importance : l'Europe est replacée dans son axe naturel par le seul fait que la France a repris son rôle historique. Permettez-moi de vous définir ce rôle tel que je le comprends. Il y a, me semble-t-il, deux types d'États, l'un que j'appellerai l'*Empire*, l'autre le *Royaume*, étant entendu que

l'Empire, dans le sens où ce mot est pris ici, peut être une république, ainsi Rome, et le Royaume réunir une république également, ainsi la Suisse. Un État est un Empire, lorsqu'il est constitué par une nation qui, par la force, s'est assujetti un groupe plus ou moins étendu d'autres nations devenues ses satellites et qui gravitent dans son orbite. Rome précisément nous fournit un modèle achevé du système. Il est fondé sur cette idée que la nation dominatrice représente un exemplaire supérieur de société et qu'en imposant ses lois par la force aux nations subordonnées, elle leur est bienfaisante. Le grand poète de l'impérialisme romain, Virgile, a formulé ce programme magnifiquement, dans le vers célèbre :

Tu regere imperio populos, Romane, memento.

Gardons-nous de condamner cet impérialisme, sans lequel la civilisation gréco-latine ne se serait pas constituée. L'Angleterre a renouvelé, dans le monde moderne, l'œuvre romaine, mais tandis que Rome avait fondé un empire terrien et militaire autour du grand lac méditerranéen, l'Angleterre a fondé, elle, un empire sporadique et maritime, du Cap aux Indes et d'Australie au Canada. Cette différence une fois marquée, c'est bien le même principe : respecter l'existence des peuples conquis dans leurs mœurs privées et leur imposer politiquement l'ordre britannique par la force, mais pour leur bien.

Pour nous en tenir à l'Europe, quand l'Empire romain s'écroula, un phénomène s'était accompli sur notre continent dont les résultats politiques devaient être aussi importants qu'inattendus : les peuples d'Europe étaient devenus chrétiens. Aucun d'eux ne possédait plus sur les autres cette supériorité de civilisation qui justifie l'impérialisme. Le monde romain alors se distribua en Royaumes, c'est-à-dire en États distincts, ayant chacun son autonomie, chacun son unité de langue, de lois et de territoires. De tous ces Royaumes, celui dont l'achèvement s'accomplit le premier fut la France. Quand on regarde sa configuration géographique, on distingue, je l'indiquais plus haut, qu'elle est comme définie d'avance par les limites que forment à l'est le Rhin et les Alpes, au nord et à l'ouest l'Océan, au sud les Pyrénées et la Méditerranée. Le cadre est suffisant pour qu'une nation forte s'y développe. Il est trop nettement délinéé pour qu'elle le déborde, trop resserré pour qu'en le remplissant elle écrase

ses voisins de sa grandeur. Ajoutons qu'une condition particulière condamne la France à se restreindre de toute expansion plus large. Elle n'est pas, comme l'Allemagne et comme la Russie, la représentante d'une race unique. Elle ne peut pas faire appel à d'autres peuples de son sang. Il y a un pan-germanisme, un pan-slavisme. Un pan-gallicisme serait impossible. Dans ces frontières qui encerclent la France, plusieurs races se sont amalgamées de telle sorte que le fanatisme ethnique ne saurait se développer ici.

Ces réflexions vous sembleront peut-être au premier abord étrangères à votre question. Elles y touchent cependant par un point vital. Le rôle historique de la France, ce Royaume-type, aura été d'empêcher, depuis plus de mille ans, le renouvellement d'une hégémonie impérialiste en Europe, de même que l'effort historique de l'Allemagne aura été de constituer un *Imperium Germanicum* sur le modèle de l'*Imperium Romanum*. Voyez-la, cette Allemagne tentaculaire, essayer cette entreprise avec les Ottonides d'abord. Qui trouvent-ils devant eux. après deux siècles de conquêtes qui les ont menés jusqu'en Calabre au sud, à l'ouest au bord de la Champagne? Philippe Auguste, c'est-à-dire la France à Bouvines. Les Hohenstaufen qui poursuivent le même rêve finissent avec Conradin décapité à Naples, par l'ordre de qui? du Français Charles d'Anjou. La tentative recommence avec le petit-fils de l'empereur Maximilien, Charles-Quint, qui trouve devant lui, qui? François Ier. Les Habsbourg viennent ensuite et c'est encore la France qui se met en travers de leur esprit de conquête. Pendant cette longue période qui va jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, la France est comme l'étalon de la mesure en Europe. Elle se maintient dans une puissance et une grandeur modérées qui n'empiètent pas sur la puissance et la grandeur des autres peuples, mais elle n'admet pas qu'aucun de ces peuples soit plus puissant et plus grand qu'elle. Se comportant ainsi, elle équilibre le continent.

Il y eut un moment où cette France dont les rois avaient pris pour devise ce mot d'un d'entre eux « toujours raison garder » est sortie de cette ligne traditionnelle, de par la fascination d'un chef admirable, qui justement n'était pas de notre sol héréditaire, Bonaparte, car vous avez compris tout de suite qu'il s'agissait du grand empereur, Bona-

parte venait, par sa famille, de Toscane et il avait un génie de frappe toute romaine. Il a conçu le rêve de créer, lui, sur le type de l'*Imperium Romanum*, cet *Imperium Gallicum*, dont l'immédiat résultat fut le déséquilibre de l'Europe et par contre-coup un réveil de la Germanie. Les traités de Westphalie, ce chef-d'œuvre de la monarchie française, vraiment dignes d'être appelé le *Code des Nations*, avaient si profondément atteint dans l'âme allemande le virus de l'impérialisme, que même cet esprit ne reparut pas aussitôt sous sa vraie forme. Les gens d'outre-Rhin n'affirmèrent d'abord que le principe des nationalités. Telle est l'aberration où un pays peut se laisser entraîner quand il a dévié de la ligne traditionnelle, la France se fit sous Napoléon III le champion de ce même principe, qui devait aboutir et qui aboutit bien vite au renouveau de l'antique ambition d'hégémonie. L'énorme magma germanique constituait par soi-même une hypertrophie dévoratrice. Brassée par un Bismarck, cette masse disproportionnée faussa bien vite la balance. Il ne fut plus question de mesure, d'États modérés, d'équilibre, et les Hohenzollern reprirent l'œuvre des Ottonides, des Hohenstaufen et des Habsbourg avec une suite dans leurs menées qui leur aurait sans aucun doute assuré le triomphe sans l'erreur de direction commise par Guillaume II, et que je signalais en commençant.

Bouvines a donc été renouvelé, Guillaume II est tombé comme Othon IV. La grande, l'heureuse conséquence de la victoire, c'est que la France, l'ouvrière principale de cette chute, est rendue à sa mission séculaire. Elle redevient l'État régulateur, la norme vivante du continent. Il semble bien qu'un instinct, encore obscur, mais dont on peut espérer qu'il deviendra tout à fait conscient, l'avertisse des conditions nécessaires à ce rôle historique. Elle obéira à cet instinct en s'efforçant de prolonger dans la paix cette union sacrée de tous ses citoyens, spontanément pratiquée dans l'heure tragique du plus grand danger. Que dis-je? Elle y obéit. C'est pour cela que depuis trois ans nous voyons échouer les étranges efforts faits par les survivants des années de discorde civique pour raviver des haines périmées. La reprise des relations avec le Saint-Siège aura été un des signes les plus caractéristiques de ce nouvel état d'esprit. Ce même instinct a déjà averti la France que le socialisme marxiste est une autre tentative de l'Allemagne vers un impéria-

lisme d'un type plus moderne, l'impérialisme industriels C'est pour cela que toutes les tentatives des successeur. de Jaurès sont, elles aussi, vouées à l'échec. — A l'échec pareillement toutes les intrigues des bolcheviks, ces alliés-nés de l'Allemagne. — A l'échec toutes les campagnes contre le maintien de notre force militaire. Voilà quelques-uns des bienfaits de la victoire qui ne sont pas écrits dans le traité de Versailles. Ils n'en sont que plus réels et que plus durables. Souhaitons-le du moins, et soyons bien persuadés, à l'honneur de notre pays, qu'il importe au monde que la France reste sur le Rhin la vigilante sentinelle chargée d'empêcher l'excès en Europe. C'est, et pas seulement en politique, la définition même de son génie.

Croyez-moi, cher ami, votre dévoué

PAUL BOURGET,
De l'Académie française.

Le stupide dix-neuvième siècle

Né dans le dernier tiers du dix-neuvième siècle et mêlé, par la célébrité paternelle, à l'erreur triomphante de ses tendances politiques, scientifiques et littéraires, j'ai longuement participé à cette erreur, jusqu'environ ma vingtième année. Alors sous diverses influences, notamment sous le choc des scandales retentissants du régime, puis de la grande affaire juive, et des réflexions qui s'ensuivirent, le voile pour moi se déchira. Je reconnus que les idées courantes de nos milieux étaient meurtrières, qu'elles devaient mener une nation à l'affaissement et à la mort, et que, baptisées dans le charnier des guerres du premier Empire, elles mourraient sans doute dans un autre charnier pire. Les quelques exposés qui vont suivre sont ainsi plus une constatation qu'une démonstration. On en excusera la forme volontairement âpre, rude et sans ménagements. Ce qui a fait la force détestable de l'esprit révolutionnaire et sa suprématie, depuis cent trente ans, c'est la faiblesse de l'esprit réactionnaire, rabougri, dévié et affadi en libéralisme. Les abrutis, souvent grandiloquents et quelquefois du plus beau talent oratoire et littéraire, allant jusqu'au génie verbal (cas de Victor Hugo, par exemple), qui menaient l'assaut contre le bon sens et la vérité religieuse et politique, ne ménageaient, eux, rien ni personne. Ils se ruaient à l'insanité avec une sorte d'allé-

gresse et de défi, entraînant derrière eux ces stagnants, qui ont peur des mots et de leur ombre, peur de leurs contradicteurs, peur d'eux-mêmes. Ils appelaient à la rescousse la foule anonyme et ignorante, cette plèbe intellectuelle qu'il ne faut pas confondre avec le peuple, et qui n'a été, au cours de l'histoire, que la lie irritée de la nation. Il n'est rien de plus sage, ni de plus raisonnable, que le peuple français dans ses familles, ses besoins, son labeur et ses remarques proverbiales. Il n'est rien de plus délirant que cette plèbe comiciale, infestée d'étrangers, errante et vagulaire, mal définie, qui va des assaillants de la Bastille aux politiciens républicains de la dernière fournée. Conglomérat baroque et terrible, baroque en ses éléments, terrible en ses résultats... Jamais, même au temps d'Aristophane ou de Juvénal, jamais pareille matière ne s'est offerte au satirique, avec une semblable profusion, un tel foisonnement d'ignares, de tâtonnants, d'infatués et de fols. Nous verrons les noms à mesure, car je n'ai nulle intention de les céler.

C'est, je crois, le philosophe catalan Balmès, défenseur illustre et clair du catholicisme, qui exprima, le plus justement, cette idée qu'il importe, pour nuire réellement à une doctrine pernicieuse, de s'en prendre à ceux qui la propagent. Rien de plus juste. Les polémiques *ad principia* ont leur autorité et leur prix. Mais elles ne deviennent percutantes qu'en s'incarnant, en devenant polémiques *ad personas*, du moins quant aux vivants. « Vous compliquez la tâche », s'écrient les paresseux et les timides. Pour vous peut-être, qui vous contentez d'un semblant de lutte et de fausses victoires académiques. Nous la simplifions, au contraire, pour ceux qui veulent des résultats tangibles, positifs, solides...

N'allez pas en conclure, au moins, que je préconise la violence (posthume ou non), vis-à-vis des penseurs ou écrivains pernicieux, qui ouvrirent et peuplèrent les charniers du premier Empire, de la Commune, des deux guerres franco-allemandes de 1870 et de 1914. Je préconise plus simplement l'examen critique, ferme et dru, puis le déboulonnage des idoles de la Révolution et de la Démocratie au dix-neuvième siècle. Mais pour que cette indispensable opération ait lieu, il faut d'abord que les gens aient remarqué le lien de ces idoles (lien de cause à effet) aux maux qu'ils

engendrèrent. C'est un premier point, et sans doute le plus malaisé à obtenir.

En effet, le sens de la responsabilité personnelle s'est fortement déprimé au dix-neuvième siècle, alors que tout le long du moyen âge, et encore au seizième et au dix-septième siècle, il était si vigoureux. Le fatalisme et le déterminisme en sont le témoignage, qui font croire aux hommes, et notamment à nos compatriotes, que les maux subis et soufferts, dans le domaine des choses d'État notamment, tiennent, non à de mauvaises institutions et à une mauvaise politique, non au mûrissement des erreurs et lâchetés, mais à des nécessités lointaines et inéluctables, comme la rotation de la terre ou la succession des saisons. L'affaissement de l'esprit déductif est une caractéristique du dix-neuvième siècle, en même temps que sa timidité psychologique. Les écrivains prétendus sceptiques (un Renan, par exemple), n'osent pas aller jusqu'au bout de leur raisonnement, ni même d'un raisonnement quelconque, de peur d'y rencontrer la personne divine, ou son reflet dans la conscience humaine, qui est la responsabilité directe. Lus de ce point de vue, ces philosophes sans philosophie (car il n'aime point pour de bon la sagesse, celui qui s'arrête en chemin), ces hésitants, effrayés et abouliques, excitent un rire d'une qualité supérieure. Je vous recommande la correspondance falote de Renan et de Berthelot. L'esprit borné, fanatique et buté de Berthelot (dès qu'il sort de ses oignons, c'est-à-dire de la chimie, de la chaleur et des explosifs) voudrait en vain entraîner le souple Renan dans des voies introspectives, dont Renan, ancien clerc, flaire le danger et devant lesquelles il renâcle. Claude Bernard aussi est bien inquiet, le cher homme, quand, au delà du foie et de son sucre, du cerveau et de la distinction des nerfs sensibles et des nerfs moteurs, il aperçoit une sorte de lueur, qui n'est pas de pure phosphorescence. Vite, il se détourne et s'enfuit. Il n'est presque pas d'esprit prétendu libre, en cette époque si profondément timide, chez qui ne se remarque, plus ou moins dissimulée, tacite ou arrogante, cette panique du divin. Les théologiens n'avaient pas les mêmes transes, certes, vis-à-vis de l'incrédulité, et ils vous l'empoignaient hardiment.

La méconnaissance des effets, dans leurs rapports avec les causes, m'objecte quelqu'un, c'est absurdité, plus que

stupidité. Sans doute, mais, dans le fait d'être absurde, il subsiste une possibilité, une notion d'énergie. Au lieu que le dix-neuvième siècle se complaît dans ses insanités. Étymologiquement, « stupet » : il demeure là, au même point, immuable, béat et réjoui, comme un âne assis dans une mare ; et il s'admire et il se mire, et il convie les passants à le célébrer et à l'admirer. Lisez *l'Avenir de la science* de Renan, déjà nommé, qu'il appelait son « encéphalite » et trouvait manifestement un bouquin rare et hardi, et qui nous apparaît aujourd'hui comme une prud'homie sans nom. Lisez la burlesque correspondance du bon Flaubert, boule de jardin, où apparaissent grandies en tous sens, toutes les sottises et niaiseries de son époque. Le plus drôle, c'est qu'il crut condenser sottises et niaiseries dans *Bouvard et Pécuchet*, morne recueil des fantaisies de deux imbéciles, alors que sa correspondance est un compendium beaucoup plus sérieux (et donc beaucoup plus comique) de néo-poncifs autrement dangereux. Flaubert était trop ouvert à la sonorité des mots pour ne pas se griser du romantisme, lequel est lui-même l'exaltation des parties basses de l'humanité, aux dépens de la divine raison. J'ai vu, jadis, dans un jardin, un massif de roses admirables, et d'un coloris surprenant, dont le parfum grisant était contrarié et troublé par une autre odeur indéterminée. Le propriétaire de la roseraie se demandait s'il y avait, là derrière, quelque bête crevée. Non de bêtes puantes, mais d'une fosse d'aisance, jadis opulente, puis désertée et dont subsistait le fade souvenir. Là m'apparut l'image du romantisme, qu'inaugure la lyre de René et qui, finalement, s'incarne en Zola. Toute redondance verbale aboutit à l'instinct.

L'infatuation du dix-neuvième siècle en général (et qui dépasse même celle des encyclopédistes de la fin du dix-huitième siècle, dont elle est issue) m'apparaît comme un legs de la Réforme et un épanouissement de l'individualisme. On la trouve aussi bien dans les académies, qui se dépouillent de leur substance et abandonnent le labeur et même la politesse intellectuelle, pour le décorum, que dans les cénacles littéraires. Seule y échappe une savoureuse bohème de lettres, d'arts ou de science, méconnue par les contemporains, et qui sauvera la cause de l'originalité. Le poncif est de tous les temps, mais celui qui s'étend de 1830 à 1900, sous des déguisements successifs, avec une

même candeur, est un poncif doctrinaire et pompier, d'une fibre, d'une qualité unique, car il prétend à l'innovation, à la singularité, à la hardiesse.

En voulez-vous quelques spécimens, résumés en quelques propositions? Il n'y a que l'embarras du choix, et cent devises de néant (dont chacune pourrait servir d'épigraphe à un chapitre des présentes études) résument cent années de discours, discussions, palabres, poèmes, romans, journaux, critiques et considérations philosophiques, dont le fatras remplirait dix bibliothèques de la contenance de celle d'Alexandrie. Car tout le monde prétend plus ou moins à écrire, résumer, juger, expliquer son propre caractère ou celui d'autrui, ou libérer ses humeurs, ou améliorer la Constitution. Le bavardage n'est pas seulement sur la langue; il est dans la plume... Des prosateurs, d'ailleurs bien doués, racontent, en cinquante tomes, leurs navigations et escales en divers pays, jointes à la crainte qu'ils ont de la mort. Ah! cette mort, comme on la redoute, dans le clan des laïcs et des sceptiques, des belliqueux négateurs de l'éternité et de son juge! Comme elle préoccupe et embringue tous ceux qui devraient pourtant se moquer d'elle, puisqu'elle est, à leurs yeux, néant, et que le néant abolit la souffrance, ainsi que tout souvenir de l'être, ainsi que toute préoccupation!... « Hélas! je mourrai, je disparaîtrai, il ne restera plus rien de mon beau corps ni de mon esprit si subtil, ni de ma sagesse, ni de mes bondissements, ni de ma folie, ni de mon lyrisme, ni de ma gloire, ni de mes lauriers! Hélas! non, d'après vos doctrines mêmes, rien ne restera, monsieur, madame. — N'est-ce pas une chose épouvantable? — Mon Dieu! non, c'est chose ordinaire et courante en matérialisme, et dont il faut, dès la naissance, prendre votre parti. » Comparez à cette pusillanimité devant l'inéluctable, à cette chair de poule, à ces frémissements, l'impavidité des gens du seizième, du dix- septième, même du dix-huitième siècle, où aristocrates et bourgeois regardèrent avec des yeux calmes la guillotine et haussèrent les épaules devant leurs bourreaux. Cette charrette d'enfants, hurleurs et échevelés, qui parcourt les avenues du romantisme français, en ameutant et terrifiant les badauds, à l'aide de phrases sonores et de rimes alternées, est quelque chose de dégoûtant et qui rend honteux. Le manque de tenue devant la Camarde est le pire de tous, et l'accep-

tation de l'inéluctable devrait s'enseigner de bonne heure aux enfants, avec la façon de lire et de manger.

Quiconque meurt meurt à douleur.
Celui qui perd vent et haleine,
Le fiel lui tombe sur son cœur,
Puis sue, Dieu sait quelle sueur!

dit sobrement François Villon..., et il court à d'autres exercices. Est-il sottise plus grande que de passer le bref temps de la vie à conjecturer et lamenter la mort, et n'y a-t-il pas plutôt une curiosité, attenante à ce moment de passage, que nous devrions cultiver en nous? Puis après pareilles guerres, semblables holocaustes et le peuplement de tant de cimetières, de fossés et de champs convertis en cimetières, quelle surpuérilité ridicule que cette plainte, que cette inquiétude, que cette angoisse ! En vérité, il est temps de fermer le vocero du cercueil qui vient et de chercher d'autres sujets d'élégie que celui de notre propre anéantissement. Depuis quelque temps, je juge un poète (hors de son rythme et de son élan) à la façon dont il prend bien la mort. Tel Mistral, dans les *Olivades*, conjecturant avec sérénité son tombeau et l'évanouissement progressif de sa gloire. Qu'il s'estime heureux, celui qui n'est pas mort d'une balle au front, obscurément, de 1914 à 1918, et qui peut encore manger la soupe baudelairienne, « au coin du feu, le soir, auprès d'une âme aimée ! » Qu'elle s'estime heureuse, celle qui n'a pas dû vendre son corps pour gagner son propre pain et qui a lit, canapé, mari, enfants, voire belle-mère, entourage de médisants et de calomniateurs ! Tout cela vaut mieux que la terre froide et prématurée, ou que le sourire pernicieux de l'entremetteuse.

Revenons donc à nos poncifs, ou plutôt à quelques-uns d'entre eux :

1º Le dix-neuvième siècle est le siècle de la science.

2º Le dix-neuvième siècle est le siècle du progrès.

3º Le dix-neuvième siècle est le siècle de la démocratie, qui est progrès et progrès continu.

4º Les ténèbres du moyen âge.

5º La Révolution est sainte et elle a émancipé le peuple français.

6º La démocratie, c'est la paix. Si tu veux la paix, prépare la paix.

7° L'avenir est à la science. La Science est toujours bienfaisante.

8° L'instruction laïque, c'est l'émancipation du peuple.

9° La religion est la fille de la peur.

10° Ce sont les États qui se battent. Les peuples sont toujours prêts à s'accorder.

11° Il faut remplacer l'étude du latin et du grec, qui est devenue inutile, par celle des langues vivantes, qui est utile.

12° Les relations de peuple à peuple vont sans cesse en s'améliorant. Nous courons aux États-Unis d'Europe.

13° La science n'a ni frontières, ni patrie.

14° Le peuple a soif d'égalité.

15° Nous sommes à l'aube d'une ère nouvelle de fraternité et de justice.

16° La propriété, c'est le vol. Le capital, c'est la guerre.

17° Toutes les religions se valent, du moment qu'on admet le divin.

18° Dieu n'existe que dans et par la conscience humaine. Cette conscience crée Dieu un peu plus chaque jour.

19° L'évolution est la loi de l'univers.

20° Les hommes naissent naturellement bons. C'est la société qui les pervertit.

21° Il n'y a que des vérités relatives, la vérité absolue n'existe pas.

22° Toutes les opinions sont bonnes et valables, du moment que l'on est sincère.

Je m'arrête à ces vingt-deux âneries, auxquelles il serait aisé de donner une suite, mais qui tiennent un rang majeur par les innombrables calembredaines du dix-neuvième siècle, parmi ce que j'appellerai ses idoles. Idoles sur chacune desquelles on pourrait mettre un ou plusieurs noms. Nous aurons amplement l'occasion d'y revenir et de discerner, sous chacune d'elles, dans son socle, la timidité et l'outrecuidance dont nous venons de parler. Essayons auparavant de situer le dix-neuvième siècle en France, quant à ces vastes mouvements de l'esprit humain, comparables à des lames de fond, qui déferlent, au cours de l'histoire, sur les sociétés, et dont l'origine demeure obscure, comme celle des grandes conflagrations, invasions ou tueries où elles atterrissent et qui en paraissent les chocs en retour.

Le moyen âge français est dominé, quant à l'esprit, par

l'incomparable scolastique — dont nous commençons à peine à retrouver les linéaments — et par saint Thomas d'Aquin ; quant à la pierre, par les cathédrales ; quant au mouvement, par les croisades, dont l'aboutissement est Jeanne d'Arc. Car la vierge héroïque est issue de cet immense frisson fidèle.

Puis vient la Renaissance, personnifiée chez nous par ces trois noms : François I[er] (avec sa prodigieuse couronne d'artistes, de poètes, d'érudits), Rabelais, Montaigne et ce qui s'ensuivit. Si cette époque nous est mieux connue que le moyen âge, elle est loin cependant de nous avoir livré ses secrets et sa filiation. Car la révélation d'Aristote par saint Thomas n'est-elle pas l'origine de la Renaissance?

Maintenant voici la Réforme, avec Luther, Calvin, l'assombrissement de l'esprit européen par la négation du miracle, finalement la déification de l'instinct et de la convoitise brute. De la Réforme sortent Rousseau à Genève et Kant à Kœnigsberg. Ce dernier ébranle la raison occidentale par cette exhaustion de la réalité qui s'appelle le criticisme transcendantal, et en niant l'adéquation de la chose à l'esprit, du monde extérieur au monde intérieur.

A la Réforme succède la Révolution française, directement inspirée de Rousseau, puis de l'Encyclopédie. C'est la fin du dix-huitième siècle et aussi l'aurore sanglante du dix-neuvième. Examinons ce dernier, enfant et jeune homme (1806 à 1815), puis adulte (1848), puis vieillissant (1870), puis moribond (1900 à 1914). Car il faut tenir compte du décalage de quelques années, entre la morne et fatale Exposition de 1900 et la grande guerre, comme du décalage des débuts, entre le Directoire et l'assiette de l'Empire. Les siècles ont, comme les gens, une part de continuité héréditaire et une part d'originalité, un *moi* et un *soi*. Je renvoie, pour cette démonstration, à *l'Hérédo* et au *Monde des images*.

Quelle est la part du moyen âge, dans l'esprit et le corps du dix-neuvième siècle français? Entièrement nulle. Le dix-neuvième siècle court après une philosophie de la connaissance, c'est-à-dire après une métaphysique, sans la trouver. Car le kantisme est l'ennemi de la connaissance, puisqu'il en nie le mécanisme essentiel (*adæquatio rei et intellectus*). Le dix-neuvième siècle n'a pas d'architecture, ce qui est le signe d'une pauvreté à la cime de l'esprit, et

aussi d'un profond désaccord social entre le maître d'œuvres et l'artisan. Le dix-neuvième siècle n'a pas de mouvement, dans le sens que je donne à ce mot, en parlant des Croisades et de Jeanne d'Arc. Il n'a que de la tuerie. Nous dirons pourquoi. Bonaparte est une sorte de parodie sacrilège des croisades. Il représente la Croisade pour rien.

Quelle est la part de la Renaissance, dans l'esprit et le corps du dix-neuvième siècle français? Presque nulle. L'ignorance s'y répand largement par la démocratie, et elle gagne jusqu'au corps enseignant, par le progrès de la métaphysique allemande ; si bien que le primaire finit par y influencer le supérieur ; ce qui est le grand signe de toute déchéance. Lorsque le bas commande au haut, la hiérarchie des choses et des gens est renversée. Mon « presque » est motivé par quelques érudits et penseurs (notamment un Auguste Comte, un Fustel de Coulanges, un Quicherat, un Longnon, un Luchaire), héritiers de l'esprit sublime qui remonta aux causes, tout le long du seizième siècle, par la fréquentation des anciens ; et aussi par quelques peintres (école de Fontainebleau) et sculpteurs (Rude, Puget, Carpeaux, Rodin) animés du feu de Rome et d'Athènes.

Quelle est la part de la Réforme, mêlée à sa fille sanglante la Révolution, dans l'esprit et le corps du dix-neuvième siècle français? Considérable. Bien mieux, totale. Je comparerai ce bloc de l'erreur, réformée et révolutionnaire, à un immense quartier de roc, placé à l'entrée du dix-neuvième siècle français et qui en intercepte la lumière, réduisant ses habitants au tâtonnement intellectuel. Qu'est-ce en effet que le romantisme, sinon la Révolution en littérature, qui ôte à la pensée sa discipline et au verbe sa richesse avec sa précision. Car le clinquant n'est pas de l'or et Boileau l'a joliment dit.

Oui, mais il y a là la Science (avec un grand S) ; et le dix-neuvième siècle a pour lui le laboratoire et l'usine, ces deux instruments de tout progrès.

Ici je demande au lecteur de me faire crédit jusqu'après la lecture du chapitre où nous examinerons, ultérieurement, d'abord la timidité de l'esprit scientifique (dérivation lui-même de l'esprit et de l'imagination poétiques) au dix-neuvième siècle, la fragilité d'une partie de sa science, aussi éphémère, en ses hypothèses, que ces insectes qui éclosent et meurent tout ensemble à la surface des étangs, et la

nocivité de l'autre. Il ne s'agit nullement ici de proclamer la faillite, ou la banqueroute, de la science, comme le fit ce fol de Brunetière, dans ses inconsistants travaux de hérissé dogmatique, contradictoire et bien pensant. Il ne s'agit pas non plus de bouder les quelques avantages, stables et positifs, qui sont sortis de l'effervescence scientifique, entre 1860 et 1914. Mais il s'agit de voir l'envers de la médaille et le retournement du laboratoire et de l'usine (sous l'influence de l'insanité politique) contre cette humanité qu'ils étaient censés avoir portée, l'un et l'autre, au plus haut point de perfection.

Car la science vraie (qui dépasse le laboratoire et l'usine) ne date pas d'hier, et c'est ce dont les nains et rabougris de l'esprit, qui encombrent les avenues et passages du dix-neuvième siècle, n'ont pas l'air de se douter.

Le calcul, le haut calcul, et les lois astronomiques qu'il exprime, étaient connus des Égyptiens, dont les monuments présument aussi d'extraordinaires connaissances mécaniques. Mais qui dit connaissances mécaniques dit connaissances physiques et biologiques. L'embaumement des corps en est la preuve. Aussitôt que l'esprit humain s'ébranle dans le sens de la conception du mouvement et des modalités du mouvement, il s'ébranle simultanément dans la catégorie de la vie animée.

La navigation à voiles est une science.

La fabrication du pain est une science, et qui implique une connaissance approfondie de la fermentation et de ses vertus, bien avant Pasteur.

La fabrication du vin est une science. Même remarque quant aux ferments.

Pas plus que les proverbes, chansons, ou légendes populaires, ces découvertes ne furent l'œuvre d'une collectivité. Elles nous vinrent d'hommes de génie, dont les noms et les autres travaux sont perdus et oubliés. De même pour la taille des métaux, le tissage des vêtements, les textes législatifs, les routes et conduites d'eau, et autres connaissances, devenues essentielles et consubstantielles à l'existence civilisée. Or, aucune des découvertes, dont le dix-neuvième siècle est si vaniteux, n'a ce caractère de pérennité et de consubstantialité. On sent que la science de l'électricité pourrait s'éteindre et disparaître, par un court-circuit intellectuel, comme l'électricité elle-même. La chimie

actuelle, en voie de transformation, se débat, comme une agonisante, dans les hypothèses atomiques et dans celles concernant l'éther, qui elles-mêmes s'effondrent de tous côtés. Le sol de la bactériologie pastorienne est lézardé, et les cuisiniers des divers sérums et virus, devenus plus ou moins inopérants, se demandent si les microbes s'habitueraient à leurs méthodes d'attaque? Bref, il apparaît que la stabilité des découvertes est inversement proportionnelle à leur nombre et à leur vitesse, et que, là comme ailleurs, la nature (aussi bien naturée que naturante, comme dit Spinoza) exige du temps et des délais, à la façon du mauvais débiteur.

Or, la précipitation est une caractéristique du dix-neuvième siècle, au même titre que la timidité et que l'infatuation ; et cette hâte, si préjudiciable aux travaux de l'esprit, comme à ceux du corps, augmente régulièrement de la cinquantième à la cent quatorzième année de ce personnage séculaire, puisque nous admettons que le vingtième siècle commence en réalité à la formidable réaction de la première bataille de la Marne. Cette précipitation a eu un bon côté, en s'objectivant et en donnant les chemins de fer, les bateaux à vapeur, les diverses télégraphies, les automobiles, les téléphones et tous les multiplicateurs de la vitesse. Elle a eu, mentalement, son mauvais côté, en donnant comme résolus, ou fort avancés, des problèmes encore dans l'œuf, comme parfaites et immuables des institutions détestables et des erreurs grossières, comme immortelles des réputations usurpées. La fabrication des fausses gloires est une industrie de ce temps morose, et dont témoignent suffisamment les vaines statues qui peuplent nos carrefours et les sots noms donnés à nos rues.

Qu'est-ce que la précipitation? C'est d'abord la perte du rythme intérieur, qui permet d'approcher, dans tous les domaines, la vérité et la beauté. C'est, ensuite, un manque de vues générales. C'est, enfin, un effet de l'infatuation.

Il y a un rythme intérieur, qui préside aux atteintes des émotions comme aux mouvements de la raison. Il est très sensible dans la musique, dans la sonate comme dans la symphonie, et aussi dans le développement psychologique de l'enfant, depuis le moment où il commence à parler, jusqu'à celui où il se met à conjoindre des concepts. Mais aucun siècle, autant que celui qui nous occupe, n'a méconnu

l'enfant : sa précoce sagesse et lucidité vers la septième année, sa déviation imaginative ultérieure, vers la douzième année, par l'éveil de l'instinct sexuel. Les théologiens et les psychologues de moyen âge et de la Renaissance ont connu et décrit ce rythme intérieur, duquel dépend toute la logique, la mystérieuse et puissante logique. La Réforme, en réduisant la perspective de l'esprit et sapant la foi, a appauvri et embrouillé ce rythme intérieur que la Révolution et ses laudateurs et disciples libéraux ont complètement obscurci. La méconnaissance de ce rythme intérieur est un des solides piliers de la bêtise. C'est ce rythme intérieur qui donne, à la parole et aux écrits, leur portée, aux personnalités leur poids et leur ampleur, à la poésie claire sa force magique. Le génie d'un Ronsard consiste à libérer, à exprimer ce rythme intérieur ; et son harmonieuse cadence palpite comme l'âme universelle des choses. De même chez Léonard de Vinci, lequel invente comme il respire, et toujours dans le sens de la beauté.

Le manque de vues générales est un travers commun à bon nombre de savants du dix-neuvième siècle, à la plupart des historiens, et au plus romantique de tous, à Michelet. Ils les remplacent par des aspirations, ce qui n'est pas la même chose, ou par des prophéties, ce qui est ridicule. Le type de la vision historique d'ensemble est fourni par le *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet, placé sur un promontoire intellectuel d'où l'on distingue les causes, leurs mouvements sinueux, leurs affluents, leurs embouchures, comme un tracé de fleuve lumineux. Cet ouvrage incomparable montre comment le sens précis du divin — tel que le développe le catholicisme — éclaire et renforce le diagnostic des déterminantes humaines. Il est une preuve vivante de la faiblesse et du vague de l'hérésie protestante, mère elle-même d'une critique rudimentaire et incertaine. Rapprochez du *Discours sur l'histoire universelle* la rêverie de Michelet, la platitude d'Henri Martin, ou l'honnête controverse des Thierry, et mesurez la hauteur de la faille, en ce domaine, du dix-septième au dix-neuvième ! Elle est à peu près de même taille que celle de Molière à Augier ou Dumas fils et de Descartes à Ravaisson ou à Cousin.

C'est que l'esprit réformateur, ou roussiste, ou révolutionnaire (c'est tout un), présume lui-même cette erreur foncière — et meurtrière des idées géniales — qui consiste à

croire qu'on innove sans continuer. Tout novateur véritable est un continuateur. *Nihil innovatur nisi quod traditum est.* L'idée que l'humanité rompt la file et repart du pied gauche, à un moment donné, sur un point de la planète, est puérile. Nous retrouvons en elle l'infatuation.

J'ai approché, dans ma jeunesse, mais avec des yeux déjà exercés — grâce à l'éducation paternelle — un type complet des meilleures qualités scientifiques de son temps, mais aussi de cette infatuation caractérisée : le professeur Charcot. Il n'était aucune des vingt-deux idoles énumérées plus haut, qu'il n'adorât respectueusement, avec quelques autres, en s'admirant lui-même de les adorer. Ce médecin de haute envergure, et, par certain côté, génial, raisonnait comme un produit de l'école du soir, des choses de la politique et de la religion. Il croyait que la Révolution française avait émancipé l'humanité, que les mystères de la religion catholique sont des sottises, bonnes pour les vieilles femmes, que Gambetta avait un cerveau et que la démocratie est un régime normal sous lequel peut vivre, durer et prospérer un grand pays. Je ris quelquefois, de bon cœur, en me rappelant certains propos tenus par ce savant, auréolé, de son vivant, d'une autorité telle et si tyrannique que personne n'osait le contredire. Par contre, il se déclarait plein de vénération pour le bouddhisme (voir travaux aujourd'hui bien désuets d'Eugène Burnouf), lequel semble une confusion sans nom de toutes les vases réunies de la sociologie et de la morale, brassées entre l'Orient et l'Occident au cours des âges, et dont la misère intellectuelle est saisissante. Imaginez un Charcot au seizième ou au dix-septième siècle. Contenu, bridé, sur les points essentiels, par les disciplines mentales, l'humanisme et l'humilité consécutive et bienfaisante de ces temps vigoureux, il eût été une imagination universellement forte. C'est l'infatuation de son siècle qui l'a borné et affaibli, quant aux sommets (religion, politique) de l'esprit humain.

La prétendue émancipation de l'esprit français au dix-neuvième siècle (telle qu'elle s'enseigne encore risiblement dans nos facultés et nos écoles) est, au contraire, un asservissement aux pires poncifs, matérialistes, ou libéraux, ou révolutionnaires. Et sur ce terrain, comme c'est la politique qui juge les doctrines humaines en dernier ressort, de même que c'est elle qui les met en mouvement, je vous dirai :

comparez le traité de Westphalie (1648) à la paix de Versailles (1919). Mesurez, si vous le pouvez, la chute des parties, dites souveraines, de l'intelligence politique française, de la première de ces deux dates à la seconde ; mesurez l'affaissement de la sagesse et le recul psychologique !

Mais, dès le 31 juillet 1914 (où finit, en réalité, le dix-neuvième siècle, dans le charroi de l'artillerie allemande, issue de Kant et de Fichte, autant que de Bismarck et de Moltke), la stupidité politique, qui caractérise ces cent et quelques années, ou minutes, ou secondes, apparaît en éclair, dans une mesure militaire inouïe : le recul initial de 10 kilomètres, imposé aux armées françaises par le gouvernement français, suggéré lui-même par les socialistes français, lesquels étaient influencés par les socialistes allemands, lesquels obéissaient à leur empereur. D'une part, le plan de combat de notre état-major (le premier du monde, comme on l'a vu, et de beaucoup) comportait l'offensive sur tous les points. De l'autre, l'humanitarisme homicide, à la mode chez les Anglo-Saxons et chez nous depuis 1900, comportait, aux yeux du régime républicain, la nécessité d'une preuve de non-agressivité. Cette preuve de non-agressivité, ce recul de 10 kilomètres, sur toute la ligne frontière, renversait le plan de notre état-major. Elle nous mettait en état d'infériorité immédiate et manifeste, stratégique et tactique. Elle affolait nos liaisons et paralysait nos troupes de couverture. Elle nous valut la triple défaite de Morhange, Dieuze et Charleroi. Elle amorça l'invasion et l'occupation allemandes. Elle aurait pu nous coûter la vie nationale. Il n'est pas indifférent, on le voit, d'admettre telle ou telle doctrine politique, de subir telle ou telle institution, reliée à cette doctrine. Nos vingt-deux idoles veulent du sang.

Je mets en fait qu'à aucune époque de notre histoire une semblable insanité n'eût été possible, ni tolérée. Elle fut tolérée, parce que le généralissime des armées françaises, Joffre, croyait que, même en temps de guerre, l'autorité militaire doit s'incliner devant les politiciens. Le généralissime Joffre et vainqueur de la Marne croyait cela (qui est absurde et funeste) parce que la presse républicaine et ses maîtres républicains le répétaient depuis sa jeunesse. Il eut bien la force de vaincre l'Allemagne, dans de pires conditions que celles où Charles Martel vainquit les Sarrasins

à Poitiers. Il n'eut pas la force de secouer les préjugés démocratiques, qui lui avaient été inculqués de bonne heure et au milieu desquels il avait grandi et gagné ses grades.

Le *credo* en vingt-deux points qu'on a lu plus haut (et qui rappelle l'hilarante guerre faite à l'admirable *Syllabus*, du pape Pie IX, par tous les ignorants et ignares diplômés de ces quarante dernières années) avait, avant les travaux de Maurras, acquis une telle force qu'il s'était imposé, même à ses adversaires. Comment cela? Par la presse quotidienne à grand tirage et à très bon marché, tombée aux mains de l'oligarchie politicienne, qualifiée, chez nous, de démocratie. Nous étudierons le mécanisme de cette servitude. « Rarement un esprit ose être ce qu'il est », a dit Boileau. Tout le secret de cette influence de l'imprimé quotidien consiste, en République, à augmenter encore la timidité mentale, à refouler le sens commun, par le *credo* révolutionnaire du progrès indéfini et de la science toujours bienfaisante. C'est dire que le rôle de la presse, arme à deux tranchants, dans la diffusion des insanités au dix-neuvième siècle, a été et est demeuré considérable, et d'autant plus nocif qu'on avance de 1830 à 1900 et au delà...

Devant cette manœuvre, essentiellement ploutocratique, où c'est l'argent qui commande à la pensée et aiguille l'opinion publique, a été tendu le rideau des institutions et thèses démocratiques. La presse, dite démocratique, développe et impose l'absurde et meurtrier *credo* en vingt-deux points. Nous le retrouvons chaque jour, ce *credo*, tiré à quelques millions d'exemplaires. C'est de cette presse, ainsi que de l'aveuglement criminel des politiciens français, notamment à partir de 1900 et du cabinet Waldeck-Rousseau, qu'est issue l'impréparation à la guerre et que, si l'on n'y met bon ordre, sortira encore la guerre de demain.

En fait, et depuis de longues années, les Français du dix-neuvième siècle prolongé jusqu'en 1914, se sont laissé mener, comme des moutons à l'abattoir, par une oligarchie financière sémite, masquée en gouvernement du peuple par le peuple. Une telle duperie n'était possible que dans l'affaissement et l'intimidation des élites, que dans la disparition des corps sociaux, œuvre de la Révolution française, de 1789 à 1793. A ces cinq années de guerre civile

correspondent exactement, cent vingt ans plus tard, les cinq années de guerre exhaustive de 1914 à 1918. Jamais leçon n'a été plus manifeste, plus évidente, plus saisissante, plus palpable, plus tangible. Mais peu d'intéressés s'en doutent encore à l'heure où j'écris, à cause du voile de l'imprimé. La presse française à grand tirage ne sert point à divulguer ; elle sert à cacher, à celer, à dissimuler, et aussi, aux heures critiques, à fourvoyer.

Tout ceci se résume en quatre mots : l'État contre la nation. Qu'on y prenne garde : ç'a été de tout temps la formule de la désagrégation, puis de la disparition des peuples. Le juif épouvantable, Alfred Naquet, qui s'y connaissait, annonçait ironiquement aux Français, dès 1912, que le rôle de leur pays était d'être crucifié, comme Jésus-Christ, pour le salut de l'univers. Tel est le sort que l'on nous propose aujourd'hui. Est-ce à dire qu'il n'y ait pas eu, dans le courant de ce siècle dix-neuvième, des hommes perspicaces, des hommes de grand talent et des hommes de bonne volonté. Ce serait une forte injustice que de le prétendre. Mais les hommes perspicaces n'eurent pas, en général, l'audition de leurs contemporains. Mais les hommes de grand talent employèrent ce talent à des lamentations inutiles ou nuisibles (cas de Chateaubriand) ou à des prédictions et prédications insensées (cas de Hugo, le vaticinateur à rebours). Quant aux hommes de bonne volonté, ils ne firent pas porter celle-ci sur le point où elle eût été efficace. C'est une question de savoir si les héroïques missionnaires catholiques, qui sont — dans l'ordre du mouvement — l'honneur de la France à la dérive du dix-neuvième siècle, n'auraient pas obtenu un résultat beaucoup plus important, du point de vue spirituel et pratique, en évangélisant leurs compatriotes à la façon du grand Ozanam par exemple. C'est au fond ce que craignait l'État ploutocratique (car la foi est l'antidote de l'argent) ; d'où les persécutions que l'on sait. Ce domaine sacré n'est pas le mien et je m'interdis d'y pénétrer. Néanmoins, la vie terrestre étant un combat (et plus encore dans le spirituel qu'ailleurs), j'estime qu'il vaut mieux porter un coup au centre et au bulbe qu'à la périphérie et aux annexes. Comment évangéliseront les missionnaires, quand leur recrutement en France sera tari par un État qui tarit tout?

L'obscurcissement des vues générales tient, selon moi,

au remplacement de la croyance, et de l'ambiance de la croyance, par la crédulité. Comparez un sceptique à un sceptique, et le grand nom du seizième siècle dans cet ordre, qui est Montaigne, au grand nom du dix-neuvième siècle en France, qui est Renan. Quelle richesse, quelle surabondance, chez le premier, et, dans la ligne de discussions ou de remarques, qu'il a finalement choisie, quelle assurance! Car la façon de discuter de Montaigne s'inspire encore de la scolastique et épuise son sujet avant de conclure, même quand elle conclut qu'elle ne conclut pas. Sur chaque point, Montaigne fait le tour de l'homme, en général, puis de la question rapportée à l'homme, puis des références de la sagesse antique. Renan se contente d'énumérer, avec la grâce ironique qui lui est propre, deux ou trois points de vue assez flexibles, de constater leur désaccord, puis de s'en tirer par une esquive. Vous chercheriez en vain, chez Renan, une direction originale, — en dehors de son travail d'érosion, — une direction positive quant aux grands sujets qui maintiennent la civilisation : l'enseignement par exemple ; ou l'accord d'une forte morale et de la mobilité des mœurs ; ou la constitution de la famille ; ou la règle de l'État. Dans un de ses meilleurs ouvrages, la *Réforme intellectuelle et morale*, que de flottements et, chez cet hésitant, que d'affirmations hasardées, que de bévues ! Tel ce passage où il déclare qu'un peuple barbare n'aura jamais d'artillerie. Tel cet autre où il affirme qu'un officier élevé par les jésuites (ce qui devait être, quarante-cinq ans plus tard, le cas de Foch) ne battra jamais un officier allemand de grade égal. Au contraire, lisez chez Montaigne le chapitre de la ressemblance des enfants aux pères, qui traite de l'hérédité, de façon plus complète et approfondie qu'aucun auteur du dix-neuvième siècle. Si je comparais les vues générales à une forêt, plantée de toutes sortes d'essences d'arbres, je dirais que l'esprit du dix-neuvième siècle représente un appauvrissement des deux tiers sur la forêt du seizième siècle, et de plus d'un tiers et demi sur celle du dix-septième siècle. Avec Renan, un des plus grands remueurs d'idées générales est, sans contredit, Auguste Comte. A côté de parties lézardées — notamment dans l'échelle et hiérarchie des connaissances — il y a des plans qui tiennent assez bien, pour toute la partie non spirituelle ; car la faiblesse de Comte augmente à mesure que *mens agitat* davantage

molem, et sa fermeture à la haute psychologie, qui touche forcément à la théodicée, est totale. Mais qu'est-ce que Comte à côté de Descartes, du solide Descartes du *Discours de la méthode* et du poète si original des tourbillons ! Car je parle ici non du reliquat indestructible de l'imagination philosophique, — reliquat forcément réduit, même chez les plus grands, — mais de l'intensité, de la variété de cette imagination. Les tourbillons ne sont pas plus vrais en fait que les atomes de Lucrèce ; mais la fantaisie en est plus vaste et alléchante que le système étagé de Comte, avec ses mathématiques au rez-de-chaussée, et sa théologie au sixième, dans les chambres de bonne, comme on l'a fait observer.

La raréfaction et l'obscurcissement des vues générales expliquent le peu de résistance qu'a rencontré le culte aberrant des vingt-deux idoles exposées plus haut. Au lieu de dresser immédiatement contre elles les faciles marteaux, critiques et philosophiques, qui les eussent brisées, ceux qui auraient pu et dû manœuvrer ces marteaux ont fait des concessions, de forme et de fond, à ces idoles. Ils ont feint de croire à leur nouveauté, à leur intérêt, à leur fascination, à leur excellence. Ou bien ils les ont combattues, sentimentalement, sensiblement, alors qu'il fallait les combattre rationnellement, les extirper, et cela dès le début. Elles ont ainsi fait leur chemin tragique ; les immolations qui en sont résultées dépassent tous les sacrifices de Moloch et de Baal.

... Mourir avec les yeux ouverts sur la raison pour laquelle on meurt est un avant-goût de l'immortalité. La mort, en ilote, les yeux fermés sur les causes, sur les Mères de Gœthe et la genèse de sa mort, est un tombeau double et piteux. Je n'écris pas seulement pour les victimes, virtuelles ou présentes, de ces erreurs, mais aussi pour leurs pères et mères. Les pères, mes contemporains, ont besoin d'être désengourdis et instruits. Ils ont trop cru à la stabilité du mal, à son non-parachèvement par le pire. Les mères, ayant davantage gardé l'habitude de l'oraison (qui est la toilette quotidienne de l'esprit), ont peut-être plus de clairvoyance. Mais elles craignent, en allant jusqu'au bout de cette clairvoyance, de se mêler de ce qui ne les regarde pas. Or, la sauvegarde de leurs enfants les regarde ; et celle-ci serait définitivement compromise, si la prolongation des idoles amenait demain un nouveau massacre.

Car les révolutions et les guerres, et en général les maux humains, découlent naturellement des erreurs des hommes. Erreurs des esprits, erreurs des tissus, erreurs héréditaires, erreurs des groupes, erreurs nationales, erreurs politiques, erreurs morales, qu'on aurait pu redresser, rectifier, ridiculiser, anéantir, sur tel ou tel point, avant qu'elles devinssent meurtrières, de même qu'on peut corriger l'hérédité et qu'on le pourra — j'en ai la certitude — de plus en plus. Ce qu'on appelle la destinée physiologique n'est souvent qu'une mauvaise hygiène. Ce qu'on appelle la destinée psychologique n'est souvent qu'une mauvaise éducation. Ce qu'on appelle la fatalité n'est le plus souvent qu'incurie politique et légèreté. S'il est une leçon que l'âge apporte à celui qui lit et réfléchit, c'est que les possibilités de l'homme, dans le bien, sont infinies ; alors que ses possibilités dans le vice et dans le mal sont assez courtes ; c'est que sa responsabilité est entière et reste entière.

Le jour où vous jugez que cette responsabilité n'est plus entière, la loi et ses sanctions s'écroulent et avec elles la famille, et bientôt l'État. Comme on le voit dans le divorce (chute de la loi divine et humaine du mariage), où la prétendue libération des conjoints aboutit à la servitude et à l'écartèlement de l'enfant. Comme on le voit dans la molle répression des crimes, inculquée aux magistrats débiles par la fausse théorie des impulsions irrésistibles. L'homme qui n'est pas complètement dément peut toujours résister victorieusement à une impulsion ; mais toute la philosophie régnante du dix-neuvième siècle lui enseigne à n'y pas résister. Cette philosophie ne cesse de lui répéter, depuis cent ans, que tous ses actes, et son inertie elle-même, sont commandés et inéluctables ; que ses nerfs, ses instincts n'ont pas de frein ni de contrepoids ; et il a fini par le croire. La notion de la résistance morale et intellectuelle, jusqu'au 5 septembre 1914, semblait plus que compromise chez nous. Les sept jours de la victoire de la Marne ont donné un ébranlement en sens contraire, et prouvé, sur tous les points, l'efficacité de cette résistance. Il importe que le bienfait intérieur n'en soit pas perdu.

Ceci posé, nous allons examiner successivement la stupidité foncière et béate du dix-neuvième siècle :

1° Dans son esprit et ses manifestations politiques. Il faut bien commencer par là, car la politique est la grande

commande. Les pays vivent et meurent de la politique. Ils s'abaissent par la politique, ils se relèvent par elle. Elle est le lien ou le poison de la cité. On peut dire de l'absence de bonne politique ce que le dicton provençal dit de l'absence de pain au couvert : « La table tombe » ;

2° Dans certaines de ses doctrines philosophiques. Celles-ci aussi ont leur importance, et nous y joindrons, chemin faisant, l'avilissement systématique de l'enseignement à tous ses degrés ;

3° Dans son esprit et ses manifestations littéraires, notamment en ce qui concerne le romantisme et ses applications à la vie publique ;

4° Dans la législation, la famille, les mœurs, les académies et les arts ; c'est-à-dire dans l'existence en société, et en ce qui concerne la disparition progressive d'une société polie ;

5° Dans son esprit scientifique ; notamment en ce qui concerne le dogme du déterminisme et celui de l'évolution.

La toile se lève sur une comédie tragique. Je n'ose promettre au spectateur qu'il ne regrettera pas son attention. Mais je lui certifie (sans crainte de me tromper) que la ruine de ces principes faux, qui seront mes principaux acteurs et bouffons noirs, est la condition de son propre salut et de celui du peuple français.

Léon Daudet,
De l'Académie Goncourt.

(*A suivre.*)

La route du Mazandéran [1]

II

Je ne quitte pas sans regret l'aimable village de Reney, ses belles terrasses, ses vergers, ses eaux fraîches. J'aurais voulu y voir venir lentement la nuit, m'y reposer enfin, mais l'homme ne va pas contre sa destinée dont le signe visible dans un voyage en Perse est le tcharvadar, maître silencieux de l'heure.

Cette fois-ci, nous commençons la descente qui, de trois mille mètres d'altitude, nous mènera à la mer Caspienne. Mon cheval met sa tête entre ses jambes pour regarder de plus près le chemin et avance avec une sûreté qui tient du prodige, tandis que renversé en arrière je ne songe qu'à éviter les secousses douloureuses. Le cheval de Morteza butte et voilà mon malheureux serviteur (car il ne veut pas être domestique) sur les cailloux aigus... Le marchand de Barfourouche a quitté sa mule et mis pied à terre. Nous descendons lentement au fond du ravin que nous dominions de haut. A un détour du sentier, nous sommes en face d'une immense paroi de rochers à pic où, à une vingtaine de mètres du sol, sont creusées en plein roc des habitations de troglodytes. Quels hommes des cavernes se sont préparé ces refuges en apparence inaccessibles? Par quels degrés invi-

(1) Voir la *Revue* du 1er Décembre.

sibles à nos yeux regagnaient-ils ces demeures d'où ils pouvaient défier n'importe quels ennemis? Je les vois remontant aux premières heures du matin du fond de la vallée où ils ont été pêcher dans le fleuve ou relever les pièges tendus aux bêtes ; lents et farouches, leur proie sur le dos, ils regagnent les cavernes où les attendent leurs femelles. S'accrochant aux aspérités du roc, s'aidant peut-être de lianes tordues que leur jettent leurs femmes, ils escaladent le rocher à pic, puis, dans leur tanière, une fois repus, ils s'étendent à terre et, comme des animaux, dorment pendant les heures chaudes du jour. Si ma fatigue n'était pas si grande, si les heures n'étaient pas comptées, je voudrais à mon tour tenter l'escalade de ces grottes. Mais le tcharvadar ne veut pas se laisser surprendre par la nuit dans les gorges.

Après deux heures de marche, nous approchons du fond du ravin. De près, le fracas du fleuve est immense, assourdissant. Il emplit la vallée étroite et donne le vertige. Maintenant, pendant deux jours, nous suivrons sans le quitter le bord même de la rivière ; le sentier en épouse tous les méandres. Et nous n'échapperons pas un instant au tumulte passionné des eaux qui écument de fureur sur l'obstacle incessant des rochers et des pierres.

Nous nous arrêtons avant d'atteindre le fleuve. Quelques pauvres maisons marquent la halte à mi-chemin entre Reney et Baidjoun. Le tcharvadar y donne un peu de repos à ses bêtes qui ne sont pas remises de la trop longue étape d'hier. Et nous nous reposons aussi...

Deux muletiers qui montent à Reney apportent du bas de la vallée de belles grappes de raisin et nous les offrent.

Je n'ai jamais eu qu'à me louer de la parfaite politesse des gens rencontrés sur le route du Mazandéran ; ils ont toujours été prévenants, obligeants, et, n'ayant quasi rien, m'ont donné le peu qu'ils avaient ; j'ai même éprouvé plus d'une fois les marques de leur compassion pour les voyageurs épuisés que nous étions. Sur les braises, le maître du café dispose de petites théières où bientôt l'eau chante. Voici la seule boisson qu'on ait sur route en Perse, du thé bouillant qu'à la mode du pays on sucre très fort. Nous le buvons dans l'ombre de la petite pièce basse où nous sommes assis à terre ; dehors, c'est le soleil brûlant ; sous un arbre, nos chevaux accablés baissent la tête.

Vers quatre heures et demie nous sommes en selle. Le

paysage change d'aspect. Nous arrivons au bord du Tchilik et le franchissons sur un pont cintré en ogive. Le fleuve s'est creusé un lit à travers les pierres et les rochers, et le sentier le suit fidèlement, par endroits serré entre la paroi et la rivière à ce point qu'un cheval y peut à peine passer.

De grandes murailles à pic s'élèvent à droite et à gauche, parfois surplombant nos têtes. Dans ces gorges étroites, c'est une sensation de fraîcheur soudaine et dangereuse. On est comme enveloppé d'un linge mouillé. Parfois nous voyons les traces de ponts très anciens ruinés depuis longtemps; un reste d'appareils en pierres énormes; une pile écroulée sur un rocher. Parfois la vallée s'élargit et nous cheminons alors sur du sable mêlé de pierres. Nous traversons deux fois le fleuve sur des ponts en dos d'âne si aigu que c'est d'abord une grande entreprise que de faire escalader à nos chevaux la montée sur des cailloux glissants et qu'ensuite arrivés au faîte l'entreprise est plus difficile encore de descendre la pente raide.

Nous arrivons dans une vallée plus ouverte avant le coucher du soleil; un petit village est là sur le flanc d'une colline dominée de tous côtés par de grandes montagnes nues. C'est Baidjoun, où nous passerons la nuit. Nous trouvons une assez bonne maison en construction, c'est-à-dire qu'elle a quatre murs percés de larges baies non fermées. Nous nous emparons d'une pièce vide. A côté de nous, dans une autre chambre, trois Persans sont réunis, assis sur d'épaisses couvertures, en train de fumer des cigarettes, tandis qu'un domestique fait bouillir — ô surprise! — sur un réchaud Nansen à vapeur de pétrole une poule au pot qui fleure bon.

Les Persans paraissent des gens distingués. Que font-ils dans ce village perdu au milieu des montagnes? J'apprends avec étonnement qu'ils sont ici pour prendre les eaux sulfureuses qui jaillissent en source chaude près du village. Le vieux volcan du Demavend est éteint, mais à son pied on trouve des eaux minérales et celles de Baidjoun jouissent de quelque renommée. Mes trois Persans y sont venus soigner leur foie qu'ils ont, comme tant d'Orientaux, délicat. Ils me reçoivent avec politesse. Entendez qu'ils me saluent et m'offrent de m'asseoir à terre. Mais ils ne me tendent pas la main, car je suis à leurs yeux de chiites orthodoxes un impur. Ils m'invitent à m'asseoir près d'eux, mais ils retirent leurs couvertures pour que je ne les souille pas

de mon contact européen ; ils m'offrent leur samovar, mais ils ne souffriraient pas que je busse du thé dans un de leurs verres. Cela entendu, ils sont heureux de me voir, me parlent aimablement, compatissent à la fatigue du voyage que je fais, s'informent de ma santé et me racontent leur cure. Appuyé au mur en sirotant mon thé bouillant, je les écoute comme dans un rêve. C'est l'heure où le soleil se couche et où je sens un peu de fièvre qui se joint à la fatigue de ces trois premiers jours de voyage, de tant d'heures de mauvaise selle persane, de soleil et de froid, de chemins dangereux, de nourriture insuffisante et de sommeil trop bref. C'est une impression étrange, comme celle que l'on doit ressentir au moment de s'évanouir. On entend, on voit, on a des gestes lents et brisés et l'on n'est pas très sûr de la réalité du monde extérieur. Morteza est parti à la découverte dans le village pour chercher de la nourriture. Par miracle, il rapporte un grand bol de lait et des œufs frais. Morteza trouvant quelque chose, voilà une grande merveille ! Sur la lampe à alcool, je fais moi-même du cacao et nous gardons un peu de lait pour le matin.

Le muletier est venu nous dire qu'on avait demain un passage difficile, la partie la plus dangereuse de la route, et qu'il fallait partir une heure avant le lever du soleil, ce qui veut dire se lever deux heures avant le jour, en pleine nuit. Mais j'ai refusé tout net. Je connais maintenant ses mensonges. Je déclare que je me lèverai à cinq heures pour partir à six et pas une minute plus tôt, que je voyage pour mon agrément et que je paie par assez de peines le plaisir de voir le paysage que je parcours.

A neuf heures, notre campement est prêt. Morteza dormira en travers de la porte — il n'y a pas de porte, mais un trou — et moi devant les deux fenêtres, qui ne sont également que deux larges baies ouvertes. Entre nous, les valises et la malle. C'est un grand ennui d'être obligé de penser aux voleurs lorsqu'on ne devrait songer qu'au repos si nécessaire. Mais il faut prendre ses précautions et, si fatigué que l'on soit, ne dormir que d'une oreille. Morteza se roule dans son lit nuptial et bientôt ses ronflements sonores troublent le silence du soir. Je finis par m'endormir tout habillé dans ma moustiquaire, bercé par les bruits des prières que bourdonnent avec ferveur les trois Persans dans la pièce voisine qui ouvre — sans porte non plus — sur la nôtre. Au milieu

de la nuit, de grands cris m'arrachent à un sommeil peu profond. Qu'est-ce donc? Rien, moins que rien. L'infortuné Morteza est la proie d'un cauchemar et pousse des plaintes affreuses.

A quatre heures, c'est le tcharvadar. Je le renvoie, mais je ne me rendors pas. Avant le jour, à la clarté d'une bougie, Morteza de ses doigts maladroits prépare le déjeuner tandis que je roule mon matelas et la précieuse moustiquaire.

Dans le gris d'avant l'aube, devant le caravansérail, le marchand de Barfourouche près de sa mule s'impatiente ; il pense rattraper la caravane chargée de ses marchandises au milieu du jour ; il pétille d'impatience ; notre tcharvadar est plus maigre que jamais ; il tire quelques bouffées de sa pipe. Il charge sur le cheval de trait mon sac à lit, ma valise et la petite malle en fer que j'ai amenée de Paris. Pendant tout le lent voyage au bord des précipices, au fond des gorges et par-dessus les cols, j'ai vu devant moi, cahotée au pas du cheval qui la porte, ma petite malle où restait collée l'étiquette : « Orient-Express. *Schnell Zug.* »

Ce soir nous coucherons — *inch'Allah* — à Emaret, au bord du versant caspien et des grandes forêts du Mazandéran. Ce jour-ci verra le changement décisif entre le climat de l'Iran et celui des bords méridionaux de la mer Caspienne, la sécheresse d'une part, l'humidité de l'autre, là les déserts brûlés, les sables infinis, les montagnes sans arbres, ici la jungle, les forêts profondes, les marais, la fièvre toute-puissante. En quelques heures, je vais m'offrir ces prodigieux contrastes. Partons.

Nous redescendons lentement au bord du fleuve que nous passons à quelques kilomètres de Baidjoun sur un pont en accent circonflexe, puis nous remontons et suivons un sentier étroit entre la montagne et le ravin profond au fond duquel coule le Tchilik. La vallée est presque sans un arbre ; c'est l'éternel décor de sables, de pierres, de rochers et de grandes croupes de montagnes nues auxquelles je suis habitué. Nous cheminons longtemps dans le lit même du fleuve, sur le sable, parmi les pierres énormes. Au printemps, le Tchilik débordé couvre notre sentier. Mais en septembre les eaux sont basses et nous en profitons. L'étape n'en finit pas ce matin. Le soleil chauffe les parois de rochers le long desquelles nous avançons lentement. Nos chevaux sont épuisés, car leur effort est incessant ;

parfois le sentier est serré entre la montagne et le fleuve, il n'y a qu'un étroit passage dans le roc où les pieds des chevaux ont creusé des trous assez profonds. Au moindre faux pas, nos bêtes se casseraient la jambe ; parfois la pente du rocher est si forte qu'elles se dressent pour la gravir ; parfois la descente si brusque qu'elles se laissent glisser sur leurs quatre pattes raidies et arrivent au bas de la roche tremblantes de l'effort soutenu.

Et nous sommes aussi fatigués que nos chevaux et j'ai l'âme plus lasse que le corps. Le fleuve bouillonne à mes pieds ; le grondement tumultueux des eaux berce mes soucis et s'harmonise à mon angoisse. Il semble qu'au centre de l'Asie, la trame que tisse pour moi le destin devient apparente. J'ai toujours aimé les chemins difficiles comme celui que je suis et, si j'ai souffert de la solitude, je n'en ai pas eu peur et je l'ai voulue. On n'atteint à sa force qu'à travers les épreuves : le sort ne me les a pas ménagées. L'acier, martelé, en est plus résistant. Mais j'en suis au moment où je reçois les coups...

Nous arrivons à la halte du milieu du jour vers onze heures. Ce n'est pas un village, deux ou trois maisons, sur une esplanade assez large dominant le fleuve ; le paysage est ici plus ouvert, plus riant ; de jeunes peupliers, des noyers ombragent la place où je me repose ; des fleurs poussent au bord du ruisseau. La maison de thé est installée dans un ancien imamzadé, petite chapelle de forme octogonale avec, à l'intérieur, des niches dans chaque pan de ses murs épais. Il y règne une délicieuse fraîcheur ; nous nous installons dans une niche et, tandis que l'eau commence à chauffer sur les braises, nous mangeons des noix fraîches et des raisins que le maître du café nous apporte. Dans une niche en face de nous, eux hommes sont accroupis enveloppés dans de grands manteaux en poil de chameau qu'on appelle *abas*. Ils ont de hautes kolas, le teint bronzé, le nez aquilin, d'épais sourcils, la figure farouche. Dans leurs ceintures sont passés des pistolets et près d'eux reposent des carabines Mauser. Ils nous demandent des nouvelles de Téhéran ; ils s'imaginent que la capitale est à feu et à sang. Ils appartenaient à l'armée du chah, aux Bakhtyares réactionnaires. Une fois le chah détrôné, ils ont eu peur des représailles et se sont enfuis au loin dans la montagne. Je leur demande quand ils rentreront : « Quand notre chef nous appellera »,

disent-ils. En attendant, ils sont là à fumer le kalyan, n'ayant pour toute distraction que les rares nouvelles apportées par les muletiers. Ils sont sans le sou. Peut-être prélèvent-ils quelque impôt sur les caravanes qui passent. Ils me demandent si je suis Russe. C'est la première question qu'on me pose partout. Après les troubles de cet été, chacun croit à une intervention russe et guette l'apparition des cosaques. A chaque fois, Morteza intervient et dit, non sans solennité : « Mon maître est Français. » Mais cette fois-ci, son effet est perdu, car les anciens soldats du chah ignorent les Français : ils connaissent les Farenguis qui sont les étrangers en général et les Russes qui sont les ennemis.

Le marchand de Barfourouche est heureux. Il a retrouvé sa caravane à la halte ; il a compté ses ballots d'étoffes ; aucune bête n'est tombée dans les précipices ; sa fortune est là, intacte, entassée le long des murs de l'imamzadé. Le tcharvadar examine avec satisfaction les mules et les chevaux et, lorsque la caravane est prête, il veut que nous partions avec elle. Mais je connais la marche lente des bêtes chargées. Malgré l'état des chemins, nous faisons tout de même un cinquième du trajet au trot. Je n'ai nulle envie d'être en selle plus que le nécessaire. Nous ne partirons que longtemps après les bêtes de bât et nous nous reposerons un peu dans l'obscurité fraîche de l'imamzadé.

Vers une heure de l'après-midi, nous voici de nouveau en selle, et bientôt nous entrons dans des gorges plus étroites encore que celles traversées le matin. A chaque fois le muletier annonce que nous avons la partie du trajet la plus périlleuse devant nous. En réalité, je ne vois aucun changement d'un jour à l'autre. La route du sommet du col à Pelaur, celle de Pelaur à Reney et à Baidjoun, celle que nous faisons aujourd'hui sont également difficiles. Seulement la fatigue d'aujourd'hui s'ajoute à celle des trois jours précédents. La nourriture et le sommeil insuffisants nous aident mal à la supporter. Dans ces passages resserrés, nous sommes assourdis par le bruit du fleuve et cela augmente encore notre malaise.

Vers trois heures, nous sortons enfin des gorges et voici qu'un spectacle nouveau nous arrête. Nous sommes dans une vallée assez large. Deux grands pans de montagne la bordent, des montagnes nues comme celles dans lesquelles nous voya-

geons depuis trois jours ; des parois de rochers d'un rouge sombre affleurent le sol.

Nous sommes comme hier, comme avant-hier, dans un paysage mort, dans un paysage lunaire ; mais, fermant la vallée devant nous, une haute croupe montagneuse s'élève, couverte d'arbres du haut en bas. Elle n'est qu'une masse immense de verdure qui paraît miraculeusement fraîche entre les deux murailles de rochers rouges qui, au premier plan, l'encadrent à nos yeux. Au-dessus de la montagne boisée, de légers nuages blancs flottent dans un azur qui n'a plus la sécheresse métallique du ciel persan, des nuages comme il s'en élève au bord de la mer, des nuages humides, floconneux, tels que je n'en ai pas vu un seul depuis deux mois que j'habite le plateau iranien. Et l'atmosphère autour de cette montagne lointaine a quelque chose de mystérieux, de doux, d'enveloppant, de fondu qui laisse quelque chose à deviner, qui voile les choses et leur prête un peu de mystère. Si je me retourne, ce sont des lignes nettes, précises jusqu'à en être brutales, les cimes nues, les croupes désertiques, la grandeur infinie et sèche des larges espaces de l'Iran. Toute la Perse brûlée est là derrière moi ; d'un coup d'œil j'en embrasse les caractères essentiels. Et devant moi, c'est un pays nouveau ; nous allons entrer dans les forêts qui couvrent le versant caspien ; tout a changé comme par miracle et le ciel n'est plus le même.

Voilà l'admirable contraste qui nous attendait à la sortie des gorges que nous venons de franchir. Des forêts sont devant nous ! Quelles sensations ce mot peut-il éveiller dans l'esprit de Morteza qui n'est jamais sorti de Téhéran? Mais quels troublants souvenirs n'évoque-t-il pas dans l'âme d'un Européen? Retrouver les forêts, c'est comme s'il retrouvait par delà des centaines de générations l'âme de ses ancêtres qui ont vécu dans les bois.

Je reste un instant immobile à regarder tour à tour la montagne boisée qui nous ferme l'horizon, les nuages légers qui la couvrent et le sévère paysage que je viens de traverser. C'est alors que Morteza a le seul mot typique qu'il ait eu pendant les quatre mois passés à mon service. Dans mes jours de mauvaise humeur, je le lui ai reproché : « Tu ne peux même pas me faire rire », lui ai-je dit souvent.

Aujourd'hui, il regarde la montagne couverte d'arbres et son étonnement se traduit ainsi :

— Il a fallu mille jardiniers pour faire pousser ces arbres !

Cri naïf et excellent. Il y a un proverbe persan qui dit : « Quand l'homme meurt, l'arbre meurt », signifiant qu'en Perse l'arbre ne peut vivre sans les soins de l'homme qui doit d'abord le planter, puis chaque jour lui donner de l'eau. L'arbre ne croît pas à l'état sauvage ; il est dans l'Iran un miracle de la civilisation. C'est cette réalité que traduit le cri spontané de Morteza à la vue de la montagne boisée

Lentement, suivant le lit du fleuve élargi, nous nous rapprochons de la montagne boisée : nous cheminons sur les berges mêmes du Tchilik ; elles sont couvertes de la végétation la plus riche et souvent nous disparaissons sous les immenses roseaux que berce le vent frais qui remonte la vallée. Vers cinq heures, nous sortons enfin des montagnes nues. Nous sommes dans une grande vallée que bordent des bois et des collines. A cinq ou six kilomètres, nous apercevons quelques maisons ; c'est le relais, c'est Emaret.

Nous y arrivons dans un état de fatigue tel que le maître du café lui-même a pitié de notre faiblesse et se hâte de ranimer à coups d'éventail les braises sur lesquelles chauffera l'eau pour le thé. Une fois le thé pris, il faut s'occuper du logement. Je suis obsédé par l'idée d'aller prendre un bain dans le fleuve voisin. Mais la chose est impossible, car il y a un kilomètre de roseaux et de marécages à traverser pour gagner le Tchilik. Emaret possède un caravansérail. La cour où nos chevaux se roulent dans la paille est bordée d'un portique sur lequel donnent les chambres nues. Nous installons nos bagages dans l'une d'elles et cherchons maintenant quelques vivres. Au caravansérail est adossée une pauvre demeure sur le seuil de laquelle un homme âgé, enveloppé de haillons, est assis. Nous lui demandons où trouver de l'eau propre.

— Un peu plus bas, fait-il, et il nous montre la direction.

— Venez avec nous, lui dis-je, ce sera plus sûr.

Mais il répond d'un geste las :

— Je ne puis pas, j'ai la fièvre.

Je le regarde avec plus de soin. Il tremble de fièvre. Sa figure est creusée, le nez tiré, les lèvres brûlées. Je le croyais un vieil homme, mais il n'a peut-être pas quarante ans, seulement la fièvre en a fait une ruine, la fièvre dans le royaume de qui nous entrons aujourd'hui.

Le tcharvadar lui-même est malade. Il a pris froid dans

une des gorges glacées que nous avons traversées en sortant d'une chevauchée en plein soleil le long des rochers. Il tousse à fendre l'âme et il a de la fièvre aussi. Je lui donne de la quinine. Morteza soupire de douleur, tout courbaturé qu'il est ; moi-même, je suis las à ne pouvoir bouger, avec une sensation affreuse de vide, de presque évanouissement et des fantômes douloureux ne cessent de me poursuivre. La nuit envahit notre chambre misérable qu'éclaire un bout de bougie. Sur la lampe à alcool, Morteza fait bouillir du lait ; nous avons quelques œufs frais, des biscuits secs, un peu de confiture. Autour de nous commencent à bourdonner des moustiques ; la fièvre sonne avec eux à nos oreilles. Contre la porte fermée donnant sur le portique, j'arrange à terre mon matelas et la moustiquaire qui, jamais, ne me sera plus précieuse qu'aujourd'hui. Toutes les fenêtres sont ouvertes ; une atmosphère humide et molle entre dans la chambre. Ce n'est plus l'air sec, vif, froid des montagnes nues que nous avons quittées.

Derrière moi, de l'autre côté de la porte, en plein air sous le portique, le vieil homme fiévreux que j'ai vu au crépuscule devant sa maison est venu se rouler dans une couverture. Toute serrée contre lui, une pauvre petite fille se blottit pour dormir ; elle a déjà la figure pâle, les yeux brillants de la fièvre.

A chaque fois que je me réveille dans cette nuit pendant laquelle je ne cesse de me tourner et retourner tristement sur mon dur matelas, j'entends la faible voix de cette enfant qui gémit, et celle de son père qui de quelques mots la calme.

Le père a une voix cassée, tremblante, mais je sens encore, à l'heure où j'écris ceci, la douceur de son accent tandis qu'à mots bas, il apaise l'enfant fiévreuse qui se plaint près de lui. Oh ! la triste et longue nuit d'Emaret, l'atmosphère désolée qui m'entoure, la détresse, la maladie tout près de moi, et, en moi, une fatigue qui m'ôte presque la conscience du monde réel pour ne me laisser qu'une affreuse impression de cauchemar dans lequel passent douloureusement les plaintes d'une petite fille qui souffre.

De grand matin je quitte sans regret le caravansérail. Le soleil déjà éclaire les roseaux, les taillis et les arbres ; la rosée scintille au bout des hautes herbes et tout de suite nous entrons dans les bois.

Ce sont des bois admirables, qui semblent vierges dans leurs profondeurs muettes à travers lesquelles seul le sentier muletier que nous suivons a été tracé. Nous cheminons dans une ombre épaisse, le sol sous les pas de nos chevaux est à la fois rocailleux et marécageux ; des boues qui datent du printemps dernier n'ont pas encore eu le temps de sécher et, entre les grosses pierres qui pointent, ce sont des trous où nos montures enfoncent à mi-jambe. Il règne sous ces arbres qui nous cachent le ciel une atmosphère lourde ; dès le matin, nous sommes en moiteur ; nous sentons aussi la dépression causée par le changement d'altitude ; en deux jours, nous sommes descendus de trois mille mètres à cinq cents ; à la fatigue ancienne se joint une torpeur nouvelle.

Le chemin longtemps suit en escaliers brusques le cours du fleuve. Le Tchilik maintenant coule entre des rives couvertes d'arbres ; des verdures magnifiques tapissent les moindres croupes des collines et les flancs des montagnes. Des lianes enlacent les troncs énormes, serpentent le long des branches et marient les érables aux hêtres et les ormes aux chênes. La forêt en septembre est aussi fraîche qu'aux premiers jours de mai. Parfois nous traversons de grandes clairières où poussent des herbes folles. Des troncs décapités par la foudre montrent de profondes cicatrices ; ici des broussailles ont brûlé. Une paroi de rochers, au-dessus des arbres, s'étage sur de solides corniches et deux aigles, dont le nid se trouve quelque part dans un trou du mur immense, tournent, les ailes immobiles, par-dessus les arbres et les rochers, tournent lentement dans le ciel doux et bleu, dans le ciel presque marin qui s'étend au-dessus des forêts du Mazandéran. A mesure que nous avançons, le paysage devient plus vaste, les horizons plus lointains, la vallée s'élargit, le Tchilik s'étale plus majestueux. Nous quittons les rochers et les pentes rapides. La halte du milieu du jour est une petite paillote tout près de la rive. Elle est flanquée d'un belvédère indépendant sur pilotis de bois. Sur le haut du belvédère couchent les habitants de cette pauvre demeure. Loin du sol, ils échappent mieux aux piqûres des moustiques. La rive du fleuve n'est pas escarpée, des rochers arrêtent le cours impétueux de l'eau. Je me déshabille enfin et je prends un bain délicieux dans une eau que je m'attendais à trouver glacée mais qui est, au contraire, presque tiède.

Puis c'est le thé dans le relais. Une nombreuse compagnie s'y est rassemblée. On a appris qu'un Farengui passait et la douzaine de personnes qui habitent près d'ici sont accourues. Ce n'est pas une simple curiosité qui les amène, ces gens sont tous des malades qui veulent une consultation. Ils ont la fièvre ou la dyssenterie. Que faire? Je leur recommande de ne boire que du thé léger et de se protéger des moustiques pendant leur sommeil. Et puis je leur distribue de la quinine. L'un d'eux, plus décharné que les autres, veut que je le guérisse de l'opium. Il en fume tant qu'il va mourir. Il voudrait s'arrêter; il ne peut, alors il crie au secours. Mais je ne puis rien pour lui...

Maintenant, nous prenons du thé et nous causons. Je tire un biscuit de ma boîte et je l'offre à l'un des assistants. Il me remercie avec un peu de honte, mais il n'accepte pas. Cette nourriture est défendue à un musulman orthodoxe. Alors je lui montre le morceau de sucre qui est en train de fondre dans son thé. Voilà un produit qui n'est pas fabriqué par des mains musulmanes; il a été fait en Russie. Mon homme reste frappé d'étonnement. Il n'avait jamais réfléchi à ce petit fait que le sucre est, lui aussi, étranger. Il hésite un instant, mais la démonstration est solide; et, convaincu, il cède à sa gourmandise et accepte mon présent. Les autres suivent son exemple. Morteza est stupéfait de ma victoire. Morteza plein de sa supériorité n'a que du mépris pour les Persans fanatiques qui nous considèrent comme impurs. Il oublie que lui-même se refuse à toucher une nourriture qui n'est pas *kascher*.

Vers une heure, nous nous remettons en route. La caravane est partie devant nous. Le tcharvadar et le marchand de Barfourouche s'impatientent. Nous devons passer le Tchilik à gué. D'après ce que j'en ai vu en prenant mon bain, la chose ne sera pas facile, car le courant est d'une grande violence. Enfin nous partons dans la chaleur du jour. Nous sommes heureusement en terrain plat maintenant et le plus souvent sous les arbres, mais l'air n'est plus sec comme sur les hauts plateaux; une atmosphère humide règne sur les basses terres du Mazandéran; on se sent sans énergie, incapable de réagir... Pourtant il faut avancer et, sur la mauvaise selle persane aux étriers trop courts, ajouter des lieues aux lieues déjà parcourues.

Une heure après notre départ, nous traversons un petit

bras de fleuve qui n'est qu'un gros ruisseau coulant sous les saules. A son entrée dans les basses terres, le Tchilik se divise en plusieurs bras que nous franchissons successivement ; le plus large, le plus difficile donne du mal à nos chevaux ; le muletier passe le premier et cherche le gué ; nos bêtes emboîtent le pas, mais le courant très fort menace de les entraîner. Nous sommes en équilibre sur nos selles, les jambes croisées sur le cou de nos montures. Enfin nous atteignons la rive droite ; les bagages ont passé sans accroc. La plupart des bras du Tchilik vont arroser les terres où ils se perdent ; la partie principale coule sur notre gauche jusqu'à Amol, ancienne capitale du pays, une des villes les plus anciennement connues de cette province de la Perse que les anciens appelaient l'Hyrcanie, mais je ne visiterai pas Amol pendant ce voyage. Mon itinéraire me mène à Barfourouche et de là à Mesched-Isser où le vapeur russe ne touche qu'une fois par semaine, dans trois jours ; je n'ai pas de temps à perdre.

Une fois le fleuve traversé, nous quittons définitivement les forêts pour entrer dans une immense plaine marécageuse. Nous sommes dans les terres basses du Mazandéran qui s'étendent en longue bande sur quatre-vingts kilomètres de largeur environ entre la mer et les montagnes ; les terres sont arrosées plus qu'abondamment par les nuages qui, venus de la mer Caspienne, se condensent au-dessus de la chaîne de l'Elbourz. Ce ne sont que ruisseaux, rigoles, marécages, une terre noire constamment humide où poussent le coton, le riz, le tabac et des arbres fruitiers admirables. Quand nous y entrons, en septembre, la plaine immense est dorée par le soleil. Elle est plate à l'infini ; de grands roseaux y poussent ; de-ci de-là des bouquets d'arbres splendides ; parfois une tache de verdure plus étendue annonce un village au milieu des cultures. Pendant les premières heures de notre chevauchée, nous traversons des champs où une grande graminée sauvage monte jusqu'à hauteur de notre tête ; c'est la flouve odorante ; un parfum lourd de volupté s'en dégage. J'en détache au passage quelques tiges ; elles portent des fleurs délicates bleues et blanches. Mais lorsque je les regarde de près, je m'aperçois que les fleurs sont de tout petits escargots à la coquille joliment striée de raies bleues et blanches. Ces escargots par milliers ont fleuri les tiges de la graminée.

Nous avançons lentement dans les terres grasses, grisés de fatigues et de parfums, suivant des ruisseaux boueux où plongent, effrayées à notre passage, de maladroites tortues.

Cette fois-ci nous commençons à longer de vastes champs de coton déjà mûr. On va le récolter cette semaine. Avec ces plantations de coton alternent les rizières. Le riz est mûr aussi. Pendant quinze jours, une profitable activité va régner dans ces riches campagnes ; déjà on voit des femmes en pantalons blancs et caracos de cotonnades rouges, aux jambes nues, passer dans les plantations et examiner l'état des récoltes. Une partie du pays que nous traversons appartient au Sipahdar ; il en tire de gros revenus.

Au crépuscule, nous sommes au relais. Le relais, c'est encore une hutte si petite qu'on ne peut y loger. Mais elle est abritée sous de beaux arbres et il y a là à vingt pas un terre-plein de gazon sur lequel je m'installerai pour une nuit en plein air. Je fais couper quatre gros bambous dans les marécages voisins ; ils soutiendront ma légère moustiquaire. Sous mon matelas, on met — car la terre, comme l'air, est humide — une couverture de cheval, et voilà le campement prêt. La malle et les deux valises seront à ma tête, puis Morteza roulé dans son lit nuptial. Les choses étant ainsi arrangées pour ma dernière nuit de voyage — demain je coucherai enfin à Mesched-Isser dans un lit ! — je retourne au relais où il y a une nombreuse compagnie.

Les muletiers de notre caravane y sont réunis à quelques camarades qui montent à Téhéran. Des villageois m'apportent un succulent melon et des œufs frais. Ils ne ressemblent en rien aux Persans aux traits réguliers, au visage ovale qu'on voit sur le plateau central.

Assis à terre et appuyé au mur, un gros homme barbu au visage pâle, perdu dans un rêve, regarde devant lui sans voir. Le maître du relais nous prépare du thé. Mais en même temps qu'il s'occupe de nous, il trie de petites braises bien rouges et roule au bout d'une pipe courte une boulette d'opium. La pipe prête, il la passe à un des muletiers qui en tire vivement, coup sur coup, trois ou quatre bouffées. La pipe dûment regarnie fait ainsi le tour de la société ; l'homme barbu près de moi a encore la force d'aspirer deux bouffées. Une expression satisfaite se lit sur les visages de nos muletiers ; leurs traits fatigués se détendent sous l'influence de la drogue merveilleuse. Grâce à elle, ils supportent

l'effort surhumain de ces journées ; si j'osais, je les imiterais pour avoir au moins une bonne nuit et pour me débarrasser de l'angoisse qui, avec la fatigue physique, m'étreint.

Maintenant, ils mangent du riz et boivent du thé. On a allumé au centre de la hutte une lampe à pétrole qui forme un grand cercle lumineux dans la nuit qui nous entoure. Un villageois au visage faux tourne autour de moi et me pose des questions indiscrètes. Morteza s'inquiète ; les figures de ces gens l'alarment.

Soudain un voyageur sort de l'ombre et à pas silencieux entre dans notre cercle. Jamais je n'ai vu un homme si maigre et si pâle ; il a plus de six pieds de haut ; il est vêtu d'une robe de cotonnade bleue flottant sur un corps qui n'est que squelette et de pantalons blancs qui battent sur les os. Il a des mouvements saccadés, anguleux.

Sa tête est allongée et livide ; on n'y voit qu'un nez immense, courbé et mince comme lame de sabre et des arcades sourcilières hautes sous lesquelles les yeux brillants sont enfoncés profondément. Il ne salue personne, mais chacun a l'air de connaître cette apparition fantastique et ne s'en étonne. Sans mot dire, il tire de sa poche un paquet plié dans de l'étoffe et en sort de petits cylindres égaux ; il en offre à l'homme barbu qui rêve près de moi. Il se réveille de ses songes et tend la main. Il soupèse cinq ou six de ces cylindres ; il vérifie les poids sur une balance que l'homme maigre lui passe, s'empare des cylindres et donne en échange plusieurs pièces d'argent ; l'homme maigre fait le même jeu avec le maître du café et avec nos muletiers. Ses affaires finies, il tire une bouffée d'une pipe préparée, et sans un mot, le marchand de rêves disparaît dans la nuit d'où il est sorti pour porter à d'autres voyageurs fatigués plus loin dans les campagnes muettes le puissant et subtil opium.

Je ne tiens plus debout ; je vais me coucher ; je m'entoure de couvertures, car une rosée abondante recouvre déjà la terre et l'humidité des marais m'entoure.

Dans la moustiquaire, je sors un petit revolver et je recommande à Morteza de ne dormir que d'un œil. Ces âpres villageois seraient hommes à nous dévaliser sans doute.

Mais, une fois couché, le sommeil ne vient pas ; la fatigue est trop forte, les nerfs trop tendus par tant de jours accablants. Sur la moustiquaire le ciel étincelle. Véga brille nettement au-dessus de ma tête ; si elle tombait, elle tombe-

rait droit dans ma bouche. Derrière moi, le relais est plein d'une foule bruyante ; des caravanes arrivent ; on chante, on se dispute — et cela ne finit pas — et puis voilà, comme je vais m'endormir, que les campagnes silencieuses sont soudain traversées de cris affreux, de cris qui vous glacent le sang dans les veines, des appels frénétiques et angoissés, sur le mode aigu ; ils éclatent tout près de moi et, dans le lointain, j'entends d'autres cris qui leur répondent. C'est comme un appel au sabbat ; cela n'a rien d'humain ; j'attends je ne sais quoi d'épouvantable et derrière moi j'entends Morteza qui, de peur, retient son souffle et tremble.

Rien n'arrive, mais les cris continuent. Enfin la fatigue plus forte l'emporte et le sommeil me prend. Mais je suis réveillé en sursaut par une voix près de moi. Un homme demande à Morteza s'il dort, et mon pauvre petit domestique répond avec assez de force qu'il est parfaitement réveillé. J'interviens à mon tour. C'est un voleur qui a essayé de s'approcher de nos valises et qui, étonné de voir bouger Morteza, lui a adressé la parole. Sur un ton péremptoire, je lui enjoins de filer.

C'est toute une affaire que de retrouver le sommeil tandis que dans le lointain les cris frénétiques continuent à déchirer le silence de la nuit.

Avant le jour, nous sommes debout. Ma moustiquaire est lourde d'humidité, la rosée est si forte que dans les creux de la couverture en tôle de ma malle je trouve un demi-pouce d'eau tombée pendant la nuit.

Au maître du café, je demande les causes du tumulte qui m'a empêché de dormir. J'apprends que les villageois du pays ne se sont pas couchés et que toute la nuit, répandus dans les campagnes, ils ont poussé ces cris aigus pour empêcher les sangliers et les renards de pénétrer dans les rizières et de se faire un festin du riz mûr prêt à être récolté.

A six heures, nous quittons le relais ; la matinée est dorée sur la plaine rousse du Mazandéran. Aux bouts flexibles des roseaux, sur les arbustes fleuris du cotonnier, la rosée a mis de grosses gouttes d'eau qui scintillent au soleil. Derrière nous, je vois s'étendre la calme et riche plaine que j'ai traversée hier ; une buée matinale flotte sur les campagnes. Plus loin c'est la chaîne bleue des montagnes boisées que domine — tel un roi majestueux veille de haut sur son peuple — le Demavend solitaire.

Nous traversons quelques villages bordés de haies vives et protégés par des fossés ; les maisons sont ombragées par des arbres immenses ; le terrain devient meilleur, les pistes sont mieux tracées, nous trouvons quelques prairies où l'on peut avancer à une allure plus rapide et vers dix heures, nous sommes sur la berge haute d'un fleuve, aux portes mêmes de Barfourouche.

Nous le traversons à gué, puis ce sont les rues étroites de la ville, de vieilles mosquées tombant en ruine et, sur une place, la grande maison européenne où s'est installé le comptoir de mes correspondants, les Toumaniantz de Bakou.

Là, après six jours, je puis ouvrir ma malle, sortir du linge, prendre un bain, m'étendre sur un lit ; là, enfin, je m'assieds à une table et je vois apparaître un plat de poulet sauté aux tomates. O délices de la cuisine bourgeoise, après six jours de biscuits secs et de conserves !

Il faut quitter la paix de cette bonne maison pour la dernière étape qui me mènera à Mesched-Isser au bord de la mer. Nous suivons d'abord une chaussée sous les arbres ; elle s'interrompt brusquement au bout de dix kilomètres et nous retrouvons la piste dans la forêt. Mais ici le pays est peuplé. Nous passons des maisons isolées, des villages. Les maisons sont construites en brique et en bois, et portent en manière d'ornement un grand cyprès dessiné en briques sur le plat du mur. Je n'ai vu nulle part ailleurs en Perse l'arbre employé ainsi comme motif décoratif sur les façades des maisons. A dix kilomètres de la mer, les forêts cessent. Une grande plaine marécageuse nous sépare de Mesched-Isser. Ici nos chevaux montrent quelles merveilleuses bêtes ils sont, car ils traversent les marécages avec une sûreté égale à celle qu'ils montraient en escaladant les rochers.

Comme le soleil s'abaisse, nous arrivons enfin à Mesched-Isser ; nous traversons la petite ville et gagnons le bord de la rivière ; près de la mer s'élève le grand bâtiment de la douane. Là, deux Européens m'attendent. C'en est fini du voyage à la persane. La mer est devant mes yeux, la mer calme où se reflètent les nuages dorés du couchant ; la mer que parcourent des bateaux à vapeur russes qui, après-demain, m'emmèneront vers le nord.

CLAUDE ANET.

Le château de Villandry

ou

le visage de la France

Ai-je l'humeur mal faite? Je le crois, parbleu : je trouve tant de mes contemporains vides ou incohérents. Ils parlent de mener leur vie et d'en jouir, et c'est eux que la vie mène et ballotte, sans qu'ils s'avisent qu'en leurs cervelles dort une intelligence où ils pourraient trouver le chemin d'un bonheur sage. Elle leur apprendrait, s'ils voulaient l'éveiller, — ils la craignent au fond, — le *sens des valeurs*, qui maintient à leur place les choses et les gens ; mais ils ne se doutent même plus qu'ils ont en eux ce don magnifique, une raison pour juger, comparer, comprendre. Des mœurs fiévreuses, un régime de phraseurs, la passion de l'argent, une publicité désordonnée ne laissent à leur réflexion aucun loisir pour se poser sur quoi que ce soit ; leur sensibilité, étourdie par trop d'images, se donne à tout ce qui brille avec la même légèreté, et ils ont un langage mondain qui sert à présenter avec la même fadeur le mieux et le pire.

Je songe, en m'animant ainsi, à la niaiserie d'un jeune couple qui, revenant de Touraine, m'énumérait des châteaux étonnants et disait : « Chambord?... Délicieux !... Blois?... Charmant !... Langeais?... Ah ! Langeais, c'est le fameux déjeuner ! Délicieux, Langeais !... »

« Délicieux », « charmant », quel service ces mots rendent à des bouches d'écervelés ! Molière, charmant ! Versailles, délicieux ! Le mont Blanc, délicieux ! La France, délicieuse ! Je demandai :

— Avez-vous vu Villandry?

Ils songèrent :

— Dame... on s'y perd !... Oui, charmant, Villandry !

J'ajoutai :

— Un des plus admirables?

Ils reprirent :

— Il appartient à un docteur, homme drôle et accueillant.

Et c'est tout ce que j'appris.

Aujourd'hui que je connais Villandry, et son « homme accueillant », j'ai un haussement d'épaules pour ces gens dont le vêtement et la tenue étaient d'une classe élevée, mais de qui le cœur et l'esprit, indifférent et inculte, ne savent pas être émus par la beauté... unique. Ils ne sentent même pas confusément qu'un monde sépare un Balzac et... n'importe qui, un Rodin et... n'importe quoi, le château de Villandry et... tous les autres, les plus grands, les plus enchanteurs, les plus chargés d'histoire. Ils ont vécu là une heure normale, banale. Ils n'ont même pas soupçonné l'extraordinaire, la chose pure, qui s'impose. Ils ne se sont pas sentis transportés dans une atmosphère nouvelle, loin des poncifs et des snobismes de leur vie, où le futile s'appelle la grâce et l'étrangeté le génie. Ils ont peut-être été jusqu'à s'ennuyer. Enfin, ils sont revenus comme de Trouville, l'âme vide. Les pauvres ! C'est que personne jamais ne s'est avisé de la leur combler. Leurs parents déjà, leurs maîtres surtout avaient perdu ce sens des valeurs que je regrette avec amertume. Une éducation faite d'indiscipline qui passe pour spirituelle ; une instruction incohérente, laquelle touche à tout et dont il ne reste rien ; des amis, choisis à l'hôtel, en vacances ; des plaisirs auxquels on demande de tuer le temps, sans songer à leur vulgarité ; volià ce qui prépare ces « gens du monde » ! Ils ne peuvent pas après cela vous dire :

— Villandry, une splendeur ! Villandry, c'est unique en France ! Et Villandry est dans les mains d'un homme qui est une figure si attachante, que nous revenons troublés, tout animés par lui, à la fois respectueux et exaltés. La visite de Villandry pour un Français, journée passionnante, dont la

mémoire s'inspire ensuite pour construire en nous les idées et les images qui savent le plus fortement nous posséder.

Voilà pourtant ce qu'il faut dire, pour que les hommes, épris de leur pays, courent voir cette merveille, où il y a le meilleur de nous. Leur vision vaudra, je le jure, la promesse que je leur fais ; et ils ne sentiront pas le dépit que moi j'ai connu, qui se mêlait à ma joie, de vivre dans un paradis des heures magnifiques, sans les avoir espérées. Quand je fis ma première lecture du *Misanthrope*, n'avais-je pas cent fois entendu dire à mon père : « Quel chef-d'œuvre ! » Ai-je été déçu? Du moins ne l'ai-je pas ouvert avec cette négligence que j'apportai à Villandry, et que j'ai rapportée comme un remords...

De Tours, — où l'on ne parle pas assez de Villandry, car c'est une gloire vivante pour la province et pour la ville, — de Tours il y a deux routes vers la princière demeure.

Aimez-vous les terres et les vignes, un paysage simple, de bon sens et de paix? Prenez la route de plaine jusqu'à Druye ; tournez dans les cultures ; et soudain, vous tomberez, au penchant d'un coteau, sur les premières maisons d'un village, où les toits et les pierres ont une sagesse touchante : c'est Villandry.

Le chemin descend. Suivez-le... Encore... Tout vous plaît, n'est-ce pas? Oui, la Loire coule ici, cette grande rivière dont aucun poète ne saurait parler sans tendresse. Cet horizon si fin, c'est sa colline, en face. Cette blancheur, ce sont les tours de Cinq-Mars... Encore quelques pas... Puis, regardez à droite... et c'est la féerie ! Sous un ciel en fleur s'étalent des jardins éclatants et ravissants, des jardins où voisinent la majesté et la gentillesse, des jardins... qui sont l'élégance et la lumière de la vallée. Surprise et joie ! Quelle perfection ! On s'est arrêté ; on est ébloui ; on ne peut repartir...

Vous pouvez arriver par une autre route.

Celle-là est royale : c'est la levée de la Loire. Elle paraît la suivante du fleuve, mais en longeant les eaux, elle domine le pays. Plus qu'une autre elle fait songer au travail de l'homme : que de bras pour apporter tant de terre ! Mais on y est à l'abri de cette Loire féminine, aux fantaisies déconcertantes, et l'été, quand elle s'alanguit parmi ses îles de sable d'or, c'est de la levée qu'elle paraît

le plus belle au cœur ému de ses amoureux. Rien que de Tours à Villandry, en quatre lieues, que de caprices! Ici bienfaisante, elle féconde les terres, elle est large, elle se donne. Les arbres sont feuillus; les villages heureux. Soudain, c'est le désert des osiers et des saules; tout est sec; tout frémit; elle se reprend; elle ondoie; et, bizarre, elle se cache entre des îlots buissonneux. On dirait une lutte du bien et du mal. Mais le Cher s'approche; il est entré dans sa vallée. C'est lui maintenant que nous allons suivre. Rivière exquise et noble, toute Renaissance, qui nous prépare à l'architecture admirable. Comme elle tourne en élégantes volutes! Marchons. L'air est léger; c'est un air divin, celui de Touraine; il nourrit l'esprit autant que les poumons. Les souvenirs affluent. A quoi songez-vous? A tout ce que vit de français cette terre privilégiée?... Prenez garde alors aux apparitions! Tout à coup, le coteau cesse à droite. Arrêtons. C'est le château de Villandry!... Vous avez devant vous un exemple de ce que peut faire le génie de l'homme avec des pierres.

Ainsi, qu'on arrive sur une route ou sur l'autre, les yeux d'abord sont enchantés par les jardins ou par le château. Mais les jardins sont brillants et vivaces. Mais le château s'embellit : on le restaure, on l'achève. Et d'un côté comme de l'autre, tout de suite on se dit : quelle est donc la volonté passionnée qui anime avec tant d'art ce coin de France?

C'est un poète. Il s'appelle le docteur Carvallo. Il mérite un portrait en pied. Je tremble de ne pas le faire aussi vivant qu'est l'homme. Et je me demande, en prenant la plume : un peintre ne lui donnerait-il pas plus de sens? Il le représenterait au milieu de son œuvre, dont il est l'âme; on sentirait cela d'un coup d'œil; et la tête, le regard surtout, si ardent, indiquerait le feu qui anime ce faiseur de belles choses. Mais... le langage... la verve!... Grands peintres, peignez-le. Je vais modestement le raconter.

Le docteur Carvallo est un fils de l'Espagne, épris de la France. Il est Français depuis vingt ans. Il nous a donné ses forces, son argent, son lyrisme, qui ressuscita Villandry.

Le visage rasé est admirable de vie sympathique. Une fine peau brune, le teint d'un homme qu'une saine exaltation nourrit. Le blanc de l'œil est doré, riche de promesses et de rêves. Et le rire est clair, chaud, pénétrant, plein de foi.

Ce rire est de l'action. Il est empressé et décisif. Il dit : « Allons, courage ! » Puis, quand l'élan est bon, ce rire, satisfait, conclut : « Bravo, c'est bien ! » Le corps est alerte ; il ne peut pas vieillir ; on sent qu'il ne pèse pas sur l'âme, et que c'est elle qui l'emporte, courant toujours après ce qui est beau. Regardez enfin les mains, maigres, vives, des mains d'homme zélé. Et maintenant, vous allez comprendre ce qu'il a fait, et pourquoi.

Le docteur Carvallo ne résiste ni à la vérité ni à la beauté. Le jour où il les rencontre, il se fait leur chevalier. C'est ainsi que l'histoire de la France, son ciel, sa terre ayant pris son esprit et son cœur avec une violence échauffée par son imagination d'Espagnol, — il s'est mis, voici quinze ans, à chercher chez nous une propriété historique. Il faisait alors de la science, non qu'avec son titre il exerçât la médecine (il dit du métier de médecin : « Il faut composer avec la vie, sans cesse mentir : je ne pourrais pas ! »), mais il se livrait à des études de biologie. Six jours sur sept, il vivait dans un laboratoire. Le septième, il courait nos provinces. Un jour, à Lyon, il apprend que Villandry est à vendre... Villandry?... Il ne connaît pas. Mais c'est un nom de chanson française, qui émeut son oreille. Il accourt. Déception. Il trouve un château et des jardins abandonnés, où les gens vivent... comme on meurt, laissant faire la nature. Toits et pierres sont la proie des saisons. Les arbres croissent selon leur plaisir. Il murmure : « Quel fouillis ! » Mais le vieux concierge, qui le mène, l'incite à mieux voir :

— Non, mon ami, non ! Ce château est tout en fausses fenêtres. Et des portes ! Il n'y a que des portes ! C'est la demeure du Libéralisme !...

Puis, il se promène dans le parc pour passer son humeur :

— Et ça ! Est-ce un jardin? C'est une forêt ! qui ne demande pas des châtelains, mais des sangliers !

Quand, soudain, le croisement de deux allées l'intrigue. Un reste de balustrade indique une ancienne terrasse. Devant un motif de pierre, il devine que là finissait une charmille. Alors, son esprit s'émeut. Il construit, imagine, s'échauffe, comprend.

— Ah !... Ah !... voyez-vous, monsieur ! dit le concierge.

— Positivement, répond-il, je *vois*... et j'achète !

Il acquiert en effet Villandry sur l'heure, sans réfléchir davantage. Il ne se sent plus maître de sa décision. Elle

s'impose. Une œuvre est là qui le réclame. Il répond avec allégresse qu'il est prêt.

Avant d'aller plus loin, sentez-vous la rareté délicieuse de cette apparente conversion? Cet homme laisse un laboratoire pour travailler au luxe d'un château et à l'agrément de ses jardins : de savant il devient poète et jardinier ; et pourtant, l'esprit ne se dérange pas avec l'activité, car c'est de la même forte raison qu'il aborde l'emploi nouveau de ses jours dévoués.

Il s'installe. Il dit : « Je vais faire l'inventaire des travaux... » Dieu ! Il se sent écrasé. Il soupire et doute de soi...

Puis la tâche immense de nouveau lui apparaît si belle que sa fougue le reprend. Il s'y met avec passion, en grand artiste. Il s'inspire, invente, étudie. Des tapisseries vont l'aider, surtout l'aident à retracer les jardins disparus sous les pelouses et les arbres. C'est par eux qu'il commence. A la dynamite, il fait sauter les troncs énormes. Le village s'émeut. On lui montre le poing. Il dit :

— Vous aviez un château et vous ne le voyiez pas ! Laissez-moi vous le montrer !

Les gens murmurent :

— Tuer de pareils arbres..., qui ont mis cent ans à pousser !

Il proteste :

— Dans la vie, il y a mieux que le sentiment : c'est l'intelligence. La mort de ces arbres vous crève le cœur? Moi, je vais vous faire des jardins qui vous enchanteront l'esprit !

« L'esprit ! » L'esprit français, avec son ordre, sa mesure, son sens unique de la composition, où tout est voulu et à sa place, a rempli d'émerveillement ce cœur espagnol. Sa patrie est la terre de la foi brûlante sous un ciel de feu. Mais la France, quel paradis, ce pays de l'intelligence calme, menée par la bonne volonté ! Il s'enivre de tant de goût et de grâce. Et puisque le hasard, c'est-à-dire Dieu, — car il sent que Dieu le mène, — puisque Dieu lui réserve un sort en Touraine, province d'élection, il va mettre en son effort toute son ardeur native. Dans cette vallée de Loire, mille souvenirs majestueux montent la garde autour de lui. Il s'exalte, ne connaît plus de repos, et ce sont quatorze ans d'un travail enflammé pour la beauté française.

J'avais écrit au docteur Carvallo, sans le connaître, mon désir de voir Villandry : je demandais que son concierge reçût l'ordre d'être accueillant. Il sembla au docteur que

cette phrase indiquait de ma part de l'autorité; il l'aime; il décida de me recevoir. Je n'oublierai pas l'accueil. Il apparut tel le bon esprit du château. Il vint au-devant de moi dans la cour d'entrée, qui est d'une harmonie délicieuse. On s'y sent l'âme à l'aise tout de suite, comme du sourire d'une belle jeune femme. Cette Renaissance vous enveloppe de sa grâce. Elle est grande dame avec une élégance si sensible.

— Eh bien! me dit le docteur, n'est-ce pas complet comme un sonnet de Ronsard?

Ah! cette voix! cette chaleur!

— Avant d'entrer, retournez-vous!

Il me place et rit :

— C'est qu'il ne faut rien laisser passer : tout compte. Regardez le plan avec les yeux de l'esprit. Tout est ordonné. Vous sortez du château par le milieu, entre les ailes : voici la cour, petite. Un perron de quelques marches : l'avant-cour, et enfin la cour basse qui s'étale à droite, à gauche jusqu'aux communs, en face jusqu'à la route. Chaque chose à sa place! Voyez les vaches : dans le pré, passé la route, en contre-bas. Ah! Ah! Vous croyez-vous encore en Démocratie? Quel coup pour l'égalité! Chez nous, rien au même niveau. Et nous fraternisons avec les bêtes... de loin!

Un cygne, qui nageait dignement sur l'allée d'eau, au pied de la balustrade où nous étions accoudés, me fit dire :

— Pourtant...

— Ah! s'écria le docteur. Celui-là est bien né!

Ses yeux luisaient.

— Il est né ici!

D'un pas rapide il était descendu dans la cour basse. Le geste presse, il me montrait :

— Le château. Les jardins. Le village. L'église. Le village borde les jardins, qui l'embaument. L'église protège son village. Le château domine ses jardins. Et ils se regardent : l'église qui était abbatiale, tandis que le château était fort : le bras charitable aidant la tête.

Là-dessus, il me prend la main :

— On a commencé le château au douzième siècle en même temps que l'église. Vous avez vu la tour? Splendide? Bon! C'est le début! Le reste, Renaissance. Attendez! Vous monterez à l'intérieur un escalier Louis XV. Entre temps on a redonné aux fenêtres une forme Louis XIII. Et tout cela si différent fait un ensemble harmonieux qui

est l'esprit français! Hélas!... Arrivent alors les sacrés encyclopédistes avec leur manie de liberté, c'est-à-dire d'incohérence! Ce sont des philosophes toujours à la fenêtre, qui ne regardent qu'au dehors!

Je vois dans ses yeux une flambée d'ironie.

— Mais on boit leurs paroles; on dévore leurs écrits! Résultat : on perce ce merveilleux et malheureux château de quarante portes. Quarante! — pour en sortir — alors qu'on ne doit songer qu'à y entrer, afin de travailler, de méditer... de voir des chefs-d'œuvre! Car vous doutez-vous de ce que vous allez voir?...

Les mots se pressent sur ses lèvres, dans son allégresse à montrer tant de belles choses. Mais d'un mot il règle son enthousiasme :

— Il ne faut rien mêler. Ne nous hâtons pas. Je propose d'ordonner la visite.

La phrase dogmatique se tempère d'un sourire malicieux.

— Nous allons d'abord voir les tableaux. J'ai une galerie de tableaux. C'est indispensable. Une pareille cour d'entrée annonce une intelligence à l'intérieur. Il faut la nourrir et l'occuper. Donc, des tableaux. Et nous profiterons de l'heure claire, qui en double l'enchantement. Après quoi, nous irons nous apaiser...

Il rit :

— Oui, car on s'enflamme : vous allez voir!... On nous servira le thé; nous soufflerons. Puis, à l'heure où le soleil baisse, et où les choses naturelles prennent une figure divine, nous sortirons nous griser de la vue des jardins.

Tout est réglé. Il dit : « Suivez-moi! » Et il entre dans le château, tandis que je me retourne et m'attarde. Puis, je le suis, et trouve à l'entrée un saint Michel terrassant le Démon, que le docteur a mis là comme un symbole, sans piédestal, à hauteur humaine, pour qu'on en saisisse la vérité familière. Saint Michel terrasse la bassesse et la sottise, et le docteur Carvallo ne passe jamais devant lui sans s'égayer de cette victoire. Il rit encore! Il ne cesse de rire. Il a réussi une œuvre formidable. Il est heureux. Il remercie Dieu. Et d'un pas alerte, il monte devant moi un adorable escalier de pierre grise, construit par un de Castellane, au temps de Watteau.

Nous voici au premier.

— A présent, dit-il, recueillons-nous!

Il me regarde dans les yeux :

— Êtes-vous bien en état de grâce artistique?

— J'espère.

— Bien ! Vous allez voir des splendeurs !

Il a dit le mot avec un élan qui vient droit de son âme, éprise de belle peinture ; il pousse une porte ; c'est la galerie.

Le royaume de l'ombre. Les volets de six ou sept fenêtres qui se suivent, sont fermés. Ne passe ici et là qu'un filet de lumière, qui permet d'entrevoir des formes de cadres et de chevalets.

— Asseyez-vous !

Il me pousse un siège, puis tout bas :

— D'un côté de ces croisées la douce lumière de France. De l'autre, le génie des plus grands peintres espagnols. Si d'un coup j'ouvrais tout pour montrer tout, vous perdriez la tête ! Allons modérément.

Et il écarte un volet avec piété. Première apparition : un Ribera.

Il guette l'effet sur moi, mais il ne peut s'empêcher de regarder encore avec passion ce tableau, sur lequel son cœur s'échauffe tous les jours. Car chaque visite lui donne une raison de l'aimer plus. C'est le portrait d'un sculpteur aveugle. Les mains sont magnifiques dans leur recherche émue, animant une terre glaise de toute l'inspiration qu'on voit sur ce visage d'artiste sans regard.

— Eh bien?... Prodigieux ! C'est l'Esprit, comprenez-vous, libéré de la matière et qui la domine. Vous vous dites : « Il me fait voir des tableaux ; je suis venu voir son château ! » C'est que je n'aurais pas refait le château, si je n'avais l'âme façonnée par les tableaux !

Ce disant, il ferme le volet, et ouvre le suivant, sur un moine peint par Zurbaran. Il s'arrête : on jurerait qu'il le voit comme moi pour la première fois. Il s'écrie :

— C'est tellement beau que le cœur déborde !

Le moine est en extase. Sa prière monte vers Dieu, ou plutôt Dieu descend en lui, tant le visage est transfiguré, au haut d'un corps qui n'est plus qu'un prétexte à l'âme.

— Voilà la Foi ! Voilà !

Et rayonnant, le docteur ajoute :

— Songez à nos chers médecins laïques qui soutiennent que la prière est une hystérie. Ah ! Ah !

Ce docteur Carvallo est un satiriste admirable, toujours prêt au combat, dans la santé et la gaieté.

— Quand je me suis retrempé, dit-il, devant un pareil chef-d'œuvre, je sens de la jeunesse et de l'exaltation pour restaurer douze Villandry !

Il se recule, et amoureusement contemple encore son moine :

— Regardez la lumière dorée de la Touraine là-dessus ! Qui est le plus beau? Zurbaran ou la France?

Il referme le volet. Je me suis levé. Nous avançons dans la galerie. Nous ne voyons plus le moine, mais il emplit notre esprit ! Quelle vie ! Quelle force ! Et quelles sobres couleurs ! Gris. Brun. Un Rembrandt, à côté, semblerait factice.

— L'Espagne ! La peinture espagnole ! répète le docteur Carvallo.

Puis il me confie :

— Grisé par de tels maîtres, j'ai lutté bien des fois pour me soumettre à votre ordre français ! Il y a tant de foi, une telle soif du divin dans cet amour de la vie qu'a l'Espagne ! Les Espagnols se battent pour vous : c'est l'Église militante. Et vous êtes l'Église triomphante, sous un ciel angélique ! Aussi, dans votre province française, il s'agit de maîtriser la passion, et il n'est permis à un Espagnol de donner libre cours à son âme que dans une galerie de tableaux... fermée !... Je ne vais ouvrir qu'à peine le troisième volet...

Un filet de soleil se glisse. Il murmure :

— C'est plus idéal que la lumière de l'Italie !...

Un Vélasquez est sorti de l'ombre.

Un Vélasquez éclatant et simple, royal sans un effet, d'un réalisme rayonnant de tout l'idéal d'un grand poète. Une œuvre de grâce et de faste, où le corps est sublime et l'esprit vrai.

— Formidable ! dit Carvallo lyrique.

C'est le portrait d'un vieux général. Un chef. Le marquis de Spinola. Le bras tendu, il dit : « Allez ! Marchez ! Passez ! » Et les yeux ajoutent : « Si vous ne passez pas, je passe seul. » Ce vieillard est le courage et la volonté. Il sort de la toile, vraiment ; il s'avance, s'impose ; et la flamme de l'esprit reste en lui si vive qu'il ne sent plus l'âge de sa carcasse. Ventre déformé ; jambes qui le portent à peine ; les os en doivent craquer dès qu'il marche vite... Qu'importe? Voyez le visage : l'éclair des prunelles, ces cheveux

qui se dressent, et cette bouche qui commande au-dessus de cette collerette qui s'envole. Peut-on reculer? La main droite montre le but ; la main gauche tient l'épée.

— Messieurs les démocrates, dit le docteur Carvallo, — et il a un rire infernal, — je vous recommande ce portrait! Devant cet homme-là, nos phraseurs perdraient la salive, et les Boches paieraient!

Puis soudain, son visage s'anime :

— Nous vivons une époque où la Bête domine tout! J'ai acheté cette œuvre extraordinaire quelques milliers de francs, dans une vente, chez Georges Petit. On vendait ce jour-là des Degas, des femmes dans leurs baignoires ou leurs tubs. Ces dessins s'enlevaient pour quatre cent mille, six cent mille. Le vieux Degas était là. Il semblait bouleversé. Il s'approcha, et murmura à mon oreille : « J'ai de la honte, monsieur, quand je compare ce que vous emportez pour rien, tandis que mon nom sert de prétexte au vol et à la folie! »

A ce souvenir déplorable, il a refermé le panneau de bois sur la fenêtre. Le Vélasquez a disparu. Il m'entraîne.

— Je ne vous ferai pas voir aujourd'hui, dit-il, tous les chefs-d'œuvre. Ceux-là suffisent à vous combler l'âme et à vous faire sentir l'ardeur qui me soutient depuis quinze ans... Je ne vous montrerai plus qu'une sculpture en bois. Un moine, encore. En extase, comme l'autre. C'est drôle, hein, pour nos savants affranchis?... Pour nous autres, vous allez voir, c'est... sacré! Venez par ici... Approchez... Pas trop vite... afin de le découvrir petit à petit : car il est saisissant... Ne bougez plus... Là... Voyez : sa prière le porte. C'est une ascension. Les pieds, qui ne pèsent plus sur terre, sont naïvement l'un contre l'autre : il ne les sent même pas. C'est inouï de spiritualité... Restez où vous êtes : je vais le faire tourner.

Il le prend de ses mains pieuses. Le profil apparaît. Il remarque :

— On comprend, hein, ce que dit sainte Thérèse : la bête frissonne avant de mourir. Regardez, si dans sa prière il ne tremble pas sous mes doigts... Ah! que c'est beau!

A cet instant on entend une cloche.

— Des visiteurs, dit-il. Fuyons!

Nous traversons la galerie. J'ai la pensée un peu hagarde, à force d'admiration. La porte s'ouvre sur l'escalier clair... Et il prononce avec ferveur :

— Maintenant, voici la France !

La pure lumière de la vallée de la Loire entre par une large fenêtre à meneaux. Grâce, douceur : un autre monde.

— Le paradis !

Le docteur ouvre la fenêtre.

— Respirez cet air fait de l'haleine des anges. Vous explique-t-il l'enivrement d'un Léonard de Vinci sur ce coin de la terre?

Lentement, nous redescendons l'étage, et passons par une salle à manger Louis XV, où les meubles ont une grâce féminine. Les boiseries sont simples comme un pur visage.

— Il y a là dedans le sentiment de l'amour, n'est-ce pas? dit le docteur. Siècle ravissant, que tout à coup la sottise a tué ! Regardez cette console à marbre rose. Elle attend qu'un jeune bras s'y accoude. Et le jeune bras fut peut-être celui d'un Diderot ! Les philosophes et leurs idées ! Ils ont tué l'art français qu'on n'a jamais ressuscité. Mais passons dans mon bureau, au milieu de la tour du douzième. Enfonçons-nous dans le passé. Les murs ont une épaisseur que l'insanité moderne ne traverse pas : nous serons loin de la déliquescence du parti radical !... Entrons ; asseyons-nous. Dans ces murailles profondes, il y a des bibliothèques. Permettez-moi de vous faire une petite lecture... N'ayez pas d'appréhension : je ne suis pas cuistre ! Mais, avant de vous faire pénétrer dans les jardins, où Dieu nous attend, je veux vous préparer par une page de saint François de Sales, une page sur l'ordre et l'intelligence... et vous allez être remué !

D'un sourire il me remercie de vouloir bien. Il ouvre une large armoire dans le mur, prend un livre qui est un Saint François édité par les Bénédictins, met des lunettes d'écaille, et commence de sa voix chaude, qui d'abord, telle une buée, enveloppe la phrase. Puis le rire joyeux de l'esprit admiratif renforce jusqu'au plus petit des mots. Le ton souligne, explique. La main me dirige, d'un geste qui vaut le bâton du chef d'orchestre. Au nom de saint François de Sales il me tient, me guide, s'impose, et me conquiert.

Quand il posa le livre, — que le saint me pardonne ! — j'étais peut-être plus ému par le lecteur que par l'auteur. Ce docteur Carvallo, entre les murs gris de son cabinet, où le jour ne se coule que par des fenêtres petites et basses, ouvertes au fond de murs formidables, ce docteur était un Vélasquez vivant. Le grand artiste l'aurait peint là, d'une

main enthousiaste. Et songeant à ce qu'il eût créé, j'admirais cette tête sensible à tous les mouvements de l'âme. Les yeux dorés, la peau chaude du visage, les traits épanouis, la bouche gaie, tout semble dire : « Je donne ce que j'ai ! » Et comme ce qu'il a fut acquis par la lutte, si vous ne sentez pas tout de suite la fierté et l'apostolat dans la chaleur de l'offre, prenez garde : les yeux vont se moquer, tout le visage va rire, et vous deviendrez pour cet homme, qui aime le combat, un but nouveau que son ardeur narquoise guettait. Il croyait s'adresser à un convaincu, à un caractère. A-t-il devant lui un libéral, un sceptique, un sectaire, une créature de salon ou de réunion publique? Il va lui tenir tête avec une force et une joie qui ne sont pas de l'ironie vengeresse, mais sa foi radieuse. Château, tableaux, livres, jardins, il en fera profiter l'adversaire comme l'ami, car il reçoit, il montre, et il attend l'émotion qui doit ébranler. Enfin il a les mots que devaient avoir les personnages de ses chefs-d'œuvre. Il dit ainsi que le devaient dire ce moine de Zurbaran ou ce général de Vélasquez :

— C'est la Bête qui nous étreint et nous accable ! Secouons-la ! Réveillons l'Esprit. Saint François de Sales nous y invite ! La Touraine nous y aide !

Tandis que je rêve, il s'est levé ; il a rangé le livre. Et tout à coup :

— Allons voir les jardins !

Je n'écris pas aujourd'hui cette phrase sans émotion. Le passage dans les jardins de Villandry fut une minute lumineuse de ma vie, rapide, mais qui laisse en ma mémoire une traînée rayonnante.

Nous sortîmes par une petite porte, sur le derrière du château ; le docteur allégrement ; moi, je restai sur le seuil, trop saisi par ce spectacle soudain de lumière et d'heureuse harmonie. Nous avions mis le pied sur une terrasse, où des orangers en caisses, abrités par le château, offraient dans l'air tiède leurs fruits verts ou dorés. A gauche, soutenant une terrasse solennelle, une orangerie ensoleillée ouvrait ses portes toutes grandes au bonheur répandu, et devant nous, c'était l'enchantement de mille choses naturelles, divinement colorées. Des jardiniers venaient d'arroser : une odeur profonde montait de la terre chaude. Je me sentis ému comme quand on voit ce qu'on a rêvé.

Le docteur me guettait :

— Vous ressentez une joie française, qui éclate sur votre visage...! Il suffit de vous regarder pour dire votre pays. Avançons... Je suis content... Aimez-vous ce potager?

Mon regard trop comblé commençait de s'étourdir. Je balbutiai : « Où donc? » De quel rire il répondit : « Devant vous! »

Un potager, cette merveille? Je voyais des jardins de fleurs.

— C'est que les légumes, me dit le docteur, sont comme sur la table d'un Français de bon goût, parmi des fleurs et des fruits. Les carrés sont de légumes, mais les fleurs les rehaussent en les encadrant, et les arbres fruitiers poussent aux coins de chaque carré. Tout est géométrique, donc intelligence pure : chaque chose a sa place ; et l'ensemble fermé par une palissade légère et coquette, à l'échelle des massifs.

Je remarquai :

— Ce sont les jardins du ciel!

Il répondit, sérieux :

— Je ne crois pas qu'ils soient ainsi. Les théologiens les plus dignes de foi affirment que le paradis est tout en cercles. Moi, je n'ai que des carrés. Le cercle est plus doux, plus infini.

Nous avancions vers le potager magique. Nous passâmes par un pont de pierre sur l'allée d'eau. Elle filait devant nous, transparente et légère, emportant le regard jusqu'au pied du château, qu'elle baignait sous la tour du douzième et la large façade Renaissance. Deux plumes de cygne flottaient.

— Entrons, dit le docteur, sous le « cloître de vigne ».

Mots charmants pour désigner un charmant chemin, lequel s'en va sous un arceau de pampres, le long d'une terrasse bordant tout le potager, qui de la sorte s'étale dans le splendide soleil, tandis qu'on est au-dessus, à l'abri, dans l'ombre.

Ce potager du quinzième siècle, recréé par un homme du vingtième, n'a pas d'égal en France, ni certes dans le monde. Lucien Corpechot, qui est notre poète des jardins français, qui les connaît tous et sait en parler comme personne, avec une âme vibrante que ravissent l'élégance et l'ordre, Corpechot ne compare le potager de Villandry à aucune merveille vivante. Nous en parlions récemment, et tous deux avions même exaltation à nous souvenir de ces plates-bandes, de

ces bois taillés, de ces allées petites, de ces bassins exquis, de ces berceaux de bois bleu pour les rosiers à tiges. Ah ! docteur Carvallo, je salue l'imagination que vous donna l'Espagne ! Ciel de feu, terre torride ; mais le cœur des hommes y brûle aussi ; et l'on sent en ce jardin que vous fîtes à la France un amour d'une chaleur qui monte de votre race. J'entends encore votre voix métallique (elle donnerait de l'accent à la banalité) me dire :

— Hein !... Comme ces choux savent se tenir dans ce cadre !

Oui, tout devient noble à Villandry. Et vous m'avez conté, en cheminant dans l'ombre tamisée de votre « cloître de vigne », les conversions des visiteurs. Un jour, c'est un ministre de la Démocratie, qui s'en retourne écrasé vers ses besognes de désordre. La lumière de vos jardins tracés par la raison, décorés par la grâce, ne quitte plus sa cervelle éblouie. Il n'a pas dit son nom. Il vous envoie sa carte ensuite ; et vous riez encore que lui, l'homme du régime absurde, ait subi deux heures votre verve et vos leçons. Une autre fois, c'est une grande juive, femme de banquier, — puissance du jour. — Elle comprend, pâlit, part dans le trouble, revient le lendemain. De nouveau la voici dans ce paysage, où tout ébranle son atavisme anarchique. L'église à sa place. Le château à la sienne. La force et la foi qui dominent et qui veulent. Et les jardins embaument entre les deux... La juive revient encore. Et cette fois, docteur, vous osez lui demander :

— Qu'avez-vous donc? Est-ce l'ordre qui s'impose à votre esprit, et vous attire malgré vous?

Enfin, à la veille de la guerre, un étranger au parler rude s'approche, un jour que vous êtes devant le château à vous réjouir d'une perspective ; il ôte son chapeau qui est affreux, puis, avec des courbettes, il vous félicite et vous admire. Vous offrez de le mener par les jardins. Il salue encore et il suit. Vous avez flairé l'espion boche. Vous l'accablez de votre noblesse naturelle, lui montrant, à la clarté de votre œuvre, l'abîme qui sépare un peuple mené par l'esprit de ceux qui s'abandonnent aux sens. Il comprend, par l'honnêteté qui règne dans ce verger sublime, quels sont les desseins avoués des Français et il les compare aux sourdes intentions qui s'agitent dans l'ombre de son âme. Vous lui dites fièrement : « Ici, monsieur, dans une seule image, il y a toute l'histoire

de France. Je n'en suis que le gardien. Voyez comme la France est belle ! » Et vous racontez qu'il soufflait et baissait la tête, crevant dans la beauté tel un rat qu'on noie. Puis galamment, vous l'avez reconduit jusqu'à la route. Et là, dans un dernier salut plus servile que les autres, il vous a tendu sa carte : *Prince Ruprecht de Bavière.* Un instant, vous l'avez regardé partir : il marchait d'un pas lourd... Villandry ! Villandry ! Première victoire française ! Docteur Carvallo, écoutez tous les cœurs de chez nous qui battent aux champs et vous citent à l'ordre du pays !...

Mais revenons sous le doux cloître des vignes, et goûtons la beauté de tout ce que votre main ménagea. Je me rappelle qu'après ces souvenirs évoqués par vous, nous sommes restés rêveurs. Merveille, qui semble contradictoire : c'est notre entendement qui était ému ! On sent, au calme fort avec lequel l'esprit s'exalte, que tant de paix dans l'ordre n'intéresse pas le sentiment, mais ce qu'il y a de divin dans l'intelligence. Et je me demandais si tous les hommes travaillant à ce chef-d'œuvre l'avaient senti. Seul le mot de jardinier me parut soudain touchant et respectable. Je me retournai pour voir un jeune garçon qui conduisait un âne, hersant une allée derrière nous. La petite bête allait d'un pas menu, docile, et la main du jeune homme était forte, sans effort. Un silence de couvent planait sur les jardins.

Nous sommes descendus au potager. On le redécouvre quand on y est. Les buis taillés sont admirables : combien de mains expertes ont dû s'y employer !

— Ah ! m'a dit le docteur toujours en verve, il ne faut pas des jardiniers démocrates, conscients et soûls !

Puis nous nous sommes arrêtés sous les tonnelles à écouter l'eau des bassins qui s'égrenait. Le ciel était beau comme un visage d'enfant. La lumière, à nos pieds, faisait des taches éclatantes. Les fleurs nous envoyaient leur âme dans des parfums. Et cet air odorant s'animait de la chanson, grêle et fraîche, des jets d'eau. Harmonie, poésie des formes et des couleurs, un vrai verger vivant, fait par l'ami des peintres !

— Les paysans, ai-je demandé, continuent-ils de vous montrer le poing?

— Du tout ! me répondit joyeusement le docteur, ils ont compris ! En bons républicains détracteurs de tout, ils méprisent sans doute maire, préfet, gendarmes et fonction-

naires ; mais ils me respectent, car tous sentent, même confusément, que j'ai rendu au village où ils naquirent un peu de la gloire de son passé.

Alors je le regardai ce village, tranquillement rangé autour de son église. Tout y disait aussi la discipline et le calme. Les hommes sont faibles ; il faut les mener ; et ce n'est pas vrai qu'ils soient révoltés qu'on les mène...

J'ai quitté bien à regret le potager. Je m'en suis arraché. Le soleil baissait et caressait tout tendrement. Sept heures, l'été, c'est une heure ineffable où l'âme se donne, éprise de la nature et de l'art, car il semble soudain que celle-ci, dans la fête du couchant, épouse celui-là. A sept heures, nous sommes montés sur les terrasses.

Au-dessus de ces jardins nés de l'esprit de la Renaissance, le docteur en effet a retrouvé des terrasses dix-huitième, au bout desquelles, sous le lierre, il a dégagé de grands motifs sculptés, qui appellent puis accompagnent le promeneur. Un étage. Deux étages. La rangée des balustres qui les bordent a le charme d'une corbeille : on y imagine toujours de jolies femmes ; l'architecte qui les fit était-il amoureux? Et chaque fois qu'on se penche, c'est un étonnement sur la beauté des jardins dont la forme est renouvelée. Les saisons, les heures, les terrasses, que de variété dans les aspects ! Le château même se transfigure.

— Regardez ! Regardez ! dit le docteur en riant, la grosse tour ronde paraît carrée !

Mais lui paraît toujours le même. La journée s'avance ; il ne se lasse pas. Toujours vif et passionné. Avec quelle prestesse il se tourne pour me montrer le « miroir d'eau », qui n'est pas encore dégagé, dont les bords ne sont que broussailles, mais dont il va faire, avec son sens des valeurs, un bijou nouveau qui sera « l'œil » du domaine, parce que le ciel l'emplira de clarté. Ainsi, le ciel lui-même, se reflétant dans un bassin, sera soumis comme la terre à la volonté de l'esprit. Pour l'instant, règne encore la nature sauvage, le péché originel, ainsi qu'il dit avec sa vigueur d'homme luttant contre le Démon. Le siècle est loin, quand on cause avec le docteur Carvallo. Il sait que notre pauvre nature ne change pas selon les dates : il a gardé le vieux bon langage aux images savoureuses. La Bête, l'Esprit, le Démon, le Péché ! Je voudrais voir un radical intégralement laïque s'aventurer dans Villandry : tout à coup, il étoufferait, bat-

trait l'air de ses bras, tournerait, tomberait, et le docteur, d'une voix gaillarde, s'écrierait : « La bête ! La bête ! » Ce serait une farce grandiose, comme le décor !

Mais avant que je m'attarde à cette image délectable, il m'appelle encore. Il dit :

— C'est tellement beau, n'est-ce pas, que la tête éclate !

Puis il montre, au delà des jardins et du château, l'horizon délicieux des collines de la Loire qui mettent un fond si délicat à cette vallée si spirituelle.

— Heureusement, ajoute-t-il, qu'il y a ça ! Car tout le reste, c'est l'esprit, l'intelligence, c'est trop ! Il faut que la nature reparaisse. Elle fait soupape.

A peine a-t-il dit ces mots qu'il s'accoude à la balustrade de la terrasse la plus haute, et se penchant, il me fait remarquer que de partout on voit les jardins. L'œil toujours embrasse tout.

— Le bonheur, dit-il, c'est la connaissance !

Nous sommes au-dessus des orangers en caisses. A leurs pieds s'étalent de riches parterres de buis.

— Les jardins d'amour ! D'en bas le dessin ne vous est pas apparu. Il est symbolique. Ici, des papillons, des éventails, des billets doux ; c'est l'amour léger. Là, l'amour adultère : des cœurs, des cornes, des flèches. Plus loin, l'amour tragique : rien que des poignards. Et tout au bout, l'amour-folie ! Un labyrinthe, dont on ne sort plus. Les éléments tournent dans un tourbillon fou !

Puis, ses yeux s'en vont plus loin, de nouveau sur les tonnelles bleues, dont il dit qu'elles sont à la mesure du visage humain : « Regardez près d'elles le jardinier qui soigne les roses ! »

Je regarde et j'écoute. Les gros sabots font crier le sable fin ; un coup d'air nous apporte l'odeur exquise des fraises ; et l'on entend le bruit lourd d'une poire qui se laisse tomber. Le regard du docteur continue d'errer. Des jardins il monte vers le ciel, et il me fait voir un nuage biblique, derrière lequel on dirait que Dieu se cache au-dessus du château.... Ah ! la merveilleuse âme, embrasée par la foi, dans ce vingtième siècle, où les phrases creuses et les affaires louches se disputent l'attention des meilleurs esprits. Il est heureux de vivre, de respirer, d'agir, heureux de réaliser, heureux de *comprendre*, qui est la destinée secrète et infaillible, malgré leurs égarements, de tous les Français. Un Luxem-

bourgeois me confiait l'an dernier : « Quand on pratique une langue comme la vôtre, on devient plus intelligent. Je ne me suis réalisé qu'à Paris, en parlant bien le français ! » Quelle importance a cet aveu !

— Voilà pourquoi vous êtes fait ! déclare à Villandry le docteur Carvallo. L'ordre ! L'ordre partout !

A la vérité, malgré le siècle, cette notion en moi n'était pas abolie, puisque après une telle visite, au bout d'une telle journée, quand le soleil tomba derrière l'horizon, lorsqu'il ne resta plus que son reflet sur l'immense nuée qui dorait le ciel, j'ai décidé de quitter mon hôte.

Il m'a tendu la main :

— Alors?... Êtes-vous content de la France?

Puis se ravisant :

— Je ne vous laisse pas. Je vous accompagne.

Et il m'a reconduit par les champs Nous étions deux amis.

Dans le crépuscule, son cœur d'artiste s'émerveillait encore :

— Bonjour, petite ! lançait-il de sa voix claire à une fillette qui gardait des vaches.

Puis il ajoutait :

— Quelle grâce ! Un petit Jean Goujon !... Et ce vieux !... Ce vieux est du seizième ! Bonjour, bonhomme ! Quel beau soir, pas vrai?

Plus loin :

— Regardez ce jardinet que fignole ce vieil homme : comme il est taillé, dessiné, apprêté. C'est Villandry ! Un petit morceau royal ! Un jardin réactionnaire !

Je souriais. Il se mit à rire aussi :

— Croiriez-vous que j'ai dit cela à ce vieillard, un jour. Il a reculé, puis m'a répondu d'une voix tremblante : « Monsieur... je ne peux pas me compromettre avec vous : je suis libre-penseur ! »

Là-dessus, nous mêlons nos rires. Et le docteur continue, dans la campagne, de saluer les gens qui s'en reviennent, ramenant les bêtes, ou qui arrosent, à cette heure fraîche, leurs jardins de légumes. Ils répondent au salut, l'œil un peu méfiant. La soirée est légère et le ciel balayé, d'une sainte transparence. Le docteur dit :

— Quel pays ! Tout n'y est qu'esprit : l'air, les maisons, les tons, les formes, tout... sauf les habitants... Braves gens,

mais matériels : on n'a jamais nourri leur cervelle... La Bête !... Toujours la Bête !

Nous franchîmes alors un passage à niveau. Un timbre grelottait dans le soir mystérieux. Les feux d'une gare luisaient à trois cents mètres, et dans l'air doux qui s'animait, le docteur m'annonça :

— Je vais jusqu'à la gare voir s'il y a une caisse pour moi.

Il prit un temps :

— J'attends un Goya !

Un tel nom dans ce paysage tourangeau ! A cette gare petite, et tout ordinaire, que l'heure seule poétisait, il y avait peut-être une des créations les plus troublantes du génie de l'homme. Quel magicien, ce docteur !

Je l'accompagnai. La caisse était arrivée.

— Il faut, me dit-il aussitôt que vous reveniez demain voir ce chef-d'œuvre.

Je répondis vivement :

— Parbleu !

Et nous nous séparâmes sur-le-champ, comme si la brièveté de l'adieu devait raccourcir la séparation.

La nuit tombait, pressée. Je hâtai le pas. La lune, à l'horizon, se montra tout à coup, ronde, naïve et curieuse, et elle avait un air de dire en me voyant marcher : « As-tu vécu beaucoup de journées comme celle-là? »

Je revis donc le lendemain mon ami, le docteur Carvallo, et son Villandry magistral. Oh ! l'entrée ! Les premiers pas dans cette cour ! Adorable Renaissance ! Toute la grâce de la femme chantait alors dans l'esprit de l'homme, et l'architecture était un poème qu'il lui dédiait.

Un ouvrier, sur une échelle, travaillait à la sculpture des hautes fenêtres du toit. J'enviai cet artisan de retrouver de jolies formes.

— C'est vrai qu'il est heureux ! me dit le docteur, venant à moi et devinant ma pensée. Tous les ouvriers, ici, sont heureux. La grande discipline de Villandry donne à tout le monde le goût de bien vivre. Ainsi cet ouvrier a des vignes. Et certes il en boit tout le jus ! Mais il a l'ivresse raisonnable et comme cadencée. Regardez d'ailleurs quelle aimable résurrection il fait de ces fenêtres, qu'un esprit d'une sobriété presque sauvage a retaillées, coupées, réduites. Savez-vous où j'ai retrouvé la volute et la torche du quinzième siècle? Dans

les fossés, comblés ! Là où court l'eau maintenant, l'eau vivante et qui double le ciel, on avait amoncelé de la terre, au fond de laquelle étaient enfouis ces ornements qui sont les ris et les grâces du château.

Ainsi, ma seconde visite devait être aussi riche que la première. Et les suivantes ! Tant de belles choses recréées m'ont même rassasié de voyages pour longtemps. Les trains parcourent avec trop de vitesse des campagnes dont la vision ne s'ordonne pas. L'océan me ravirait moins qu'un seul bassin de Villandry. Et toute une vallée de fleurs me paraîtrait incohérente au souvenir de ces parterres bien composés.

Enfin, le docteur, chaque fois, fut éloquent, transporté, persuasif. Il me montra le Goya, un des plus effrayants : le portrait de la duchesse de B... Se doutait-elle, la pauvre, lorsqu'elle posa sous les yeux du terrible artiste, qu'elle continuerait, à cause de lui, à l'heure du grand repos pourtant, où les vices sont oubliés, à vivre devant nous, aussi perverse et misérable. Inoubliable est cette figure malingre et dépravée, dont deux mouches impudiques soulignent l'empoisonnement ! Et ces prunelles désaxées, qui brûlent d'une fièvre inavouable, malgré tout l'édifice mondain de la perruque poudrée... Et ce cou maigre ! Et cette gorge écrasée dans ce corsage de coquette ! Vision diabolique... qui d'ailleurs est la raison d'être d'un Villandry ! La vie de ce monde n'est-elle point faite de ces rachats et de ces oppositions? Elle est là peinte en sa vérité sur la toile de cet Espagnol redoutable ; mais elle n'est pas moins vraie, à deux pas, dans les jardins éclatants de leurs cinq cents rosiers roses. Ce n'est pas sans dessein que le même docteur Carvallo a acheté le Goya, ayant planté les rosiers. Son œuvre est une leçon. Il dit ici : « Méfiez-vous ! » et là : « Regardez bien ! »

Tous ceux qui regardent sont conquis.

— Une poule, me disait-il, une poule ici prendrait de l'esprit !

J'ai vu des êtres vulgaires entrer, traînant la semelle : ils sortaient d'un pied délicat, gênés d'eux-mêmes. J'y ai vu un brave jeune homme, imbu de ses vingt ans et de son instruction primaire, quoique supérieure. Que de choses il avait apprises, mais quelle confusion dans cette tête bourrée ! Rien que la vue de Villandry lui retourna l'âme plus que dix ans d'études. En quatre heures il fit une expérience sociale,

politique, artistique. Le docteur lui disait avec véhémence :

— Essayez, dans ces allées bien faites, parmi ces fleurs rangées, entre ces buis taillés, de lire Michelet ou Quinet. Ils n'existent plus !

Et le jeune homme, si brave à l'entrée, songeait mélancolique.

J'y ai vu une femme légère, arriver en sifflotant et se fardant le nez. Ce fard était si vif, que le docteur, pour rire, n'eut de cesse qu'elle n'eût compris la sobriété de ton des parterres pleins de noblesse. Elle nous quitta, silencieuse et dépoudrée. Il fit en la saluant :

— Je crois, mademoiselle, que Villandry vous a apprivoisée !

Enfin, je vis des Anglais dont le premier contact avait été hautain.

— Regardez le coteau, leur dit le docteur, est-ce moins beau que les jardins?

Ils se mirent à rire : « Eh ! dame ! »

Alors il expliqua :

— Le coteau, pourtant, c'est le jardin anglais... la liberté... le protestantisme !

Ils eurent un recul :

— Tandis qu'ici, c'est l'esprit catholique et classique (le même) qui a tout rangé !

Les orgueilleux Anglais le dévisagèrent alors d'un œil glacé, comme s'ils lui reprochaient d'avoir encore plus d'orgueil qu'eux. Il n'en a nullement. Toutes ses paroles sonnent vrai au milieu de ce décor de beauté. Il dit volontiers : « J'ai fait Villandry, mais Villandry m'a refait ! » Il connaît la joie d'avoir réussi, il se juge un simple instrument de la Providence, et il y a dans tout ce qu'il fit comme dans les grandes légendes les plus chères à nos rêves, une union grandiose et poétique de l'esprit de l'homme et de la volonté de Dieu. Mais l'homme tremble de ne pas achever ce que Dieu lui demande :

— Quand est-ce que je mourrai? dit le docteur Carvallo.

Et il pose la question avec un rire féroce, car nous venons de voir ensemble, dans sa galerie, un tableau de Juan Valdès Leal : *le Triomphe de la Mort sur la Science.* Deux livres bien épais, reliés d'un fort parchemin : la Science si fière de soi ! Hélas ! dessus, le peintre a posé une tête humaine tirée de sa tombe, et qui ricane.

— Il est vrai, dit le docteur qui se ravise (car il est encore

bien vivant), qu'avec moi il faudra compter, même quand je serai mort. Je prétends qu'on m'enterre dans la crypte de l'église auprès de tous les Le Breton, qui depuis François Ier furent les créateurs de ce château. Ma volonté est formelle : elle est écrite. Mon cercueil sera posé devant l'autel : il faudra qu'on lise en chaire mon testament et qu'on coure aviser ces messieurs du pouvoir, qui devront prendre une décision ! Ah ! Ah ! Car il n'y a pas que l'esprit de noble ; le corps l'est aussi ; il doit ressusciter dans sa gloire ; je ne veux pas être au cimetière entre deux libéraux !

Comment rendre le feu de gaieté qui étincelait dans cette phrase? Je l'ai toujours dans l'oreille, et je puis dire dans les yeux, car le visage du docteur Carvallo, par son courage, donne une vie drue à tout ce qu'il dit. Personnage étonnant en notre temps de veulerie. Révélation, enseignement, réconfort. On sort de sa demeure ébloui et rajeuni.

Dans cette Touraine trop douce, trop heureuse, baignée d'une lumière trop égale, il est l'homme passionné, inspiré, providentiel, dont la flamme, qui ne s'éteint pas, reste un mystère aux yeux des habitants pour qui le doute est un mol oreiller.

Parmi tant de ruines délaissées, parmi quelques châteaux restaurés tant bien que mal, souvent avec légèreté, ignorance, économie, il a fait revivre une merveille de l'esprit qui s'ajoute pour la France à tant d'insignes beautés.

Toute la vulgarité de notre époque, ses niaiseries et ses sophismes, on les oublie dans le rayonnement de Villandry, grand rêve d'aristocrate.

Les idées les plus chères à nos aïeux sont là ; et la grâce rajeunie de cette œuvre d'art nous fait souvenir des femmes dont la tendresse orna nos cœurs d'enfants.

Désormais, ma mémoire ne dira plus « Touraine » ni « paysage français » sans qu'aussitôt ces mots soient illustrés par la plus radieuse des images.

Et si quelque étranger me demande : « Je n'ai qu'une journée. Que puis-je voir en France? » Je répondrai : « Villandry ! » Car il verra le visage, les yeux, leur lumière spirituelle. S'il est indifférent, pourvu qu'il pense, il ne le demeurera pas. Ami, il sera dans l'allégresse. Et si c'est un ennemi, il ira maudissant le sort cruel, qui ne le fit pas naître sur cette terre d'élection.

RENÉ BENJAMIN.

La Chaussée des Géants

> *« En vérité, il est complètement immoral,*
> *« tandis que nous retenons l'Irlande frémis-*
> *« sante sous notre main et prête, d'un mo-*
> *« ment à l'autre, à rejeter son allégeance, de*
> *« forcer l'Autriche à abandonner ses légi-*
> *« times possessions. »*

Prologue.

Un après-midi de septembre 1894, j'étais avec ma grand'mère, dans la galerie vitrée du Grand-Cercle d'Aix-les-Bains, en train d'assister à une représentation du théâtre Guignol.

Les enfants qui ont été là-bas à cette époque peuvent se rappeler ce qui se joua alors, pendant vingt jours consécutifs : une revue intitulée *le Diable à Aix-les-Bains.*

Le jour dont je parle était beau et chaud. Comme la marionnette qui faisait la *baigneuse* était en train de réciter ces vers que je n'oublierai plus désormais :

Allons cueillir, avant qu'il ne soit tard,
Le beau cyclamen, la fleur du Revard,

une petite fille entra dans la galerie.

J'avais posé sur une chaise, à côté de moi, mon béret. Quoique beaucoup d'autres chaises fussent libres, la petite fille vint droit à celle-ci.

— C'est à vous, ce béret?

— Oui, mademoiselle, murmurai-je, rougissant et reprenant mon bien.

Ma grand'mère s'était penchée et examinait la nouvelle venue avec un étonnement sévère. Celle-ci ne prêtait aucune attention à elle. Guignol et le Diable venaient d'entrer en scène, et la baigneuse s'enfuyait épouvantée. Les enfants gloussaient de joie. Mais le rire de la petite fille fut si sonore que tous les assistants adultes se retournèrent. Vaguement, je me sentais gêné de me trouver auprès d'une jeune personne qui se faisait tant remarquer.

Au bout de cinq minutes, elle ne riait plus. Ayant risqué un coup d'œil prudent, je vis qu'elle bâillait.

Bientôt, je me sentis tiré par la manche.

— On s'ennuie ici. Venez jouer avec moi dans le parc.

— Je suis avec ma grand'mère, murmurai-je.

— Eh bien! demandez-lui la permission.

Je ne soufflai mot. Elle se pencha.

— Vous permettez, madame, qu'il vienne jouer avec moi dans le parc?

Je sentis que de telles allures convenaient peu à ma grand'mère, qu'elle allait refuser la permission. A ma grande surprise, elle la donna.

— A la condition que vous n'irez pas du côté de l'eau.

— Naturellement, dit le jeune démon. D'ailleurs, ce n'est pas bien profond. Mais vous avez ma parole. Allons, venez, fit-elle, s'adressant à moi.

Je la suivis. Il n'était que temps. Ce colloque à haute voix commençait à soulever les protestations des spectateurs.

Au bout d'un quart d'heure, ma compagne avait jeté à terre volants et raquettes.

— Je suis fatiguée, dit-elle. Venez vous asseoir à côté de moi, là, sur ce banc. Mais regardez-moi donc en face.

J'obéis. Je n'avais d'ailleurs pas attendu cet ordre, et, à plusieurs reprises, pour l'avoir prévenu, j'avais même manqué le volant.

— Comment me trouvez-vous?

— Très jolie, murmurai-je en baissant la tête.

— Vrai?

— Très vrai.

— Eh bien, alors, pourquoi ne me regardez-vous pas? Là, comme cela.

Elle avait mis son pouce sous mon menton, et le soulevait.

C'était une grande fillette d'environ quatorze ans, un peu dégingandée, au teint brun, aux yeux noirs, avec des cheveux aux reflets cuivrés, des cheveux de cette nuance qu'en Angleterre on appelle *auburn*.

Je ne l'ai jamais vue vêtue que de robes de toile, très simples, à grands cols marins, avec des jupes toujours si courtes qu'elles laissaient les genoux nus.

Elle continuait à soulever mon menton. Mes yeux rencontrèrent les siens. Alors, elle laissa retomber ma tête.

— Comment vous appelez-vous?

— François Gérard.

— Et puis?

— C'est tout.

— Ce sont vos prénoms. Quel est votre nom?

— Gérard. François est mon prénom. Gérard est mon nom.

— Ah! fit-elle, méditative.

— Et vous, demandai-je timidement, comment vous appelez-vous?

Elle tira d'une des grandes poches de sa blouse divers objets, une bourse, un sifflet, et finalement un portefeuille qui faisait un effet bizarre entre les mains de cette gamine.

Elle l'ouvrit, y prit une carte qu'elle me tendit gravement. J'eus le soupçon vague que, si elle ne m'avait pas demandé mon nom uniquement en vue de cette petite parade, du moins elle n'était pas fâchée d'être parvenue à l'amener.

— Prenez, dit-elle.

Ornée d'une minuscule couronne, la carte portait ces mots :

ANTIOPE D'ANTRIM.

— Mon nom vous plaît? demanda-t-elle.

J'étais un peu étonné. Je cachai mon étonnement à l'aide d'une question.

— Vous n'êtes pas Française?

— Non, dit-elle, d'un ton sec.

Il y eut un silence, je lui tendis sa carte.

— Gardez-la, dit-elle. C'est fait pour être gardé. Mettez-la dans votre portefeuille.

— C'est que...

— Vous n'avez pas de portefeuille? Un homme doit avoir un portefeuille. Je vous donnerais bien le mien, mais il y a mes initiales. Mettez alors ma carte dans votre pochette, là, derrière le petit mouchoir.

Elle me demanda encore :

— Quel âge avez-vous?

— Treize ans passés.

— Tiens, moi aussi. Vous êtes né en 1881, alors?

— Oui, le 16 juillet.

— Ah! alors, je suis plus vieille que vous. Moi, je suis née le 24 avril.

Avec une sorte de gravité, elle répéta :

— Le 24 avril 1881.

Nous restâmes quelques instants sans mot dire. Tout à coup, elle se leva en criant :

— Voilà papa!

Une voiturette s'avançait, poussée par un valet de chambre. Un homme y était assis, le buste émergeant de couvertures de laine. Seule, la figure vivait. Le corps devait aux rhumatismes une immobilité qu'on devinait à peu près totale.

Je vis ma compagne approcher son front des lèvres de son père qui l'embrassa en souriant. Elle lui parlait en me désignant, mais j'étais trop loin pour entendre leurs paroles. La voiture s'était remise en marche. Quand elle passa près de moi, l'infirme m'adressa un sourire.

— A demain, François, me dit la fillette. Je suis heureuse. Papa a permis que nous nous tutoyions.

— Eh bien, elle n'a pas froid aux yeux, ta petite amie, dit ma grand'mère, qui était venue me retrouver. Que font ses parents?

— Son père est rhumatisant.

— Tu l'as vu?

— Oui, il m'a dit bonjour.

— Et sa mère?

— Je ne l'ai pas vue.

— Naturellement. Pauvre petite. Ce doit être encore la fille d'un divorcé. Il n'y a que cela, ici.

— Sa mère est peut-être morte, hasardai-je.

— Peut-être. En tout cas, sortons d'ici. Il fait déjà trop frais pour toi.

Nous quittâmes le parc au moment où commençaient à y pénétrer les gens de la grande fête. Les devantures des magasins s'éclairaient une à une. Rue du Casino, je m'arrêtai devant un étalage.

— Grand'mère!

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Je voudrais un portefeuille.

— Un portefeuille!

— Les hommes doivent avoir un portefeuille.

— Un portefeuille, à ton âge!

Elle avait jeté un coup d'œil rapide sur les prix affichés dans la vitrine.

— Pas un de ceux-ci, en tout cas. Écoute, j'ai un livre de messe à couverture de maroquin démontable. Je te le donnerai. Il y a même, à l'intérieur, un petit porte-monnaie.

Le lendemain, j'étais exact à notre rendez-vous. Antiope ne fut pas trop en retard.

— Et ton portefeuille? me dit-elle, presque tout de suite.

— Je l'ai! répondis-je triomphalement, en exhibant l'objet.

Je sentis que ma petite camarade était flattée de cette hâte à lui complaire. Mais elle ne voulut pas le laisser paraître.

— Il n'est pas très joli! fit-elle avec une moue.

Elle vit mon air vexé, voulut rattraper sa faute.

— Oui, mais il y a un porte-monnaie. Et le mien n'en a pas. C'est très pratique, ce porte-monnaie.

Elle ajouta :

— Tu me permets de regarder ce qu'il y a dedans?

Il y avait deux pièces d'un franc dans le porte-monnaie.

— Veux-tu me donner une de ces deux pièces? demanda la petite fille, d'un air mystérieux.

— Les deux, si vous voulez, répondis-je, à la vérité un peu surpris.

— Que tu es gentil! dit-elle, me sautant au cou.

Déjà, elle avait repris sa gravité.

— Il faut que je t'explique... Tu penses bien que ce n'est pas pour moi.

De son portefeuille, à elle, qui m'apparaissait en cet instant dans toute sa gloire, elle avait retiré une large feuille de papier qu'elle déplia posément. Je vis des colonnes, des noms, des chiffres.

— C'est pour une œuvre dont je m'occupe, dit-elle.

Elle avait pris un crayon.

— Là, vois-tu, à la dernière colonne, j'écris : *François Gérard...* Un franc. C'est au crayon. Mais ce soir, dans ma chambre, je repasserai l'écriture à l'encre.

Dix jours plus tard, quittant Aix avec ma famille, je pris, dans le parc de la *Villa des Fleurs*, congé d'Antiope. Quoique nous étant promis de nous écrire, nous avions tous deux le cœur bien gros.

— Je voudrais un souvenir de toi, murmurai-je.

Elle fouilla dans sa poche. Le grand portefeuille y était toujours. Elle y prit une image pieuse, me la tendit.

— C'est une des gravures de ma première communion, dit-elle.

Et elle m'embrassa.

Le soir, dans le wagon qui m'emportait, à la lueur oscillante de la veilleuse, je voulus revoir la gravure donnée par ma petite amie.

C'était une gravure quelconque. Mais, au dos, il y avait une phrase, assez longue, en anglais.

Personne, chez moi, ne connaissant cette langue, je dus attendre d'être au lycée, ce qui, hélas ! ne tarda pas.

Le soir même de la rentrée, j'allais trouver en étude un garçon qu'on m'avait signalé comme le plus fort en anglais. Il prit ma gravure d'un air protecteur, et tenta une traduction à première lecture.

Cela ne marchait pas tout seul. Il fronça le sourcil.

— Laisse-moi ça, dit-il. Je te le rendrai tout à l'heure.

Il tint parole. Une heure après, il vint me rapporter ma précieuse image. Il y avait joint la traduction, sur papier quadrillé.

— Tiens, dit-il. Mais je te préviens que ton texte, c'est du charabia.

Longtemps, j'ai gardé cette traduction et cette image. Puis un jour, au bout de dix ans, mettant de l'ordre dans mes papiers, détruisant les inutiles, j'ai déchiré image et traduction. Antiope dans mon souvenir n'était plus qu'un fantôme lointain. Elle n'avait pas répondu à deux de mes lettres. Je n'en avais pas écrit une troisième. Plusieurs fois, cependant, il m'est arrivé de penser à elle avec la soudaine acuité qu'on porte aux êtres dont on ne peut admettre l'éternelle disparition. Alors, de mémoire, je me récitais l'étrange phrase inscrite au dos de la gravure de première communion de ma petite amie, avec une émotion aussi forte, parce que plus obscure, que celle qui m'étreint ce soir où je pose, comme une lampe, au seuil des pages qui vont suivre, cette même phrase, si longtemps pour moi mystérieuse :

C'est le lundi du saint jour de Pâques de l'année 1152 *que Devorgilla, fille d'Antrim, femme du Turnan O'Ruarc, a commis le crime, ayant juste atteint ce jour-là son septième lustre. Qu'une fille d'Antrim atteigne elle aussi son septième lustre un lundi de Pâques : alors, ce jour-là, la faute de Devorgilla sera rachetée, les cieux retentiront des trompettes de la délivrance, et la Chaussée des Géants verra, avec la victoire de Finn Mac Coul, la fuite de l'envahisseur.*

CHAPITRE PREMIER

Où mène le mingrélien.

Le 28 août 1914, en raison d'événements qui sont encore dans toutes les mémoires, je me trouvais villégiaturant pour la journée près d'un petit village de l'Aisne, alors que je m'étais promis quatre semaines plus tôt de passer en Bretagne ce mois d'août.

Pour la commodité des souvenirs, je rappellerai que les opérations qui se déroulèrent ce jour-là et le jour suivant ont pris depuis le nom de bataille de Guise.

Pratiquement, voici à peu près comment les choses se passèrent, pour mes voisins immédiats et moi.

Il était dix heures du matin. La section était couchée le long d'un talus. Je m'occupais à tailler en tranches, avec la pelle portative, une betterave, à destination d'un misérable cheval atteint à l'encolure d'un coup de lance. Soudain, on commanda : *en tirailleurs*. Rien n'a paru d'abord plus bizarre, à la guerre, que d'entendre les commandements ressassés pendant le temps de service et les périodes d'instruction. Il faut le proclamer bien haut : jamais personne en France n'avait sérieusement imaginé qu'ils dussent servir un jour. C'est ce que l'on a nommé par la suite notre préméditation.

Le champ où nous nous déployâmes (un déploiement qui, en manœuvres ordinaires, eût été recommencé trois ou quatre fois), ce champ avait des bleuets, des coquelicots, de larges espaces d'herbe foulée. Une caille s'envola devant moi. Trois jours plus tôt, c'était l'ouverture de la chasse. En face de nous, très loin, à cinq cents mètres, il y avait une route bordée de peupliers, une route sur laquelle fuyait éperdument un motocycliste français. Je me souviens m'être répété : « Erreur, il y a sûrement erreur. Pourquoi nous fait-on nous diriger vers une route sur laquelle il y a un motocycliste français... »

Puis, coup sur coup, trois rafales de shrapnells vinrent me démontrer que là-bas, derrière nous, nos chefs invisibles avaient malgré tout quelques raisons de nous diriger de ce côté.

La guerre est, sans doute, après le cloître, la plus grande école d'humilité. J'ajoute que cette réflexion ne m'est venue que plus tard, sur un lit d'hôpital. Pour le moment, je gisais, privé de sentiment, le nez piqué dans la terre humide et noire.

*
* *

Quand, revenant à moi, je relevai un peu la tête, ce fut pour bien vite m'aplatir de nouveau contre le sol. Tout autour retentissaient de rauques commandements. Les Allemands progressaient dans le champ. Plusieurs fois, je me sentis frôlé. Des coups de feu perçants éclataient à mes oreilles. Risquant un œil, j'aperçus à côté de moi deux *feld-grau*, les premiers que je voyais de si près. Un grand et un petit. Le cuir blond de leurs tempes était plaqué de sueur et de poussière. Ils haletaient. Ils lâchèrent chacun leur coup de fusil, crosse appuyée contre la poitrine, à peu près au hasard, puis un autre bond les emporta en avant. Je ne les vis plus. Puis je sentis un coup violent à la nuque. J'avais dû être heurté par la botte d'un des survenants. Je m'évanouis de nouveau.

Je ne repris mes sens que beaucoup plus tard, dans la nuit, et me trouvai dans une voiture d'ambulance française. J'appris simultanément que mon régiment ayant contre-attaqué, j'avais pu être relevé, que j'avais probablement une balle dans le cou, et qu'on me dirigeait vers la première gare d'évacuation. Ainsi fut fait.

*
* *

N'ayant jamais souffert que relativement peu de ma blessure, je fus assez surpris d'apprendre, dans l'hôpital de Lyon où m'avait conduit la fantaisie du train sanitaire, qu'elle n'était pas sans gravité. La balle de shrapnell, logée profondément, près des vertèbres cervicales, ne put être extraite. Il en résulta une paralysie partielle du cou, qui m'oblige encore à l'heure actuelle à me retourner complètement si je veux savoir ce qui se passe derrière moi. Au mois de janvier 1915, j'étais versé dans le service auxiliaire, et affecté, comme commis d'administration, à des tâches obscures dans les bureaux de l'état-major de la quatorzième région.

Lyon est une ville qui offre à un soldat auxiliaire peu de relations, s'il ne veut pas se contenter de celles que lui assure la caserne. Après quelques pâles tentatives, je me résignai à consacrer au travail les heures de loisir assez nombreuses que me laissait mon service.

Au travail, c'est bientôt dit. Mais à quoi travailler? Heureusement que, sur ce point délicat, je possédais un certain nombre d'idées, j'ose le proclamer, assez judicieuses.

Un écrivain contemporain, qui a eu sur la formation intellectuelle

de ma génération une influence particulièrement active, a dit quelque part, en termes excellents : « Vous n'aurez rien fait, jeunes hommes, tant que chacun de vous ne se sera pas institué une spécialité. »

Ainsi, pour échapper à l'ennui, à l'idée de ma diminution physique, à l'hostilité de cette ville inconnue, pour transformer en trésor futur ces fugitives minutes noires, je devais me spécialiser. Mais dans quoi? Un moment, je pensai à la sigillographie, à cause d'un bon manuel de Lecoy de La Marche acheté chez un bouquiniste. Mais le caractère un peu poussiéreux de cette science me rebuta. Je n'en apercevais pas l'aboutissant, pratique ou romanesque. Enfin, le samedi 13 mars, j'eus au cœur un immense choc joyeux. J'avais trouvé.

L'après-midi de ce jour-là, je l'avais passé à la bibliothèque de la Faculté des lettres, feuilletant avec incertitude le catalogue. Vers quatre heures, comme la pluie se mettait à tomber à torrents, mon choix se décida. A cinq heures, je sortais, emportant sous ma capote trois volumes : l'*Introduction à la science du langage* de Pozzi, *la Linguistique* d'Hovelacque, et *la Philologie des six principaux dialectes caucasiens*, de mon fameux homonyme, Ferdinand Gérard, professeur au Collège de France.

Ma résolution était désormais prise : c'était dans l'étude de la langue mingrélienne que j'allais me spécialiser.

Il faisait nuit. Un vent froid chassait sur le Rhône des buées grises. Par la place des Cordeliers, je gagnai la rue de la République, désireux, avant de rentrer dans ma triste chambre de la rue Sala, de m'accorder une petite récréation. Je m'assis à la terrasse d'un café. J'y étais seul. Un garçon vint me servir en maugréant un apéritif quelconque. Les réverbères jaunes luisaient sur le trottoir trempé. Il y avait foule dans la rue, une foule allant et venant sous une forêt de parapluies, champignons noirs piteux qui s'entre-choquaient. Ah ! soirée sinistre, solitude totale ! des gens se sont suicidés pour moins que cela. Et moi, pourtant, grâce aux trois livres dont je tâtais sous ma capote les dos basanés, j'étais heureux.

* * *

On sait généralement (je l'ignorais encore le matin de ce samedi 13 mars 1915) que les langues humaines peuvent se répartir en trois grandes classes : langues monosyllabiques ou isolantes ; langues à flexion, qui se subdivisent en langues aryennes ou indo-européennes et langues sémitiques ; enfin langues agglutinantes.

Les langues agglutinantes sont parlées en Afrique, Amérique,

Océanie, et dans les districts de l'Europe les moins civilisés, ceux qui touchent à l'Asie. *A priori*, je décidai que j'apprendrai une langue agglutinante. J'eus alors — toujours dans ce même après-midi du 13 mars — quelques hésitations : le *youkaghir*, usité en Sibérie, me tentait, pour sa belle sonorité, ou encore l'*innuit*, dont se servent les Esquimaux. Mais tout cela était réellement bien excentrique. Spécialisation n'implique pas inutilisation, au contraire. Elle implique maximum de déférence, quand on fera appel à vos bons offices. En l'espèce, et étant données les circonstances politiques que nous traversions dans ce début de printemps 1915, je ne pouvais vraisemblablement rien attendre de l'*innuit*, ou du *youkaghir*. Au contraire, il y avait de l'espoir avec les dialectes caucasiens, qui, tout le monde le sait, forment une des catégories les plus importantes des langues agglutinantes. Le Caucase est à cheval sur la Russie, la Turquie et la Perse. La Russie nous était alliée, la Turquie ennemie, la Perse neutre... Voilà de la bonne et pratique spécialisation.

Les dialectes caucasiens, au nombre de six, sont délimités géographiquement en deux groupes ; au nord le lesghe et le tcherkesse, au sud, le géorgien, le suane, le laze et le mingrélien. Ces six dialecte ont de commun la numération vigésimale, une phonétique aussi riche en consonnes qu'elle est pauvre en voyelles. Si je choisis, parmi ces six dialectes, le mingrélien, ce fut à cause du mot lui-même, dont on ne contestera pas les vertus suggestives, et ensuite en raison d'une incursion dans un atlas de géographie antique qui me révéla que la Mingrélie tient aujourd'hui la place de l'ancienne Colchide. On voit tous les avantages d'un pareil choix. Romantisme et classicisme. Euripide et Cantemir. Les Argonautes et les Janissaires ; et surtout, pourquoi ne pas l'avouer, le dialogue unique :

> ARSACE. — Vous pourriez, à Colchos, vous exprimer ainsi.
> XIPHARÈS. — Je le puis, dans Colchos, et je le puis, ici.

Mais, tout cela n'aurait été que littérature, si je n'avais pu découvrir à la bibliothèque de la Faculté des lettres un ouvrage traitant du mingrélien. J'y perdis d'abord une heure. Je connaissais les belles études celtiques qui ont fait de Ferdinand Gérard le glorieux émule d'Arbois de Jubainville, de Joseph Loth, de Dottin, mais j'ignorais qu'il eût également consacré son activité aux langues asiatiques. Ce fut l'aimable bibliothécaire de la Faculté qui me révéla ce détail et voulut bien me confier l'ouvrage dont j'ai parlé plus haut, ainsi que ceux de Pozzi et d'Hovelacque, destinés à me faciliter, par d'utiles généralisations, l'accès de travaux si redoutablement techniques.

Plus tard, j'eus à me procurer à mes frais les ouvrages anglais et allemands (il est peut-être bon de noter dès à présent que je parle couramment ces deux langues) qui me permirent de pousser plus avant l'étude du mingrélien. Enfin, grâce à un travail soutenu, l'année ne s'était pas écoulée que j'avais la certitude de posséder à fond ce dialecte. Ce qui me manquait simplement, et n'a d'ailleurs jusqu'à ce jour cessé de me faire défaut, c'était l'occasion de vérifier ma science. Aujourd'hui encore, un mauvais plaisant viendrait m'affirmer que le mingrélien est une invention des philologues et des linguistes, que je ne pourrais opposer à sa facétie aucun argument de fait. En tout cas, pour ce qui me concernait, j'avais atteint mon but. La suite de ce récit prouvera même que, dans un sens, ce but, je l'ai dépassé.

*
* *

Un jour de février 1916, comme j'étais en train, suivant mon habitude, de travailler dans la bibliothèque de la Faculté des lettres, mon ami le bibliothécaire entra. Il causait avec un monsieur à moustache brune, à qui il me présenta.

C'était M. Germain Martin, professeur à la Faculté de droit de Montpellier. Il fut charmant.

— Le mingrélien ! Fichtre, dit-il, quand il apprit l'objet de mes études présentes. Et vous pensez l'utiliser à quelque chose, votre mingrélien? ajouta-t-il, avec ce sens des réalités qui caractérise de plus en plus les universitaires français.

— Quand je me suis mis au travail, il va y avoir un an, je n'y songeais guère, répondis-je. Mais maintenant, avec la tournure que prennent les événements, je ne dis plus de même. Les Russes viennent d'emporter Erzeroum. Bientôt Trébizonde sera en leur pouvoir. C'est toute une politique de la mer Noire qui va être à envisager. Mon mingrélien ne me paraît plus si ridicule.

— Évidemment, dit M. Germain Martin, évidemment.

Pensif, il se caressait la barbe.

— Vous êtes mobilisé à Lyon? me demanda-t-il.

— Quatorzième section de secrétaires d'état-major, fis-je, modeste.

— Et, désirez-vous rester ici? J'entends : un lien quelconque vous retient-il à Lyon?

— Oh ! aucun, dis-je, avec un élan que je regrettai presque aussitôt. Je venais de voir une nuance de reproche dans les bons yeux myopes de mon ami le bibliothécaire.

— Alors, continua M. Germain Martin, vous seriez peut-être heureux d'être nommé à Paris?

— A Paris ! fis-je.

— Trois demandes, dit mon ami le bibliothécaire, M. Gérard a adressé trois demandes de mutation pour Paris. Aucune n'a reçu de suite. Ah ! monsieur Germain Martin, si vous pouviez...

— Je peux, dit le professeur. Vous avez peut-être entendu parler, messieurs, de la Maison de la Presse?

— Oui, dit le bibliothécaire.

— La Maison de la Presse est un organe qui vient d'être créé, sur l'initiative du ministère des Affaires étrangères, pour concentrer à Paris tous les services d'information et de propagande destinée à bien convaincre les nations non belligérantes que c'est pour le droit et la liberté des peuples que nous luttons.

— Ah ! dis-je. Elles n'en sont pas toutes encore convaincues?

— Pas encore.

— Après tout, tant mieux, si je dois à cette insuffisance de conviction de pouvoir venir à Paris. Croyez-vous véritablement, monsieur, que j'ai quelque chance d'y aller?

— Vous n'en douterez plus quand je vous aurai expliqué succinctement le mécanisme de la maison, dit le professeur. Je fais partie moi-même du service appelé *Information diplomatique*, ainsi nommé parce qu'il est chargé de centraliser les documents de nature à éclairer les hommes à qui incombe le redoutable poids de diriger notre politique extérieure. A côté des agents qui, comme moi par exemple pour les questions économiques, sont chargés de l'étude de ces documents, il en est d'autres qui sont chargés de les traduire. Vous saisissez?

— Je commence.

— La maison n'est installée que depuis quinze jours. Vous pensez que nous ne manquons pas de traducteurs pour les langues courantes, anglais, allemand, etc. Pour le russe, nous avons M. Legras, professeur à la Faculté des lettres de Dijon. Mais pour les dialectes caucasiens, pour le mingrélien en particulier, je serais réellement étonné...

— Moi aussi, ne pus-je m'empêcher d'ajouter.

— Je vous recommande M. Gérard, dit mon ami le bibliothécaire. Il est nécessaire pour lui qu'il aille à Paris.

— J'y serai moi-même demain soir, dit M. Germain Martin. Après-demain, j'aurai vu ces messieurs du ministère des Affaires étrangères. Ils feront le nécessaire auprès de l'autorité militaire. Dans huit jours, si, comme je l'espère, tout va bien, vous serez, cher monsieur, muté de la 14e section à la 22e, et j'aurai le grand plaisir de vous avoir pour collègue.

Là-dessus, cet aimable homme prit congé.

— Eh bien ! me dit le bibliothécaire, dès que la porte se fut refermée, on peut dire que voilà une chance... Vous le voyez, le travail mène à tout.

— A tout, dis-je, songeur.

Je regardai les pauvres yeux, rongés par les veilles, de mon humble ami.

— Oui, à tout, répétai-je en moi-même. A condition de savoir s'en servir.

*
* *

Le jeune Vincent Laboulbène, fils choyé du propriétaire d'une de nos plus importantes firmes d'automobiles, remplissait à la Maison de la Presse les délicates fonctions de planton. Je l'avais connu vers 1911, faisant comme moi ses vingt-huit jours au camp de Sissonne. Depuis, il m'était arrivé de le rencontrer à Paris. Chaque fois, m'accueillant dans sa trépidante voiture, il m'avait évité gentiment métro et autobus grâce auxquels je m'apprêtais à me diriger vers des destinations généralement médiocres.

Le jour où je pris mon service, il poussa un cri de joie en me reconnaissant :

— Monsieur François Gérard !

J'eus tout de suite ainsi la preuve de son tact. Auxiliaire exerçant des fonctions quasi diplomatiques, j'avais le droit de coucher chez moi et de me mettre en civil. Le jeune Laboulbène, au contraire, simple planton, portait l'uniforme sans gloire de soldat de la 22e section. Je n'ai pas besoin d'ajouter que sa vareuse bleu horizon était de meilleure coupe que mon veston.

Jeune homme charmant, quoique d'une ignorance réellement fabuleuse touchant ce qu'il est convenu de nommer la culture générale, Vincent Laboulbène me fut aussitôt du plus grand secours. Quand on connaît bien la répartition par étages des services d'une administration, on n'est pas loin de connaître cette administration elle-même. La forme cadre ici sensiblement avec le fond. Vincent Laboulbène m'apprit cette science. La Maison de la Presse, rue François-Ier, était un vaste et luxueux immeuble de six étages. Le bureau de l'information diplomatique, auquel j'étais attaché, était situé au troisième étage. N'ayant pour ainsi dire pas de relations, j'arrivais toujours avant mes collègues, tous gens marquants de la littérature, de l'Université et du haut journalisme. Le jeune Laboulbène venait alors me tenir compagnie.

— Comme vous avez vieilli, depuis Sissonne, me dit-il un jour, avec la simplicité de ceux à qui une richesse congénitale a permis de ne jamais déguiser leurs pensées.

C'était d'ailleurs exact. A cette époque, autant du fait de l'ennui, des soucis, que de ma blessure, j'avais considérablement vieilli. Mes cheveux étaient déjà blanchis aux tempes. Je faisais figure d'homme de quarante-cinq ans... et il en est de mieux conservés.

Cette constatation ne fut pas toutefois sans me vexer.

— J'ai été blessé, répondis-je avec un peu de sécheresse.

Vincent Laboulbène me regarda avec d'humbles yeux, des yeux qui auraient désarmé un membre de la commission de contrôle des effectifs. Pour me faire pardonner ma brutalité, je me mis à lui parler des belles dactylographes de la maison, sujet qui lui tenait au cœur, et sur lequel il ne tarissait pas en détails pittoresques.

— C'est égal, ajouta-t-il, après m'avoir longuement prodigué les trésors de sa documentation en cette matière, c'est égal, c'est chic, à votre âge, de connaître, seul de toute la maison, le mingrélien, et aussi d'avoir écrit tant de jolies choses.

Je restai fort interdit. Sans doute, il y avait dans cette phrase le désir de la part du planton de racheter sa petite maladresse de tout à l'heure. Mais, enfin, les faits étaient là. Comment un illettré aussi achevé que Vincent Laboulbène avant-il pu avoir connaissanec de mes travaux littéraires. Si j'ajoute qu'en 1914, lesdits travaux se bornaient en tout et pour tout à la publication, hors commerce, de deux plaquettes de vers, et à une collaboration des plus décousues à une jeune revue de tendances cubistes, les *Hexagones irréguliers*, on admettra mon étonnement. Il me sembla qu'un grand mystère venait de pénétrer dans cette pièce. Je le sentais planer silencieusement, circuler parmi les meubles de chêne noirci, frôler les classeurs, les machines à écrire encore endormies dans leurs gaines de fer.

Mais déjà, quelques-uns de ces messieurs de l'Information diplomatique survenaient. Vincent Laboulbène se retira discrètement.

De plusieurs jours, il ne me parla plus. Or, je le voyais l'air gêné, comme s'il avait envie de me demander quelque chose, sans l'oser.

Enfin, un jour, il n'y tint plus. Comme je m'apprêtais à prendre l'ascenseur, il vint à moi, et me posa avec une déférence craintive la main sur le bras.

— Monsieur Gérard, j'aurais un mot à vous dire.

— Eh bien! montez avec moi. Il n'y a encore personne au bureau.

— C'est que... le personnel militaire n'a pas le droit de se servir de l'ascenseur.

— Prenons donc l'escalier.

Il était maintenant devant moi dans le bureau. Négligemment, je classai quelques papiers.

— Cet animal va-t-il se décider, pensai-je, impatienté.

Enfin, il parla.

— Monsieur Gérard, j'ai une invitation à vous transmettre.

— Une invitation?

— Oui, une invitation à déjeuner.

— Eh bien! me dis-je. Mais il n'y a pas besoin de faire tant de manières pour en arriver à une chose aussi banale.

J'en étais encore à l'époque où une invitation de cette sorte est rarement mal venue, en raison de l'économie qu'elle représente par rapport à un budget plutôt maigre.

« C'est chez lui qu'il m'invite », pensai-je.

Un déjeuner chez M. Hilaire Laboulbène, avenue de Friedland, n'avait rien pour me déplaire.

— Mais, bien volontiers, dis-je. Vous remercierez monsieur votre père...

— Ce n'est pas chez mon père, c'est chez un ami, ou tout comme, un client.

— Ah! fis-je, un peu déconcerté.

Le jeune Laboulbène brûla ses vaisseaux. Il avait cru saisir dans mon étonnement une nuance de froideur.

— Oui, un ami. Depuis qu'il sait que vous êtes ici, et que je vous connais, si ce n'est pas dix fois ce n'est pas une qu'il m'a chargé de vous inviter. Il apprécie ce que vous écrivez.

— Ah! il apprécie ce que j'écris.

Je comprenais, enfin, mais je n'en restai pas moins un peu perplexe.

— Après tout, me dis-je, quoi d'étonnant. Il s'est vendu sept exemplaires de ma première plaquette, dix à la seconde. En outre, vers le 1er juin 1914, les *Hexagones irréguliers* avaient près de deux cents abonnés... Oui, quoi d'étonnant!

J'étais tout de même très étonné. J'essayai d'interroger le planton. Mais il était visible que, lui, il ne connaissait rien de mon effort esthétique.

— Je ne sais pas si je dois... dis-je, bien décidé en réalité à percer cette énigme.

— Oh! monsieur Gérard, fit le jeune homme, si vous n'acceptez pas, je croirais que c'est parce que vous ne voulez pas déjeuner avec un planton.

— Voyons, voyons, quelle idée. Et pour quand est-ce, ce déjeuner?

— Pour mercredi prochain. Je demanderai la permission de l'après-midi à l'officier d'administration.

*
* *

Le mercredi arriva sans que j'eusse pu tirer de Vincent Laboulbène aucun renseignement précis sur notre amphytrion. Je savais seulement qu'il parlait de moi avec déférence, qu'il avait acheté le mois précédent aux ateliers Laboulbène une splendide 20 HP à conduite intérieure, et qu'il avait appris en très peu de temps à conduire, bien qu'il fût vieux et qu'il eût le bras gauche à peu près paralysé.

C'était Vincent Laboulbène lui-même qui lui avait donné ses premières leçons. Ils avaient parlé de moi en prenant le thé ensemble, dans un établissement du Bois qui venait de rouvrir ses portes. Le vieillard s'était extasié aussitôt sur la chance qu'il avait de connaître un être tel que moi.

— Ce monsieur est vraiment trop bon, dis-je, heureux néanmoins de constater qu'en dépit de circonstances aussi contraires que celles que nous traversions, le véritable talent n'en finît pas moins par percer.

Il avait neigé toute la nuit. C'étaient les jours noirs d'angoisse où venait de se déclancher l'offensive allemande contre Verdun. Midi sonnait à l'église de Montrouge lorsque l'automobile conduite à toute allure par le jeune Laboulbène passa devant elle. Nous avions quitté la rue François-Ier à midi moins dix.

— Oui, véritablement trop bon, répétai-je. Il faudrait enfin que vous me disiez son nom.

Chose curieuse, en effet : chaque fois que j'avais, au cours de la semaine, posé cette question bien naturelle, mon compagnon l'avait éludée. Il comprit qu'il ne pouvait plus se taire davantage.

— Monsieur Térence. Il s'appelle monsieur Térence.

— Monsieur Térence?

— Oui, dit Vincent, qui, juste à cet instant, eut la chance d'avoir à faire un virage savant pour éviter un énorme camion militaire en panne.

Il ajouta, en confidence, lorsque le camion fut dépassé :

— Il faut vous dire que je crois que c'est un étranger.

Par le boulevard Jourdan, l'auto gagna le parc Montsouris. Les rameaux noirs des arbres, balancés aigrement par la bise, laissaient pleuvoir une poussière de neige. De pauvres moineaux bouffis faisaient des taches sur le ciel blême.

A angle droit, Vincent prit la rue Nansouty et arrêta sa voiture devant l'impasse du même nom.

— Nous sommes arrivés.

A une jeune fille qui, sur le seuil d'une porte, balayait la neige, il demanda :

— C'est bien ici qu'habite M. Térence?

Ainsi le jeune Laboulbène n'était donc jamais encore venu chez son grand ami. Ma surprise en fut moindre que celle qui m'avait saisi à voir un acheteur d'une 20 HP Laboulbène (55 000 francs !) habiter un aussi modeste quartier.

Sans répondre à mon compagnon, la jeune fille était rentrée dans la maison. Au bout de deux minutes, une vieille femme sortit.

— C'est vous qui demandez M. Térence?

— C'est moi, madame.

— Eh bien ! il m'a dit de bien l'excuser auprès de ces messieurs, et de leur dire, quand ils viendraient, d'aller le retrouver au restaurant du Lion-d'Or, 66, avenue de Villiers.

L'automobile refit, en sens contraire, le chemin que nous venions de parcourir. En arrivant à l'avenue La Tour-Maubourg, Vincent, qui devait croire que je le boudais, sans que son impression fût tout à fait fausse, osa parler.

— Il nous invite au restaurant. Il aura jugé qu'il était trop petitement installé pour vous recevoir.

— Cela n'a aucune importance, fis-je.

— Aucune, dit Laboulbène rassuré. Il n'y a qu'une chose que je regrette. Il m'avait dit qu'il avait un excellent marc de Bourgogne, et qu'il nous en ferait goûter. Voilà un plaisir fichu. Car je ne pense pas qu'il l'ait emmené avec lui au restaurant, son marc. Je connais le Lion-d'Or. C'est une boîte propre, où l'on n'apporte pas sa boisson.

Quand nous pénétrâmes dans le restaurant de l'avenue de Villiers, je vis que mon compagnon était un peu nerveux.

— Il n'est pas encore arrivé, dis-je, avec un sourire ironique.

— Non, je ne comprends réellement pas... Maître d'hôtel, vous avez une table retenue au nom de M. Térence?

— M. Térence? Non, monsieur, pas que je sache.

Il s'adressa à la caissière.

— Vous n'avez pas de table au nom de M. Térence?

Elle fit un signe négatif.

Je vis Vincent prêt à pleurer.

— Eh bien ! lui dis-je. Installons-nous toujours. Et s'il ne vient pas, nous déjeunerons sans lui... Je commence à avoir faim.

— C'est inconcevable, inconcevable, répétait le pauvre garçon, en tordant entre ses doigt son képi fantaisie.

Douloureusement, prenant à témoin tout le personnel de l'établissement, il répéta une fois de plus :

— Vous êtes certains, bien certains, qu'il n'y a pas de table retenue au nom de M. Térence?

Alors on entendit une voix de tête qui disait :

— M. Térence ! qui c'est qui demande M. Térence?

En même temps, une porte de l'office s'ouvrait. Un minuscule chasseur vert pomme parut sur le seuil.

Il répéta :

— Qui c'est qui demande M. Térence?

— Moi, moi, dit mon compagnon.

— Vous vous appelez? fit le chasseur, méfiant.

— Vincent Laboulbène, M. Vincent Laboulbène.

— Alors, elle est bien pour vous, dit l'enfant vert pomme en extrayant une lettre d'une de ses poches.

Il la remit avec dignité au jeune Laboulbène.

— Eh ! vilain drôle, disait cependant le gérant, tu ne peux pas rester ici, à la disposition des clients, au lieu d'aller t'empiffrer dans les cuisines? Voilà cinq minutes que monsieur réclamait.

— Laissez, laissez, dit Vincent qui venait d'achever la lecture de la lettre. Tiens, voilà pour toi, dit-il au groom,

Il était un peu rouge, et me regardait avec une certaine gêne.

— Eh bien? demandai-je. Il ne peut pas venir? Il nous demande de l'attendre?

— Ce n'est pas cela, pas tout à fait cela. Il nous demande de l'excuser... de l'excuser, et de lui faire l'amitié de venir le retrouver tout de suite...

— Le retrouver, ou cela?

— 41, rue Gambetta.

Et Laboulbène ajouta précipitamment, comme pour se libérer d'un gros poids.

— Rue Gambetta, à Noisy-le-Sec.

— A Noisy-le-Sec, m'écriai-je. A Noisy-le-Sec ! Avec le temps qu'il fait... Et il va être une heure !

— Une heure moins vingt seulement, dit Vincent,

— Si ces messieurs m'en croyaient, commença le gérant, étant donnée la distance...

— Il y en a pour un quart d'heure, et pas même, avec mon auto, cria Vincent. Vous n'avez qu'à la regarder, et qu'à me dire si vous en voyez souvent comme elle devant votre porte.

— Je consens à vous suivre, dis-je à Vincent, pour couper court, mais pas en Chine. Si nous ne trouvons pas ce monsieur à Noisy-le-Sec, je vous préviens que je vous plante là, et que je rentre à Paris par le tramway de l'Opéra.

*
* *

Noisy-le-Sec ! Qu'ils sont rares, ceux qui appartiennent aux générations expiatoires, les générations venues à la vie entre 1870 et 1900, qu'ils sont rares, ceux qui appartiennent à ces générations et dans le cœur desquels il n'éveille pas un mortel écho, le nom de la sinistre gare régulatrice. Noisy-le-Sec ! Combien de Français qui allaient mourir ont été dirigés vers leur destin immérité par cette lugubre écluse noire. Petits, sur les bancs de leurs écoles, on leur avait promis une ère de bonheur et de paix. Tout cela pour aboutir à toi, Noisy-le-Sec ! Ah ! bien plutôt que les champs de carnage où l'horreur est trop grande pour nous permettre de raisonner, où la nécessaire volonté d'établir les responsabilités sombre parmi les larmes, tu es bien, Noisy-le-Sec, le lieu de pèlerinage pratique où l'on rêve de conduire tous les illuminés, les grands et les petits, les rêveurs de la fraternité, les authentiques fauteurs de massacres : « Tenez, messieurs, prenez donc la peine de me suivre sur cette passerelle qui domine la gare, de vous y accouder. Elle a vingt mètres de long, peut-être moins. Eh bien ! sous elle, durant quatre ans, dix millions d'hommes ont passé. Sur ces dix millions, deux millions sont mutilés, dix-huit cent mille sont morts. — A bas la guerre ! dites-vous. — Sans doute... Mais si vous me jurez qu'avec ce simple cri, *à bas la guerre*, vous êtes sûr d'éviter aux millions de petits enfants roses en train de grandir dans la douce France l'horreur de passer dans dix ans, dans cinq peut-être, sans billet de retour, sous la hideuse passerelle de Noisy-le-Sec, si vous me jurez que vous en êtes sûrs, eh bien ! ce cri, *à bas la guerre*, je vous jure, moi, de le pousser plus fort que vous, plus fort, vous m'entendez bien !... Mais, mes chers amis, il me semble que vous vous taisez. »

L'auto dirigée par le jeune Vincent d'une main plus nerveuse longeait la gare. Par-dessus les balustrades, on apercevait les voies noires de chapelets de wagons. Sur les plates-formes s'érigeaient de monstrueuses silhouettes de canons. Les bâches sombres étaient couvertes d'une neige qui fondait rapidement. Le cuir mouillé luisait. Les quais étaient bondés de troupes.

Vincent Laboulbène ne soufflait mot. Sa pauvre âme d'auxiliaire guetté par les commissions de récupération, je la sentais mollir devant ce spectacle.

— Et cette rue Gambetta? dis-je, pour rompre ce silence.

Nous finîmes par la trouver. C'était une de ces rues de banlieue lépreuse, composée de lourds immeubles alternant avec des terrains vagues. Au fond d'un café, un phonographe chantait :

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos aînés n'y seront plus...

— Tu parles ! dit un caporal qui sortait de ce café avec un soldat.

Ils jetèrent un mauvais regard à mon automobiliste.

— Enfin, murmura Laboulbène, arrêtant sa voiture devant la maison qui portait le numéro 41.

Il ajouta, essuyant son front :

— Ce n'est pas trop tôt.

— Entrez, lui dis-je, et demandez si c'est bien là. Moi, je ne bouge plus avant d'en être certain. Cela nous porterait la guigne.

Il obéit, revint bientôt, la mine radieuse.

— C'est bien ici. Il nous attend.

*
* *

Le 41 de la rue Gambetta était un énorme gratte-ciel dominant la voie ferrée. Le gaz était déjà allumé dans l'escalier sombre.

— C'est au cinquième, me souffla Laboulbène.

— Je m'en serais douté, répondis-je, avec aigreur.

De la pièce où l'on nous introduisit, la vue s'étendait très loin sur le paysage de neige, blanc et noir. La gare était à nos pieds, avec son fourmillement d'hommes et de matériel. On voyait, énormes cloches à melon sombres, ces hangars à locomotives, que ceux qui sont passés par Noisy-le-Sec n'oublieront jamais.

— Que c'est laid ! fit Vincent Laboulbène.

— L'avenue de Friedland est mieux, dis-je.

Et soudain, nous nous tûmes tous deux. Une porte s'était ouverte. M. Térence venait d'entrer.

— Messieurs, que d'excuses j'ai à vous offrir.

Il répéta.

— Que d'excuses !

— C'est vrai, nous avons bien cru que nous n'arriverions jamais à vous retrouver, fit Vincent.

La voix du jeune homme était redevenue gaie et heureuse. La mauvaise vision s'était effacée.

Il fit les présentations.

— Monsieur Gérard. Monsieur Térence.

M. Térence me prit la main et la serra longuement.

La pièce en temps ordinaire devait être claire. Mais, par ce sombre jour d'hiver, on n'y voyait déjà presque plus. En outre, M. Térence tournait le dos à la fenêtre. Je vis seulement qu'il était grand, que ses cheveux étaient blancs, et qu'il portait des lunettes foncées.

— Excusez-moi, encore une fois. monsieur Gérard. Mon désir de vous connaître est seul responsable de l'espèce de guet-apens où vous voici entraîné.

Il s'exprimait dans un français très correct, mais avec un accent étranger qu'il était impossible de ne pas constater.

— Vous devez mourir de faim, messieurs. Faites-moi le plaisir de passer à côté.

Il ouvrit la porte par laquelle il était entré. Le jeune Laboulbène ne put retenir un *ah!* de contentement, nous étions dans la salle à manger, et la table de notre hôte venait de nous révéler la promesse d'un féstin des plus honorables.

— Je ne vous cache pas, dit Vincent en dégrafant son ceinturon, que je commençais à ne plus être tranquille. Mais voilà qui va mieux.

Le vieillard sourit.

— Asseyez-vous, monsieur Gérard ; je vous en prie.

Et il se mit à nous verser du porto.

Pendant ce temps, je jetais un regard rapide sur la salle à manger. Des meubles quelconques, neufs d'ailleurs. Une table couverte d'une vaisselle très ordinaire. Le tout contrastait violemment avec l'aspect du maître de céans. Je cherchai un lien quelconque entre ce logis et son propriétaire. Je ne le trouvai pas. A part, au mur, une estampe dont je ne pouvais, de ma place discerner, le détail, tout était marqué ici au sceau de la plus désolante banalité.

— Un peu plus de porto? dit le vieillard.

— Ce n'est pas de refus, s'exclama Vincent. On gelait, sur cette route, monsieur Térence. Nous sommes venus en voiture découverte, vous savez. A propos, votre *conduite intérieure*, vous en êtes toujours content?

— Ravi, enchanté, dit le vieillard.

Visiblement, il ne prêtait que peu d'attention à mon introducteur. Ses yeux suivaient les miens.

— Curieuse gravure, n'est-ce pas, monsieur Gérard?

Il se leva, décrocha le cadre, le posa devant moi sur la table.

— Vous reconnaissez, je pense? me demanda-t-il en souriant.

C'était une vieille, très vieille estampe, représentant le sac de la ville de Drogheda par les mercenaires de Cromwell. Au premier

plan on voyait le lord-protecteur avec sa lourde cuirasse, son pourpoint de buffle. Une de ses bottes s'appuyait sur le sein nu d'une femme égorgée. Au bas, il y avait, en manière de légende, une phrase de la lettre adressée en cette circonstance par Cromwell au Parlement anglais pour l'aviser de sa victoire sur les ennemis de la Religion.

Nous avions à cœur d'accomplir une grande œuvre, non par force et violence, mais par l'esprit de Dieu.

Toujours souriant, M. Térence alla raccrocher le cadre.

— Et maintenant, à table, dit-il.

Vers trois heures, nous étions sur le point d'achever de déjeuner. On avait parlé, à bâtons rompus, de beaucoup de choses. Mais, à aucun instant, à mon grand étonnement, il n'avait été question des motifs qui avaient poussé M. Térence à m'inviter chez lui. Il n'avait pas plus été fait allusion à mes poèmes que s'ils ne fussent jamais sortis des limbes où végètent les chefs-d'œuvre irréalisés.

Comme on servait le café, Vincent, qui avait bu un peu plus que de raison, se leva, et, avec emphase :

— Et maintenant, monsieur Gérard, vous allez voir ce que vous allez voir.

— Que va-t-il donc voir? dit M. Térence.

— Voir n'est pas juste. C'est goûter, qu'il faut dire. M. Gérard va goûter à votre fameux marc.

Rien ne peut donner une idée de la confusion qui, à ces paroles, se peignit sur les traits de M. Térence.

— Mon Dieu! s'exclama-t-il.

— Eh bien? demanda Laboulbène.

— Je l'ai oublié.

— Vous avez oublié le marc!

— Oui, ce maudit déménagement — ce déménagement précipité. Enfin, les bouteilles sont restées rue Nansouty.

— Rue Nansouty, à côté du parc Montsouris. En voilà une affaire!

Les bras du jeune Laboulbène se dressaient, désespérés.

— Cela n'a aucune importance, voyons, dis-je.

— Je suis navré, navré, répétait M. Térence.

Vincent Laboulbène s'était levé.

— Donnez-moi mon ceinturon, dit-il.

M. Térence le lui donna.

— Vincent, qu'allez-vous faire?

Il ne répondit pas.

— Si j'y vais, à cette rue Nansouty, et que je la demande de votre

part à la dame que j'ai vue ce matin, est-ce qu'elle m'en remettra une bouteille, de votre marc?

— Sans nul doute, dit M. Térence, mais vous imposer....

— C'est de la folie, ajoutai-je. Il y a vingt kilomètres, et avec ce temps...

Le jeune Laboulbène, superbe et un peu ivre, me coupa la parole.

— Il n'y a pas de temps qui tienne, non, ni temps ni distance pour une 20 HP Laboulbène. Faites-vous servir le café, et d'ici trois quarts d'heure, je serai ici, avec le marc!

Nous l'entendîmes dégringoler l'escalier. Deux minutes plus tard, c'était le bruit de l'automobile qui démarrait.

Alors, M. Térence se leva. Il marcha vers le buffet, l'ouvrit, y prit une bouteille, deux verres qu'il emplit.

C'était un marc de Bourgogne comme je n'en avais jamais goûté.

— Il me semble impossible, dis-je, que celui que va nous rapporter Vincent soit aussi bon que celui-ci.

— C'est le même, dit M. Térence.

Et, comme je le regardais, il ajouta ces paroles, qui ne firent qu'accroître ma stupéfaction :

— J'avais à vous parler, monsieur le professeur, et vraiment, il n'y avait guère d'autre moyen de nous délivrer, pour une heure, de la présence de ce jeune imbécile.

CHAPITRE II

Monsieur Térence.

« Monsieur le professeur! » A qui donc, en m'appelant ainsi, se figurait parler M. Térence? Tout de suite, l'idée de quelque obscur quiproquo me vint à l'esprit. Je songeai à la sottise — peut-être unique au monde — du jeune Laboulbène, et cela pourtant sans chercher à questionner mon interlocuteur. Cette lugubre soirée d'hiver avait fait naître en moi une apathie morne, dans laquelle je sentais sombrer peu à peu ma primitive curiosité.

Il était à peine trois heures, et la nuit tombait déjà. Les meubles, un à un, disparaissaient dans la pièce. Je vis M. Térence se lever. Je crus que c'était pour allumer une lampe. Mais non : il était allé à la fenêtre, l'avait ouverte.

L'air froid pénétra dans la salle à manger. Je suivis à la fenêtre M. Térence. Je m'accoudai à côté de lui.

Ah ! sinistre tableau que ce soir d'hiver. La neige avait recommencé à tomber. Ses flocons drus passaient, noirs, devant nous, ou soudain jaunes, lorsque le vent les chassait dans le champ des becs de gaz qui s'allumaient. Les maisons, sur le ciel de cendre, n'étaient plus que de lourds cubes bruns.

De la gare montait jusqu'à nous un bruit pesant et vague.

Je m'aperçus que c'était les quais, grouillants de soldats fantômes, que regardait M. Térence. Ma propre attention se laissa alors fixer par ce spectacle au point de me faire presque oublier mon compagnon.

Le départ d'un train de troupes se préparait. Des volutes rouges et jaunissantes permettaient de voir la locomotive, déjà accrochée en tête. Par derrière, c'était le chapelet des wagons, fourgons à bestiaux, prolonges et plates-formes où s'empilait le matériel du régiment, compartiments de voyageurs enfin, avec leurs portières ouvertes.

Les appareils d'éclairage de la gare étaient allumés. Mais, badigeonnés de couleur sombre dans leur partie supérieure, ou recouverts de réflecteurs de tôle noire, ils laissaient flotter entre eux et notre fenêtre une large bande ténébreuse, au delà de laquelle nous apercevions le sol, les trottoirs de la gare, éclairés d'une lumière blême, comme aplatie.

Cette concentration lumineuse, analogue à celle d'une rampe de théâtre, nous permettait d'ailleurs de ne perdre aucun détail de la scène qui se déroulait à nos pieds.

Les soldats, grappes gris-bleu, se tenaient devant les portes ouvertes. A un bref appel de clairon, nous les vîmes se passer de mains en mains leurs sacs, leurs fusils, puis disparaître les uns après les autres dans les wagons... Ah ! ces exercices d'embarquement, qu'à la caserne, les jours de pluie, on nous faisait exécuter dans les chambres, avec des bancs de bois simulant les compartiments de chemin de fer, ces exercices à la bonne franquette, toujours accompagnés d'incidents grotesques, générateurs eux-mêmes de gros rires enfantins... Quelle stupeur d'avoir ces formalités, jadis tant moquées, à les accomplir maintenant pour de bon...

Bientôt, il n'y eut plus sur le quai que les officiers, debout devant les portes de leurs compartiments respectifs, que quelques fourriers se hâtant dans les intervalles, et que le commandant de la gare régulatrice, que j'apercevais sous un réverbère, avec son dolman noir et son képi à bande blanche.

Alors, le sourd murmure qui avait régné jusque-là dans la gare cessa de monter jusqu'à nous, et nous n'entendîmes plus que les halètements de plus en plus précipités de la locomotive.

Un regard que je risquai furtivement vers mon hôte me le fit voir l'œil immuable, les traits tendus. Il paraissait observer avec une attention forcenée ce tableau à la fois si médiocre et si grandiose.

Un autre appel de clairon, suivi de deux coups de sifflet, celui du commandant de la gare, et celui de la locomotive. Lentement, avec un bruit déchirant de chaînes, le train venait de s'ébranler. Nous l'entendîmes plutôt que nous ne le vîmes défier devant nous... Ah ! les trains d'août 1914, pleins de chants et de fleurs.

Quand le dernier wagon eut passé sous notre fenêtre, je regardai de nouveau M. Térence. Je vis qu'il faisait le signe de la croix.

Mon compagnon tendit sa main vers l'ombre, dans la direction où le convoi n'était plus qu'un roulement confus, qui s'éteignait.

— Ils vont mourir, dit-il, comme se parlant à lui-même.

Ses yeux se reportèrent sur la gare, sur l'horrible réservoir où un flot de petits hommes gris-bleu affluait déjà, en vue d'un nouveau convoi.

— Ceux-là aussi, dit M. Térence, ceux-là aussi vont mourir... Tous mourront.

Il répéta, après une minute de silence :

— Tous, tous mourront... Et pour quoi? Pour quoi?

J'entendis à peine sa bizarre question. Je flottais en cet instant dans un monde de sentiments contradictoires. L'un d'entre eux se dégagea, prit une forme. « On se perd, me dis-je, à Paris, partout, dans une foule de mesures ridicules pour éviter les indiscrétions au sujet des mouvements de troupes. Or, de sa fenêtre, un étranger, un ennemi peut-être, a le loisir de dénombrer nuit et jour les régiments qu'on dirige vers Verdun... Je serais fort étonné si, à la gare de Mayence, par exemple... »

Les premières paroles de M. Térence commencèrent par donner raison à ma réflexion.

— Depuis huit jours, dit-il, je n'ai guère quitté cette fenêtre, non, pas même la nuit. J'ai vu passer dans cette gare tous ceux qui sont dirigés vers là-bas, vers le gouffre... Eh bien ! monsieur le professeur, vous étonnerai-je vraiment en vous disant que, dans cette multitude de capotes bleues, je n'ai pas eu à constater la présence d'une seule vareuse kaki.

Il répéta :

— Pas une seule vareuse kaki.

Mes tempes battaient de façon inquiétante. A quoi rimait une telle constatation? Et toujours cette appellation étrange : *Monsieur le professeur.*

— Que voulez-vous dire? murmurai-je.

Il me regarda curieusement.

— Ce que je veux dire? Rien, monsieur le professeur, rien que vous ne sachiez déjà. Il fait tout à fait nuit. Les pauvres gens auront bien à souffrir, ce soir, dans la boue du Mort-Homme et de la cote 304.

* * *

En silence, nous revînmes nous asseoir à la table. M. Térence tourna un commutateur. La lumière jaillit.

Mon hôte tira les lourds rideaux de la fenêtre, tout en la laissant ouverte. Il était visible qu'il ne tenait pas à avoir de démêlés avec la police.

— Vincent Laboulbène n'est pas encore de retour, fis-je, pour dire quelque chose.

M. Térence eut un sourire ironique.

— Il aura eu des difficultés pour obtenir son marc, avec la brave concierge de la rue Nansouty. Oui, c'est certainement cela. Car on ne saurait imputer ce retard à la 20 HP Laboulbène, qui est véritablement une des meilleures voitures actuelles.

Parlant ainsi, il était allé dans un coin obscur de la pièce. Il fouillait dans un amas de paperasses.

Il revint porteur d'un numéro de la *Revue des Deux Mondes* qu'il posa sur la table, sous mes yeux, en m'en désignant du doigt le sommaire.

En même temps, j'entendais sa voix, une voix changée, émue et grave, qui laissait tomber ce simple mot :

— Merci.

Aussitôt, tout ce que la situation comportait d'inquiétant et de baroque se multiplia. Et pourtant, je venais de comprendre. Cette appellation de *Monsieur le professeur*... Au sommaire de la revue que me tendait M. Térence, je lisais :

F. Gérard, professeur au Collège de France : *La Geste héroïque des régiments irlandais en France, aux Dardanelles et en Serbie.*

— Merci, répéta M. Térence.

Le vieillard étant devant moi. Il m'avait pris la main, et la serrait.

— Merci, monsieur le professeur.

Cette main, je ne la lui retirai pas. Comment, pourquoi, alors qu'il en était encore temps, n'ai-je pas, d'un mot, dissipé une aussi ridicule méprise? Jamais je ne l'ai compris au juste. Même aujourd'hui je me demande si, en présence de la simplicité émouvante de mon

interlocuteur, un autre que moi eût eu le courage de le détromper.

Le courage, la force... Ce qu'il m'en restait, je l'employais à maudire *in petto* l'inconcevable sottise du jeune Laboulbène.

Le silence qui régna alors dans cette pièce, ce fut moi pourtant qui le rompit, mais pour demander, d'une voix mal assurée :

— Vous êtes Irlandais, monsieur?

Le sourire de M. Térence ne fut pas sans ironie.

— Je pensais que vous l'auriez deviné tout de suite, dit-il, en désignant, sur le mur, l'estampe représentant le sac de Drogheda.

Il avait pris la revue, la feuilletait.

— C'est la première fois, monsieur le professeur, qu'une publication étrangère rend justice à l'effort de l'Irlande dans cette guerre. Il était bon que ces choses fussent dites, en raison de celles qui vont suivre maintenant, et pour lesquelles on ne va pas manquer de nous accuser de félonie. Grâces vous soient rendues, monsieur le professeur.

Je demandai :

— Pourriez-vous me donner à boire?

M. Térence se leva et me versa un verre d'eau. Puis, implacablement, il continua son hymne de gratitude.

— Je ne sais que depuis peu de temps ce que le professeur Gérard a fait, en France, en Europe, pour la cause de l'Irlande libre, dans un domaine où je n'ai guère de lumières. Je ne sais que depuis peu de temps que, dès l'origine de la Ligue gaélique, vous avez aidé de votre haute autorité les efforts de Douglas Hyde, de David Comyn, du grand Eoin Mac Neill. Grâce à vous, le monde a pu savoir que l'Irlande, terre libre, a une langue qui lui est propre, et qu'ainsi, lorsqu'elle demande une armée à elle, une diplomatie à elle, elle ne réclame que son droit. Je ne suis pas un savant, je le répète, et d'autres que moi sont plus qualifiés pour vous apporter le témoignage de la gratitude de notre patrie sur ce point. Mais votre activité ne s'est pas arrêtée là. Vous venez de consacrer cet article à la mémoire des soldats irlandais tombés depuis août 1914. C'est de cet article qu'un obscur lieutenant des *Irish Fusiliers* prétend vous remercier.

— Vous étiez lieutenant aux Irish Fusiliers! dis-je, avec un étonnement que justifiait le grand âge de mon hôte.

— Je me suis engagé le jour de la déclaration de guerre, dit négligemment M. Térence, alors que je croyais que l'Angleterre tiendrait sa parole, et que chacun des coups de fusil que nous tirerions contre l'Allemagne serait tiré en faveur de la liberté de notre pays.

— Et... vous ne le croyez plus?

— Pour qui nous prenez-vous? dit en souriant M. Térence.

Il continuait à parcourir les pages de *mon* article.

— C'est égal, murmura-t-il de nouveau, il était bon que de telles choses fussent rapportées.

Ses yeux brillaient. Je voyais un pli naître et grandir sur son front blême.

— Sebd-ul-Bahr! 25 avril 1915. J'ai vu, depuis que je vis, bien des choses terribles. Mais plus que les Dardanelles, jamais! Ce fut le jour du débarquement, et les Irlandais étaient en tête, naturellement. Au fur et à mesure qu'ils surgissaient sur les passerelles, le feu des Turcs les abattait. Des deux cents premiers, — tous des volontaires, vous l'avez bien dit! — cent quarante-neuf furent tués, trente blessés. Ceux qui suivaient sautèrent, pour aborder à la nage, mais dans l'eau, invisibles, il y avait des fils de fer barbelés. Je vois encore l'agonie de ces nageurs kaki, aux pieds pris par les chausse-trappes sous-marines. Ils levaient leurs bras... Ils levaient leurs bras... Ils sont morts, morts... Et pour quoi! Pour quoi!

Le vieillard but lui aussi un verre d'eau.

— Ce que vous ignorez, monsieur le professeur, ou ce que, le sachant, vous n'avez pu dire, à cause de votre censure, c'est qu'un si grand courage est resté anonyme. Il n'a jamais été permis, en Angleterre, de prononcer le nom des héros irlandais. Le soir du débarquement, les dépêches de l'amiral de Robek ont tu les noms de nos régiments... Un an et demi, monsieur, nous avons combattu un an et demi de la façon que vous savez, pour le roi d'Angleterre, notre roi de Prusse. Maintenant, c'est fini, c'est bien fini. Libre aux petits soldats bleus qui se hâtent en bas, dans cette gare, de continuer l'infernale sarabande! Pour nous, c'est fini. Notre devoir est ailleurs.

— Où est-il? demandai-je.

— Dans les tranchées d'Irlande, monsieur le professeur. Non dans celles de France.

Le vent glacé gonfla les rideaux de la fenêtre, nous apportant un nouvel appel lugubre de clairon.

— Un autre régiment qui part, dit le vieillard. Quelle misère! Les pauvres gens! Ah! même vainqueurs, que pèsera le souvenir de leur sacrifice autour du tapis vert de la Conférence de la paix?

Il dit encore :

— Quelle misère! Quelle misère!

— Que voulez-vous donc que nous fassions? dis-je, dans un emportement plein d'angoisse.

Il haussa les épaules avec accablement.

*
* *

Le murmure de la gare, au-dessous de nous, s'était dissipé, et, avec lui, un peu de l'émotion de M. Térence. Ce fut d'une voix à peu près calme qu'il se remit à me parler.

— Il faut dire la vérité. La vérité irlandaise actuelle n'est pas conforme à la conclusion de votre article. « Cet héroïsme, dites-vous, prouve que l'Irlande a compris définitivement qu'il est une autre méthode que celle de la rébellion pour obtenir la reconnaissance de ses droits. En ce sens, c'est un désaveu formel que les soldats des Dardanelles et de Serbie ont donné aux assassins de 1882... » Ceci, monsieur le professeur, est faux. Et je vais vous en donner tout de suite la preuve... Les gens des Dardanelles et les assassins de Phœnix-Park ne s'opposent pas. Ce sont les mêmes, animés du même esprit, les mêmes...

Il se leva.

— C'est moi, monsieur le professeur, qui, le 6 mai 1882, à dix heures du matin, ai poignardé dans Phœnix-Park lord Frederik Cavendish, sous-secrétaire d'État pour l'Irlande, tandis que mes compagnons se chargeaient du secrétaire d'État Burke. Tout cela sous les yeux du vice-roi, lord Spencer, qui, d'une fenêtre du château, assistait à cette petite rencontre sans y rien comprendre. Cette affaire n'est pas encore oubliée. Vous savez de quel opprobre le monde entier a chargé les justiciers. Or, voici que, trente ans plus tard, je me trouve loué pour avoir contribué aux Dardanelles à faire passer quelques Turcs de vie à trépas... Qu'est-ce à dire, sinon que du point de vue irlandais, le seul qui m'importe, c'est l'assassin qui a eu raison contre le soldat. Ce n'est pas ma faute si l'Anglais est ainsi fait, mais vous devriez le savoir, monsieur le professeur, en poignardant un de ses ministres, on a plus de chance d'arriver à une conversation fructueuse avec lui qu'en servant bêtement dans son armée, comme un mercenaire sikh ou gourka.

De son poing gauche, il frappa la table. Elle rendit un bruit métallique. Alors, je me souvins que, durant le repas, il avait gardé cette main gantée.

— Vous, du moins, vous avez acquis le droit de parler de la sorte, dis-je.

Il eut un ricanement.

— Non, non pas où vous croyez !... Je n'ai pas droit au titre de blessé de guerre. Les balles m'ont épargné dans les tranchées, me laissant le loisir d'y faire mon examen de conscience. J'ai songé à nos leaders

au Parlement anglais passés à la couverture, engageant notre sang, le donnant contre des promesses dont aucune n'a été tenue. Alors qu'on refuse à nos soldats d'avoir sur leurs bonnets notre insigne national, j'ai vu tous nos ennemis mis au pinacle, l'ulstérien Carson, le pire de tous, appelé à siéger dans le cabinet de guerre. Savez-vous qui est ce Carson, monsieur Gérard, l'homme qui au printemps de 1914 demandait au kaiser de lui envoyer des fusils pour nous massacrer, et, en retour, l'assurait de toutes ses bonnes amitiés?... Qu'auriez-vous fait, à ma place? Ce que j'ai fait, probablement. Je me suis fait mettre en congé, comme agriculteur. Je suis rentré en Irlande. J'y ai recommencé la lutte, la vraie, la seule, celle que nous n'aurions jamais dû abandonner. C'est dans une échauffourée avec les soldats de la Couronne que j'ai eu ce bras cassé. On m'a condamné à mort, une fois de plus. Je suis sous le coup d'une demande d'extradition. Dans huit jours, le vieux *fenian* peut fort bien se balancer au bout d'une corde, dans la prison de Pentonville. La police, anglaise et française, ne me laisse guère de répit. Vous avez bien pu penser que ce n'était pas de gaieté de cœur que j'avais fait, toute une matinée, vire-volter dans Paris et la banlieue un professeur au Collège de France, pour lequel j'ai, par ailleurs, le respect le plus profond. Je ne coucherai pas ici ce soir, monsieur Gérard. Dès que je vous aurai dit ce que j'ai à vous dire, je repartirai...

Un autre appel de clairon monta. Un nouveau train s'ébranlait.

— Ah ! qu'avez-vous à me dire de plus, m'écriai-je, sinon que vous nous trahissez.

M. Térence ne broncha pas.

— Monsieur le professeur, dit-il avec un grand calme, quand la France luttait contre l'Angleterre, nous avons toujours été à ses côtés. Nous avons secondé les efforts de Château-Renault et de Lauzun, de Hoche et d'Humbert. C'est à la Légion irlandaise qu'a été due la victoire de Fontenoy. Jamais, durant six siècles, un Français n'a eu, je pense, l'occasion de nous appliquer le mot *traître*. Je vois qu'aujourd'hui les choses sont en passe de changer. Mais est-ce vraiment notre faute? Notre ennemi commun est devenu votre allié. Soit, vous me direz que vous étiez contraint à cette alliance. Je ne vous la chicanerai pas, monsieur le professeur ; nous sommes de ceux qui croient qu'il n'y a pas de mauvaise alliance pour un peuple, lorsqu'il s'agit de réaliser ou de sauvegarder son indépendance nationale. Demain, nous serions les alliés de l'Allemagne...

— De l'Allemagne ! dis-je.

— Qu'il n'y aurait pas à nous en blâmer plus qu'il n'y a eu à blâmer la France de s'allier à l'Angleterre. Et ce mot de blâme lui-

même n'a pas de sens. Je pense que vous admettez, monsieur le professeur, qu'en une matière comme la politique où seuls les faits commandent, la terminologie morale ne saurait pas plus être appliquée qu'en physique ou qu'en géométrie. L'immoralité d'une alliance, ce serait une stupidité aussi parfaite que l'immoralité de la loi de la chute des corps.

Seul, un mot m'avait frappé :

— De l'Allemagne ! répétai-je encore.

— Il n'y a là qu'une hypothèse, dit M. Térence d'un air dégagé. Elle n'a d'autre but que de m'aider à vous dire : nous ne vous en voulons pas, les faits commandant, d'avoir été les alliés de l'Angleterre. Nous croyons toutefois que vous n'avez pas su tirer de cette alliance, par rapport à l'Irlande, tout ce qu'il vous était possible d'en tirer, peut-être.

— Que voulez-vous dire?

— Ceci, monsieur le professeur : on s'obstine, dans ce pays, à considérer la question irlandaise comme rentrant dans la politique intérieure de l'Angleterre, et on juge qu'il est en conséquence impossible d'intervenir. Or, rien n'est plus faux, sans doute. Mais rien non plus n'aura été plus nuisible à la France. Je vous le demande : les hommes qui ont la charge de votre politique extérieure n'auraient-ils pu s'entremettre pour que les promesses souscrites par le gouvernement anglais à notre égard fussent tenues? Vos diplomates ne sont-ils pas intervenus auprès du czar dans la question de l'indépendance polonaise? Croyez bien que nous vous en aurions eu une certaine reconnaissance. Mais non, vous avez continué à ignorer l'Irlande. Aujourd'hui qu'elle est sur le point de sortir d'une lutte où elle n'a rien à gagner, vous ne vous souvenez d'elle que pour prononcer le mot de trahison. Et pourtant, il vous eût été si facile de vous faire entendre. Nous avons l'habitude des conversations avec l'Angleterre. Nous savons que les observations qui lui sont faites sur un certain ton sont toujours écoutées. Vous aviez tout ce qu'il fallait pour faire écouter les vôtres. Ah ! si vous l'aviez fait, vos régiments peut-être ne seraient pas seuls à s'embarquer dans l'horrible gare que voici. Deux cent mille Irlandais seraient prêts à vous apporter leur aide, au lieu d'être chez eux, en train de s'apprêter à y immobiliser un nombre égal de soldats anglais. Vous, pendant ce temps, vous célébrez French comme un génie et Kitchener comme un sauveur. Vous ignorez que tout ce qui a été au pouvoir de ce dernier pour décourager l'enrôlement irlandais, il l'a mis en œuvre. Écoutez : quand est venue la guerre, John Redmond a offert sans conditions au parlement anglais les services de deux cent mille vo-

lontaires irlandais. Kitchener refusa même de discuter l'incorporation de ces deux cent mille hommes. Pendant ce temps, les vôtres attendaient, dans les tranchées, l'arrivée de cette armée anglaise qui devait faire la guerre courte. Ils étaient bien un peu surpris d'entendre dire qu'à Boulogne, au Havre, à Calais, des officiers britanniques s'installaient avec leurs familles et louaient des villas pour trois et six ans. « Ce refus de lord Kitchener de Kartoum, pourquoi? » me demanderez-vous. Je vais vous le dire : il y a pour l'Angleterre quelque chose de plus redoutable qu'un succès allemand sur le continent, c'est la perspective de cent mille Irlandais revenant dans leur patrie instruits des choses de la guerre et ayant pris conscience de leur force... Et puis, à ne pas venir en aide aux Français de façon ridiculement prématurée, on laissait Français et Allemands s'user entre eux pour le plus grand profit de l'imperium britannique... Voilà pourquoi, monsieur le professeur, il n'y a pas ce soir une seule vareuse kaki au nombre des capotes bleues que l'on enfourne dans cette gare pour Verdun. Ah ! la guerre du droit aura eu de bien singuliers dessous. Que les soldats de France continuent, si tel est le bon plaisir de ceux qui vous gouvernent, à jouer le rôle de soldats de la civilisation ! Les nôtres, monsieur le professeur, j'ai le regret de vous le répéter, ne marchent plus, Ils ont désormais un autre but : être les soldats de l'Irlande.

*
* *

— Puis-je vous demander, dis-je, désireux de laisser là une conversation où je me sentais déplorablement malhabile, puis-je vous demander comment vous avez pu avoir l'idée de vous adresser au jeune Laboulbène pour...

— Pour vous amener ici? dit en souriant M. Térence. De la façon la plus simple. J'avais ordre d'entrer en relations avec vous. A plusieurs reprises, j'ai essayé de vous rencontrer au Collège de France, mais vos cours du semestre d'hiver étaient terminés. Préférant ne pas me rendre à votre domicile, et encore moins vous écrire, j'allais pourtant être obligé de recourir à l'une de ces deux solutions. Mais juste en même temps l'acquisition d'une automobile me faisait faire la connaissance de Vincent Laboulbène. Il n'est ni très discret, ni très défiant, c'est une justice à lui rendre. Il me parla de vous comme d'un de ses excellents amis. J'avoue que je ne crus pas d'abord que le hasard eût pu si bien me servir. Je doutai qu'il s'agît bien de vous. Mais, en même temps, j'apprenais que vous étiez chargé à la Maison de la Presse de la traduction des documents en langue mingrélienne.

Il m'était désormais impossible de lutter contre l'évidence. Il n'y a pas deux personnes en France, n'est-ce pas, qui portent le nom de Gérard, et qui connaissent le mingrélien.

Je baissai la tête, vaincu par un argument aussi irréfutable.

— Vous m'avez dit que votre mission était...

— D'entrer en rapports avec vous, et pas seulement, vous le pensez bien, dans l'intention de vous faire goûter à mon fameux marc. Ce serait une façon bizarre de vous prouver de quelle manière nous comptons débuter dans le domaine des réalisations.

Il tira sa montre.

— Diable ! Notre jeune ami ne va plus tarder à nous revenir. Il me reste juste le temps de vous faire connaître l'objet de ma mission.

D'une voix aussi calme que celle dont il se fût servi pour louer les mérites de la 20 HP Laboulbène, M. Térence dit :

— Nous sommes aujourd'hui le 8 mars, monsieur le professeur, j'ai l'honneur de vous apprendre que dans un mois, vers le 20 avril, l'Irlande se soulèvera contre l'Angleterre ; pour parler plus exactement, lui déclarera la guerre.

— Une telle confidence me surprend moins après la conversation que nous venons d'avoir, dis-je, faisant de mon côté tous mes efforts pour paraître calme.

— Évidemment, dit M. Térence. Mais il restait à préciser la date. C'est ce que je viens de faire.

— Que diriez-vous, fis-je, si, en vous quittant, je me rendais au ministère de la Guerre, ou des Affaires étrangères, pour y présenter un résumé aussi complet que possible de notre entretien?

M. Térence ne sourcilla pas.

— Ce serait sans doute une façon de comprendre votre devoir, dit-il. Je m'explique vos scrupules. Puis-je cependant contribuer à les calmer en vous faisant à mon tour un exposé de ce qui ne manquerait pas de se passer?

— Vous seriez immédiatement arrêté.

— Ce ne serait pas la première fois, et j'ajoute que la chose n'aurait aucune importance. La seule chose qui importe, c'est le succès de nos projets. Or, à ce point de vue, votre démarche n'y changerait pas un iota.

— Comment cela?

— C'est fort simple. Votre déposition sera immédiatement portée à la connaissance du gouvernement anglais. Celui-ci demandera des explications au vice-roi d'Irlande, lord Wimborne. Lord Wimborne en causera avec le secrétaire d'État Birrell et le sous-secrétaire

Nathan. Ils s'entendront pour traiter la chose de racontar et de niaiserie. Je ne parle pas à la légère. Ce sont les termes mêmes qu'emploient ces trois gentlemen chaque fois qu'un rapport de police leur annonce la rébellion pour l'été. Telle est la compréhension qu'a le château de Dublin. *Stultos fecit...* Vous n'y pouvez rien, monsieur le professeur, ni moi non plus. C'est dans votre intérêt que je vous demande de ne pas chercher à vous acquérir, auprès de vos chefs hiérarchiques, la réputation d'un dangereux colporteur de ragots.

— Alors?

— Alors, je reviens à ce par quoi j'ai commencé. Je vous redis : l'Irlande va entrer en guerre contre l'Angleterre dans un mois. La guerre se fait avec deux sortes d'armes, matérielles et morales. Des premières, nous n'avons pas à nous occuper ici. Notre époque a vu le plus horrible déchaînement de force physique qu'on ait jamais connu. Mais par une hypocrisie qui restera sa caractéristique, elle exige que ses hideurs soient entourées d'aimables voiles juridiques et sentimentaux : droit, respect des traités, liberté des peuples, etc. Se croyant sûre d'elle-même, l'Allemagne a méconnu initialement ce second aspect de la lutte. Ce pauvre sot de Bethmann-Hollweg aura coalisé le monde contre son pays en manifestant avec une brutale naïveté son étonnement de voir l'Angleterre entrer dans la guerre pour sauvegarder un principe de moralité internationale, au moment où elle s'apprêtait à ne pas tenir une promesse qu'elle nous avait faite, à nous... Mais je m'égare, le jeune Laboulbène va revenir. Soyons brefs. Dans la lutte que nous allons engager, il faut que nous ayons, comme témoins de cette lutte, quelques-uns des hommes dont la parole ne puisse être suspectée, de ces hommes en qui, selon le mot de votre Victor Hugo, la conscience humaine semble s'être réfugiée. Aspirant à faire reconnaître notre indépendance, il est indispensable que nous puissions faire constater que c'est en soldats, non en rebelles que nous aurons combattu, sous le drapeau vert d'Erin, non sous le drapeau noir ou rouge des anarchistes ou des révolutionnaires.

— Ah! dis-je, et vous avez pensé...

— Nous avons pensé que, dans cette sorte de commission de contrôle préventif, où les principales nations alliées et neutres auront un représentant choisi par nous parmi leurs penseurs les plus respectés, nous avons pensé que nul mieux que le professeur Gérard n'était qualifié pour représenter la France, dans l'intérêt commun de nos deux pays.

J'étais abasourdi par cette proposition au point que j'en oubliais

presque qu'elle ne m'intéressait pas directement. Une question précise de M. Térence me rappela à la réalité.

— Acceptez-vous, monsieur le professeur?

— Je..., dis-je.

— Acceptez-vous?

— Un délai de trois jours m'est nécessaire pour...

— Ce n'est que trop juste, dit M. Térence.

Parlant ainsi, sollicitant ce délai, voici à quel parti je venais de m'arrêter, pour échapper aux conséquences d'une équipée qui commençait à prendre des proportions par trop inquiétantes : me mettre le soir même à la recherche de mon illustre et encombrant homonyme, lui conter mon histoire, le supplier de m'excuser, et le laisser en fin de compte se dépêtrer avec sa conscience.

— Trois jours de délai, ce n'est que trop juste, répéta M. Térence.

Il reprit :

— Dans trois jours, j'attends votre réponse. Soyez assez aimable pour me la porter vous-même. Pas ici, naturellement. A Paris, c'est plus commode; à l'adresse suivante : M. Lucien Bertrand, 78, boulevard Malesherbes. Vous n'aurez qu'à demander M. Plaute.

— M. Plaute?

— Ah! autre chose encore. Pour le cas où vous accepteriez, monsieur le professeur, il est entendu que vos frais de déplacement seraient tout entiers à la charge de la République irlandaise. Quant à votre séjour en Irlande, le nom seul de votre hôte...

Au même instant, des appels perçants de trompe, montant de la rue, vinrent couper la parole à M. Térence.

— Ah! ah! dit le vieillard, je crois que voilà enfin notre sauvage.

C'était en effet Vincent Laboulbène, ainsi que l'attestait maintenant dans l'escalier un bruit de marches gravies quatre à quatre, accompagné de jurons de plus en plus distincts.

— Il est déchaîné, dit M. Térence en souriant. C'est à croire qu'il a bu son marc en route. Quant à votre séjour en Irlande, disais-je donc, le nom seul de votre hôte... Hé la! hé la! mais ce jeune énergumène va détraquer la sonnette.

M. Térence s'était levé pour aller ouvrir à Vincent.

— Le nom seul de mon hôte? répétai-je machinalement.

— Oui, ce nom vous est, à lui seul, un sûr garant de la parfaite correction de l'accueil qui vous attend là-bas, monsieur le professeur.

Et M. Térence ajouta :

— Vous recevrez l'hospitalité du comte d'Antrim.

PIERRE BENOIT.

(*A suivre.*)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LA CONFÉRENCE DE WASHINGTON

On a bien fait, sans doute, de se hâter de tresser des couronnes à M. Hughes pour le coup de théâtre par lequel il a inauguré la Conférence de Washington. La postérité pourrait bien juger l'opération avec moins d'enthousiasme. Dès maintenant, l'inscription en première ligne de la limitation des armements navals a eu un résultat, c'est d'introduire dans le débat les discordes européennes et de faire dériver la nouvelle barque vers les écueils sur lesquels sombra la fortune de M. Wilson. Est-ce bien ce que l'on attendait de l'autre côté de l'Atlantique?

Le risque était inévitable car il tient à la formule même de la Conférence. Comment réunir autour d'un tapis vert des représentants de plusieurs nations en leur demandant d'oublier leurs préoccupations les plus essentielles? En tout cas, si on voulait garder une chance de limiter strictement le champ de la discussion, une précaution s'imposait : s'adresser uniquement à des experts, écarter délibérément les hommes d'État et surtout les chefs de gouvernements avec qui tous les problèmes de la politique des deux mondes entraient fatalement dans la salle. Pourquoi cette précaution a-t-elle été négligée? Certains penseront peut-être que les organisateurs de la Conférence se sont préoccupés d'en rehausser l'éclat. Nous croyons plutôt qu'ils ont obéi à une erreur d'appréciation sur les causes de l'échec de la Conférence de la paix. Toute la campagne républicaine a prétendu faire de l'avortement de Versailles une question de

personne, rejetant la responsabilité sur le seul M. Wilson, ignorant le vice fondamental de la méthode. D'où la conclusion que le même système appliqué par des hommes plus habiles pourrait donner de bons fruits.

M. Harding avait pourtant bien posé le problème, dans son invitation du 12 juillet. Élimination formelle des différends européens. Premier objectif : préparer la paix par le règlement des conflits du Pacifique. Second objectif : consolidation de la paix par la réduction des armements navals.

C'était la logique même. Quel meilleur stimulant à la recherche des solutions conciliantes que la crainte de voir se développer une concurrence ruineuse avec, au bout, le cataclysme inéluctable ? A quoi bon réduire les moyens de lutte, si les motifs de lutte subsistent? Ce ne sont pas les armements qui provoquent les guerres, mais les rivalités de passions et d'intérêts. Combien de fois, par contre, la crainte des frais et des aléas d'une partie formidable autant qu'incertaine a-t-elle retenu les adversaires prêts à en venir aux mains? Moins la guerre est coûteuse, plus elle devient facile. Plus le fort se croit assuré de la supériorité, plus il est tenté d'abuser des moyens violents. Le désarmement doit être la conséquence naturelle de l'apaisement. Il ne saurait le déterminer. Seule peut avoir cet effet l'élimination des causes de querelle. L'expérience de la Grande Guerre et de ses suites est assez probante.

Aussi quelle fut la surprise, le 12 novembre ? Ce ne fut certes pas de voir M. Hughes apporter des statistiques fort simplistes, ce fut de voir le président de la Conférence bouleverser les sages prévisions de M. Harding et mettre la charrue avant les bœufs.

Les journaux américains nous ont appris que le revirement a été décidé tout à fait en dernière heure. On le croit volontiers, car la manœuvre a tous les traits de l'improvisation. Ce n'est pas d'ailleurs cela qui nous intéresse, mais le mobile qui a dicté l'acte.

D'aucuns ont cru découvrir une inspiration britannique habile et machiavélique poursuivant le dessein obstiné de ramener l'Amérique vers l'Europe. Explication bien difficile à admettre quand on connaît le tempérament de M. Hughes et quand on se rappelle la rudesse avec laquelle il a éconduit toutes les invites anglaises. Le gouvernement américain a-t-il compris, à la lumière des violentes campagnes de presse anti-japonaises, qu'il risquait de se trouver pris dans l'engrenage chinois ? A-t-il voulu se dégager tout de suite? Il y a sans doute de cela. Mais on peut se demander si, là encore, les considérations de politique intérieure n'ont pas eu une influence prépondérante. Il ne faut pas perdre de vue que la campagne paci-

fiste est menée par le groupe le plus ardent du parti républicain, celui du sénateur Borah, qui menace catégoriquement de traiter l'œuvre de M. Hughes comme celle de M. Wilson. D'autre part, des élections municipales ont eu lieu aux États-Unis à la veille de la Conférence. Sans avoir l'importance des fameuses élections parlementaires du 4 novembre 1918, qui sonnaient le glas du wilsonisme, elles ont été un avertissement assez sérieux d'un retour du pendule en faveur des démocrates. Double raison pour les dirigeants américains de donner immédiatement un gage retentissant aux aspirations idéalistes.

Avec le recul du temps et de l'espace on peut apprécier les effets de ce brusque coup de barre. Effets très divers. Certains vraiment bons, certains assez différents de ce que prévoyait l'enthousiasme local de la première heure.

Le résultat le meilleur est certainement de réduire les chances d'un conflit immédiat en Extrême-Orient. A en juger par la virulence des campagnes de presse américaine, on aurait pu se demander si le gouvernement de Washington ne songeait pas vraiment à acculer le Japon à des concessions impossibles. L'hypothèse devient inadmissible après l'enlèvement, tambour battant, de l'acceptation promise d'un vaste programme de désarmement naval. Toute autre préoccupation s'efface devant les soins à donner à cette fleur fragile. Le prestige du parti républicain est engagé. Il faut réussir à tout prix. Succès d'autant plus important qu'il entraîne logiquement l'enterrement de l'alliance anglo-japonaise. Si vraiment le Japon donne ce double gage de réduire sa flotte et de renoncer au pacte britannique, comment pourrait-on lui chicaner les nécessités de son expansion?

Or, précisément, le Japon joue sa partie avec une adresse consommée. Il donne au programme naval une adhésion générale. Il ergote un peu sur la proportion des cuirassés, juste assez pour tenir la discussion en haleine jusqu'au moment où il aura récolté en Extrême-Orient. En même temps, il appelle au pouvoir, pour remplacer M. Hara assassiné, le ministre des Finances, baron Takahashi, le grand apôtre des économies. Enfin, et c'est vraiment le comble de l'art, les dirigeants nippons jugent le moment venu de découvrir la déchéance, bien lointaine déjà, du mikado Yoshihito. Un régent est nommé. Et ce régent est le prince Hirohito que l'Américain le plus anti-japonais a appelé « le seul homme libéral » de l'Empire du Soleil Levant. Aussitôt on voit arriver au premier plan le prince Kanine, le soldat moderne de l'école française, tandis que le champion du militarisme à l'allemande, le maréchal Yamagata, rentre dans la coulisse. Quelle habileté !

Les Américains l'ont compris. D'un seul mot, M. Hughes l'a indiqué. En posant le principe de la « porte ouverte », il ajoute aussitôt : « Naturellement, le Japon reste près de la porte. » Cela ne dit rien et cela laisse tout entendre. Impossibilité de priver les Japonais de leurs avantages géographiques, ethniques et sociaux. Impossibilité de refuser les débouchés indispensables à leur expansion. Impossibilité de les chasser des positions prises, en Corée, en Mandchourie, en Mongolie. Heureux si l'on peut attendre de leur sens politique des concessions, spontanément offertes déjà, dans le Chan-toung et en Sibérie.

Nous sommes loin des grands projets de libération et de régénération de la Chine. Combien loin ! Pour s'en rendre compte, il suffit de lire le programme vague et incohérent de la délégation chinoise. En dix formules, dont pas une n'ose serrer une réalité précise, on demande aux puissances de renoncer non seulement aux concessions plus ou moins abusives arrachées à la faiblesse, mais aux précautions les plus sages prises contre une incurable anarchie. La Chine réclame à la fois le *fara da se* et le concours désintéressé de l'étranger. Ces braves Célestes nagent en plein ciel.

M. Root les ramène un peu rudement sur la terre. De quatre traits nets, il délimite le champ du travail pratique. Respect de l'intégrité territoriale, de la souveraineté et de l'indépendance de la Chine. Pas d'intervention dans les affaires intérieures chinoises. Libre concurrence commerciale. Abstention de toute recherche de droit ou privilège spécial. Qui pourrait refuser de souscrire à un tel programme? Les plus ardents pêcheurs en eau trouble n'ont-ils pas toujours pris le plus grand soin de sauver la face? La rude étreinte du gantelet de fer allemand, la pression moins brutale, mais autrement vigoureuse de l'ours moscovite, respectaient théoriquement tous les droits de la Chine. Les annexions se couvraient de la fiction de l'emphytéose. De même les partages de sphères d'influences évitaient de heurter de front le principe de la « porte ouverte » proclamé dès 1898 par le secrétaire d'État américain Hay. D'ailleurs, les intérêts, toujours à l'affût des progrès, n'ont pas attendu que les politiciens découvrent l'Extrême-Orient pour substituer la coopération à la concurrence. La nouvelle formule est appliquée depuis plus d'un an aux affaires financières par le consortium des banques. Les Américains n'ont pas hésité à écarter la discussion des droits acquis, étant entendu que leurs hommes d'affaires auraient toute liberté hors des chasses réservées au Japon. M. Hughes a déclaré, sans ambages, que la reconnaissance de la souveraineté de la Chine implique la consécration de tous les traités signés par elle, y compris l'accord de 1915 sur le Chan-toung.

On raconte que le principal délégué chinois, M. Wellington Koo, a fondu en larmes en assistant au naufrage de ses illusions. Tant de naïveté peut surprendre de la part d'un gradué d'Harvard. Le vieux Li Hung Chang connaissait mieux l'Occident que le jeune Chinois élevé en Amérique. Ce n'est pas lui qui aurait demandé aux Américains de porter l'anarchie chinoise à bout de bras. Ce n'est pas lui surtout qui aurait oublié le grand enseignement de l'histoire que les rivalités des forts sont le seul salut des faibles. M. Wellington Koo n'a pas fini de pleurer si vraiment les appétits se coalisent autour de la nouvelle Pologne. Et c'est bien ce qui s'annonce à Washington. Tout le monde y gagne. L'Amérique s'assure un magnifique terrain d'expansion en reculant, au moins, un dangereux conflit. Le Japon garde ses positions essentielles et les avantages que personne ne pourrait lui enlever. Il fait l'économie d'armements tout en conservant la maîtrise navale en Extrême-Orient. L'Angleterre évite d'être obligée de choisir entre une amitié et une alliance également précieuses. Elle entrevoit la possibilité de conserver les avantages pratiques de la seconde tout en resserrant la première.

M. Hughes n'aurait qu'à se louer de sa brillante manœuvre, s'il n'y avait cette maudite Europe et des problèmes européens dont les nations européennes ne peuvent pas s'abstraire dès que l'on touche à un élément de leur puissance.

M. Hughes s'est-il vraiment imaginé qu'il pourrait régler le problème de la limitation des armements navals en considérant uniquement le point de vue du Pacifique? On peut difficilement en douter quand on considère son programme. Tous les calculs sont fondés sur cette idée fondamentale qu'il y a seulement trois forces navales dans le monde, qu'il suffit de les équilibrer dans le présent et l'avenir, le reste étant quantité négligeable.

Cette conception n'oublie qu'une chose, c'est que la flotte anglaise n'est pas du tout construite contre l'Amérique. La meilleure preuve est que, dès le 17 mars 1920, le premier lord de l'Amirauté adoptait formellement le principe du *one power standard.* La flotte britannique devait être simplement l'égale de la flotte la plus puissante existant dans le monde. C'était l'abdication devant la concurrence américaine. Et cette capitulation, qui devait faire tressaillir dans leur tombe toutes les grandes ombres du passé, ne soulevait pas la moindre protestation, parce que les Anglais savent qu'un conflit avec les États-Unis serait l'effondrement de leur empire.

La flotte anglaise a une autre destination. Elle doit assurer l'hégémonie britannique en Europe. Le traité de Versailles? Oui, mais il pourrait arriver un jour que la patience française se lassât. La

maîtrise de la mer, elle, ne trahit pas. Elle reste l'élément décisif de la victoire. Voilà pourquoi, dès que s'est apaisé le grand élan d'enthousiasme, les Anglais ont posé la question des armements navals de la France et de l'Italie. Il ne faut pas que les deux nations latines puissent faire la loi dans la Méditerranée. Il ne faut pas que ces nations aient des moyens sérieux de se défendre. Peu de cuirassés et surtout pas de sous-marins.

Pourquoi la France ne s'est-elle pas contentée d'accepter la lutte sur ce terrain excellent? Elle avait pour elle l'Amérique qui croyait vraiment avoir assez fait en faveur de l'Angleterre en lui concédant une légère supériorité. La tentative de suppression des sous-marins était assurée d'un fiasco complet, car les Américains y étaient opposés. Tous nos efforts devaient tendre à obtenir, d'accord avec l'Italie, un tonnage suffisant pour assurer la sécurité de nos côtes et de nos possessions coloniales. Par ce moyen nous pouvions faire admettre implicitement le principe général que la véritable sécurité dépend uniquement des moyens militaires de chaque nation. Cela suffisait pour garantir tous nos droits. Pourquoi les représentants de la France se sont-ils détournés de cette sage prudence? Pourquoi ont-ils soulevé la question des armements terrestres dont personne ne parlait et qui se trouvait virtuellement écartée puisque le problème naval était posé sous la forme d'une concurrence qui, sur terre, n'existe pas?

Il était dangereux et inutile de parler. Au moins, si on affrontait le risque, fallait-il tâcher de limiter les aléas par une argumentation prudente. Une thèse pouvait toujours se soutenir, celle de l'indépendance des nations telle que les Américains la conçoivent et que les Anglais ne peuvent l'écarter ouvertement. Tout au contraire, c'est la théorie de la dépendance que M. Briand a soutenue. Et, ironie suprême ! la théorie de la dépendance « morale », car l'appui matériel nous est refusé. On a pu voir la France, saignant de quinze cent mille blessures mortelles, affaiblie de dix départements mutilés au service de la civilisation, incertaine de ses réparations, vivant sous la menace de soixante millions d'ennemis avides de revanche, solliciter la permission de porter le fardeau de l'armure pendant que ses concurrents s'enrichiront. On dira sans doute que M. Briand a démontré éloquemment la persistance du péril allemand, qu'il a maintenu le droit de la France d'apprécier les mesures nécessaires à sa sécurité. Il n'aurait plus manqué, en vérité, que de demander à la Conférence de Washington de fixer notre budget de la guerre. N'est-ce pas déjà trop que le chef de notre gouvernement ait soumis à l'approbation « morale » d'un aréo-

page étranger des réductions d'armements qui demeurent à l'état d'hypothèses, étant subordonnées à des recrutements de cadres fort problématiques.

La sanction ne se fait pas attendre. Dès le lendemain du discours de M. Briand, l'Italie demande à la Conférence de retenir la question du désarmement terrestre en invoquant la nécessité d'enrayer la concurrence yougo-slave. Débat malheureux, dont un épisode inexactement rapporté a ameuté l'opinion italienne contre nous. Lord Curzon, soutenu par la presque totalité de la presse britannique, accuse la France d'empêcher la réconciliation des nations, de faire obstacle au désarmement, la met en demeure de revenir à une interprétation de l'Entente qui ressemble singulièrement au servage. En même temps, on voit surgir, comme par hasard, l'idée de convoquer l'Allemagne à la Conférence pour lui permettre d'offrir des gages « moraux » de sa sincérité pacifique. Le gâchis européen menace de faire irruption à la Conférence.

Le président Harding voit le péril. N'est-ce pas pour tâcher de le conjurer et ramener le débat à ses limites qu'il laisse entrevoir la possibilité de réunir périodiquement de nouvelles conférences groupant seulement les puissances intéressées pour l'examen de différents problèmes? On voit reparaître le projet d'association des nations que les républicains voudraient opposer à la Société des Nations. Mais aussitôt le clan extrémiste de M. Borah s'insurge. D'autre part, les Anglais ne lâchent pas l'idée de retourner l'Amérique contre la France. Ils menacent de faire échouer le désarmement naval si des mesures ne sont pas prises pour endiguer le militarisme français. Manœuvre particulièrement perfide, car tout le prestige du parti républicain est engagé sur le programme de M. Hughes. Et le dernier mot n'est pas dit, si vraiment M. Lloyd George s'obstine à partir avec l'idée de battre le record de la sensation. Que ferait à Washington le grand naufrageur?

SAINT-BRICE.

LES LETTRES

« D'UN SIÈCLE A L'AUTRE »

Si vous voulez lire un livre passionnant, lisez *D'un siècle à l'autre* de M. Georges Valois. Plus d'un homme jeune d'aujourd'hui y retrouvera des aventures intellectuelles et morales sœurs des siennes. Cette dernière œuvre de M. Georges Valois pourrait s'intituler : *Histoire d'un jeune homme sous la troisième République.* Elle est celle de M. Valois lui-même et de toute une génération, entre 1885 et 1920. Voilà un ouvrage à placer à côté de *Notre jeunesse* de Charles Péguy, des volumes de *Souvenirs* de M. Léon Daudet. Ajoutons-y les romans de l'Énergie nationale de M. Maurice Barrès : *les Déracinés*, *Leurs figures*, *l'Appel au soldat;* ainsi nous pourrons nous faire une représentation vivante de la vie politique et sociale sous la troisième République, depuis 1885 environ jusqu'à ces derniers jours. Nous comprendrons quels retentissements purent avoir dans les âmes certains dérèglements politiques ; quel drame pouvait déjà se jouer dans plus d'une conscience française, durant les années qui précédèrent la tragique tourmente.

Ce n'est pas aux lecteurs de cette revue qu'il conviendrait de présenter M. Georges Valois. M. Georges Valois est un économiste. S'il n'était que cela, ce qui est déjà beaucoup, ce ne serait point à moi, qui n'ai pas la compétence nécessaire, qu'il reviendrait de parler de lui à cette place. L'économiste Georges Valois a écrit *l'Homme qui vient*, *la Réforme économique et sociale*, *l'Economie nouvelle*, et en collaboration avec M. Georges Coquelle : *Intelligence et production.* Cependant, cet économiste est d'abord un esprit politique. C'est à

son esprit politique que nous avons dû *le Cheval de Troie*, à un moment de la guerre où il fallait quelque mérite pour faire d'aussi précieuses et judicieuses réflexions sur sa philosophie et sa conduite. Mais ce politique et cet économiste est avant tout *un homme*, dans le sens le plus noble. C'est cet homme qui a écrit *le Père*, philosophie de la famille, et c'est par l'observation de la vie des hommes dans la cité, c'est à leur contact, qu'il a acquis le meilleur de sa science. Selon une belle formule d'ascétisme, M. Georges Valois a suivi la loi de tout véritable développement humain : il est allé du dehors au dedans, et du dedans à ce qui est plus haut. Instinctivement, il a pris la seule voie qui puisse conduire un être humain à réaliser une belle œuvre : qu'il s'agisse de celle qu'il laissera en témoignage de son passage pour aider à la transmission du flambeau qui éclaire et illumine ; ou plus humblement, de la plus importante : réussir à devenir un homme authentique. M. Georges Valois nous raconte, dans sa chronique *D'un siècle à l'autre*, comment il est devenu cet homme. Ce récit sans apprêt nous fait comprendre la formation de sa pensée et de son cœur ; c'est à l'ennoblissement d'une âme que nous assistons au contact d'une vie qui cependant accomplit, chaque jour, tant de carnages spirituels : c'est pourquoi cette œuvre de M. Valois est passionnante.

Je ne vois qu'un homme à qui M. Georges Valois pourrait être comparé : c'est Charles Péguy. Malgré une différence de cinq ou six années d'âge, Charles Péguy et M. Georges Valois apparaissent comme deux beaux types d'hommes de cette génération. Comme ils se ressemblent ! Leur origine est la même ; leur évolution fut analogue. Mais M. Valois a avancé plus vite que Péguy, si bien qu'il avait déjà abouti à l'heure où Péguy connut sa mort héroïque. Est-ce parce que M. Valois, un peu plus jeune, bénéficia de se trouver plus rapproché de générations plus récentes? Je crois plutôt qu'il bénéficia surtout d'avoir eu dans son adolescence moins de chance apparente que Péguy. Considérons-les, tous les deux : Péguy l'Orléanais et Valois le Parisien. Ils sont, l'un et l'autre, d'origine et de traditions paysannes ; c'est ce qui empêcha le premier de se perdre et permit su second de se sauver. Péguy l'Orléanais était fils d'un paysan beauceron, lui-même fils et petit-fils de vignerons des rives de la Loire ; sa mère était Bourbonnaise et petite-fille de bûcheron. Valois le Parisien est né d'un père venu de la Normandie à Paris, d'une mère dont les origines paysannes étaient bourguignonnes et alsaciennes. Tous les deux furent amenés par les circonstances à passer leur enfance dans les champs : Péguy en Beauce et Valois dans la Brie. L'un et l'autre nous ont parlé d'une de leurs grand'mères

en termes touchants. Valois nous a fait de sa grand'mère maternelle un portrait inoubliable. Ainsi, c'est par une sainte femme en qui demeuraient vivantes encore les traditions de la vieille France qu'ils se sont trouvés reliés au plus vieux passé de la patrie. Tous les deux, ils ont reçu du milieu d'hommes où ils ont passé leur enfance l'empreinte révolutionnaire et républicaine. Le mari de la grand'mère de Valois — un brave homme qu'elle avait épousé en secondes noces après avoir élevé sa fille et que Valois avait pris l'habitude d'appeler grand-père — s'était donné corps et âme à la République ; il professait une sorte de mysticisme républicain qui n'était pas sans analogie avec celui que Péguy devait défendre pendant toute sa vie. Ce vieux brave homme voulut cette épitaphe sur sa tombe : « Un républicain qui a vécu pour la République et non par elle. » On peut imaginer que Valois, qui à l'école primaire de son village se battait avec ses camarades pour défendre les opinions de son grand-père, devait ressembler assez au Péguy de l'École normale des instituteurs du Loiret. Il semble cependant que Valois, qui donna, un jour, des coups à un instituteur adjoint d'opinions boulangistes, devait être un élève moins docile. Péguy nous a raconté qu'il prenait alors tout au sérieux : ce que lui disaient ses maîtres laïques aussi bien que les jeunes vicaires qui lui apprenaient le catéchisme, même si les seconds lui enseignaient tout le contraire des premiers : « Nous étions, écrira plus tard Péguy, de petits bonshommes sérieux et certainement graves. J'avais pris entre tous et au plus haut degré cette maladie. Je ne m'en suis jamais guéri... J'ai toujours tout pris au sérieux. Cela m'a mené loin. »

Voilà un sérieux qui devait mener Péguy à l'École normale d'instituteurs d'Orléans, à l'École normale de la rue d'Ulm, en passant par l'École professionnelle, le lycée d'Orléans, le lycée Lakanal et Sainte-Barbe. Il prit, en effet, tellement au sérieux tout ce qu'on lui apprenait qu'étant devenu socialiste, à la suite de cet enseignement, il entra bien à l'École normale, mais pensa qu'il avait mieux à faire que de s'y attarder, et voulant entreprendre de réformer le monde, il se fit l'éditeur des *Cahiers de la quinzaine*, afin de répandre son évangile.

Georges Valois quittera lui aussi l'école primaire pour entrer à l'École industrielle où il trouvera une bonne moitié de professeurs, autant d'élèves socialistes, mais il ne s'y montrera pas comme Péguy l'élève sage qu'on jugera bientôt digne du lycée, il sera, au contraire, exclu dans une fournée d'élèves qui avaient manifesté trop bruyamment pour la nourriture. C'est ainsi qu'on peut dire que Valois eut, au seuil de son adolescence, moins de chance appa-

rente que Péguy. C'est ce qui devait faire son bonheur. Péguy passera sa vie à se faire des convictions avec des connaissances toute livresques, à désirer mettre ensuite ses connaissances au service de ces convictions, à réagir contre elles par instinct vital, à faire leur critique aussi bien à la lumière de connaissances nouvelles que des faits : l'homme naturel ne cessera pas de lutter en lui avec l'homme artificiel qu'avait créé l'enseignement de ses maîtres ; il secouera sans cesse le joug, mais il mourra trop tôt pour avoir pu s'en délivrer. Quand il voudra écrire sa *Jeanne d'Arc*, il dira que ses maîtres de l'école primaire lui avaient masqué « la mystique de l'ancienne France, la mystique de l'ancien régime, dix siècles de l'ancienne France ». En 1913, dans *l'Argent*, alors qu'il se sera aperçu, comme l'a dit M. René Johannet, que le catholicisme fait partie de sa nature, il racontera : « Nous croyions intégralement aux enseignements de nos maîtres et également intégralement aux enseignements de nos curés... Aujourd'hui je puis dire, sans offenser personne, que la métaphysique de nos maîtres n'a plus pour nous et pour personne aucune espèce d'existence et la métaphysique de nos curés a pris possession de nos êtres à une profondeur que les curés eux-mêmes se seraient bien gardés de soupçonner. »

A ce moment Péguy était catholique, et il proclamait qu'il l'avait toujours été, tout en paraissant vivre en marge de la vie catholique ; il était républicain patriote, une sorte de républicain monarchiste, et cependant il avait toujours foi dans la mystique républicaine. Quand éclata la guerre, il n'était pas encore venu à bout de ses contradictions. Il semble qu'il ne devait se trouver pleinement d'accord avec lui-même que dans sa mort héroïque, à la tête de ses hommes, devant Paris qu'il avait tant aimé.

Pendant tout ce temps, qu'était devenu Valois? Il avait marché à pas de géant dans la voie où il semble bien qu'ait piétiné douloureusement Péguy. Le petit élève turbulent de l'École industrielle avait exercé des métiers divers : il avait couru à travers le vaste monde ; il avait suivi, en gardant l'honnêteté de son âme, l'enseignement terrible des réalités. Il était allé d'abord faire du commerce à Singapour ; dans ce carrefour de races, il avait ri en lisant l'*Emile*. Il s'était aperçu, en méditant sur l'*Histoire de la Révolution française*, que la mission révolutionnaire de la France n'avait pas l'importance qu'il croyait : il eût mieux aimé voir quelques pavillons français dans la rade. Ainsi la vie l'avait forcé « à comparer des idées entre elles, à choisir, à confronter des idées et des faits ». Ayant renversé toutes ses idoles, il se réveilla un matin, à son retour en France, anarchiste, avec l'horreur d'un siècle qui professait le culte de l'argent, et n'avait

même pas le respect de la pauvreté acceptée, voulue par l'homme qui lui préférait la science ou la gloire. Mais l'anarchie ne saurait être une solution. Valois se rendit bientôt compte que ce n'est pas elle qui sauverait l'intelligence ; du moins l'avait-elle préservé du socialisme où s'était enlisé si longtemps Péguy. Comme Péguy, il eut le bonheur de rencontrer M. Georges Sorel, et auprès de ce maître il acheva de se guérir de ses préjugés démocratiques. L'enseignement terrible de l'affaire Dreyfus survint alors. Le dreyfusien Valois eut naturellement bientôt le même écœurement que le dreyfusien Péguy, mais il en tira des conclusions logiques et actives. Un séjour en Russie l'y aida. Il n'en revint pas encore nationaliste, mais il n'était plus anarchiste et déjà l'internationalisme lui apparaissait comme un aspect du nationalisme ploutocratique juif. Le foyer qu'il fonda à ce moment, les devoirs précis qui en résultèrent pour lui, un séjour à la maison Colin et l'acceptation d'une tâche précise, l'enseignement qu'il put retirer du fonctionnement d'une vaste maison, la lecture du livre capital de Quinton : *l'Eau de mer, milieu organique*, achevèrent sa transformation. Il se rappela l'enseignement de sa grand'mère. Après un si grand nombre de traverses, c'est à celui-ci qu'il révenait. Un matin, au Luxembourg, lui apparut tout le sens de cette représentation de la Vierge que de naïves images lui avaient montrée les pieds sur le serpent. Valois se retrouvait catholique. Il tentera encore des essais de constitutions républicaines qui ne résisteront guère à son ésprit critique ; un jour, cet ancien anarchiste se réveillera monarchiste ; mais un monarchiste d'une espèce particulière qui ne pouvait que s'accommoder mal du genre de royalistes qu'il connaissait ; un monarchiste qui aspirait déjà à fonder un parti royaliste nouveau, quand un jour Paul Bourget lui apprit que celui-ci existait déjà. Ainsi Georges Valois entra en rapports avec Charles Maurras qui était déjà parvenu aux mêmes conclusions par d'autres chemins.

La nécessité de la venue du Chef national pour sauver l'intelligence, le travail, les protéger contre le pouvoir de l'argent, telle est la conclusion à laquelle était arrivé Valois, à la veille de la guerre. Pour un grand nombre, celle-ci fut un enseignement ; à Valois, elle servit à éprouver la vérité nouvelle à quoi il venait de se rallier. C'est à Verdun sauvé par un chef qu'il eût achevé, s'il en avait été encore besoin, de se persuader de la nécessité du Chef royal pour coordonner tous les efforts de la patrie.

GEORGES LE CARDONNEL.

LES BEAUX-ARTS

DE QUELQUES ÉCRITS SUR L'ART (1)

Si notre siècle a vu décliner et disparaître certains genres littéraires, il en a vu naître quelques-uns de nouveaux. Par exemple, la préface pour catalogues d'exposition. Cette forme de la critique d'art est aisée à saisir. Pour expliquer ou pour louer les œuvres d'un peintre ou d'un sculpteur, il n'est pas absolument indispensable de les comprendre soi-même, nous en avons chaque jour la preuve. Il suffit d'avoir appris et d'employer au hasard des termes d'esthétique (le vocabulaire spécial est assez mince) ; moins on a d'idées à exprimer, plus il est facile d'écrire n'importe quoi à propos de n'importe qui. Aussi, la préface de catalogues d'exposition de peinture joue-t-elle à présent, dans la carrière des jeunes littérateurs, le rôle des traditionnels recueils de sonnets parnassiens ou plaquettes de vers libres. Ouvrons ces minces brochures que le courrier nous apporte quotidiennement et au moyen desquelles nous sommes avertis que Monsieur un Tel expose tels tableaux dans telle galerie. Deux ou trois excellentes reproductions en photogravure dispensent, à la rigueur, d'aller constater, *de visu*, le talent de l'artiste ; au surplus la préface est là pour nous dire ce qu'il convient d'en penser. Chose singulière, les mêmes mots, les mêmes phrases servent à justifier les tentatives les plus opposées, les réalisations les plus différentes. Parfois quand la boursouflure du style gonfle l'insignifiance des idées, l'effet devient comique. Dans un article consacré à l'œuvre de M. Despiau, sculpteur excellent, dont la simplicité et la grâce

(1) *Artistes-Ecrivains*, par Ratouis de Limay (Alain, édit.). — *La Peinture*, par Tristan Klingsor (Rieder, édit.). — *Bonnard* (Crès, édit.), *Degas* (Messein, édit.), par François Fosca.

sont les premiers mérites, ce dernier était loué pour « son aptitude à gravir sans encombre l'échelon de l'analyse, pour arriver à une synthèse d'autant plus vivante et viable... » Le commentateur déclarait, quelques lignes plus loin, à propos des portraits modelés par le même artiste : « Rien d'arbitraire dans ces déformations de plans qui entraînent une rupture de la symétrie, mais laissent subsister indemne l'ensemble de cet édifice parfait qu'est la charpente du crâne humain ! » Une demi-heure de pareilles lectures exercerait évidemment des ravages beaucoup plus sûrs.

M. André Salmon attribuant généreusement à tous ses confrères sa propre sensibilité intuitive, sa propre compréhension pénétrante, saluait naguère l'avènement de « la critique des poètes ». Hélas ! il ne songeait pas aux mauvais, qui furent les plus empressés et les plus bavards, si bien que la sottise, auparavant discrète et toute unie, se trouva magnifiée et multipliée par un lyrisme extravagant.

Verrons-nous à la critique des poètes succéder la critique des peintres? L'un de nos peintres-écrivains les plus connus, M. André Lhote (1), prend soin de nous avertir qu'il n'écrit pas « pour son seul plaisir » ni « par goût pédagogique ». C'est justement cela qui peut sembler fâcheux. Écrivant pour son plaisir, M. Lhote rencontrerait parfois une remarque juste ou piquante. Parlant de son art d'une manière désintéressée, ou bien dans le dessein louable de faire profiter autrui de son expérience, il dirait des choses vraies, utiles, à tout le moins utilisables.

Malheureusement, il apparaît que M. Lhote, soit qu'il visite le Louvre, ou le Salon d'Automne, soit qu'il explique Ingres, soit qu'il fasse « sur l'œuvre de Delacroix les réserves que ses convictions techniques lui imposent », soit qu'il prenne à parti M. Vauxcelles, est hanté, dominé par le souci de défendre sa propre peinture. Si bien que toutes les théories qu'il prétend déduire de l'étude de tel ou tel maître semblent toujours n'être avancées que pour la justification de son œuvre et l'excuse d'évolutions rapides, alors que ces dernières s'expliquaient parfaitement par le jeu d'influences successives sur un esprit prompt à l'assimilation. M. André Lhote aurait tort, au demeurant, de croire qu'on lui reproche d'écrire. On se plaint seulement qu'il n'écrive, sous une forme faussement objective, que pour parler de soi.

Personne de sensé ne penserait qu'*écrire* soit pour un peintre un exercice compromettant. D'illustres exemples sont là pour témoigner du contraire. M. Ratouis de Limay vient de nous donner une

(1) *Nouvelle Revue française*, décembre 1921.

anthologie des artistes écrivains, depuis Leo-Battista Alberti jusqu'à Théodore Rousseau. Vasari, on ne sait pourquoi, n'y figure pas, non plus que Fragonard, ni David, ni M. Ingres. En revanche on nous promet pour un second volume des textes de feu Jules Breton. Il eût été préférable de donner plus d'importance aux écrits réellement intéressants, comme les admirables *Discours* de Reynolds, ou l'étude célèbre de Delacroix sur Poussin. Moins familiers sont les espèces de pamphlets qu'improvisait Ch.-Nicolas Cochin, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de peinture et précurseur de M. Lecorbusier-Sagnier. Son rappel aux artistes décorateurs et architectes (supplications aux orfèvres, ciseleurs, sculpteurs en bois pour les appartements et autres) est une merveille d'ironie et de bon sens : « C'est avec bien du regret, écrit-il, que nous nous voyons obligés de les prier (les sculpteurs) de restreindre leur génie aux lois de proportion, quelques simples qu'elles soient. Nous ne sentons que trop qu'en s'assujettissant au bon sens, quantité de personnes qui passent maintenant pour de beaux génies se trouveront n'en avoir plus du tout... Nous avons fait des efforts incroyables pour admirer leurs inventions, si merveilleuses qu'elles ne sont plus du ressort de la raison, mais notre sens commun grossier nous excite toujours à les trouver ridicules. »

Quel éditeur bien inspiré s'avisera de réimprimer les *Œuvres diverses* de Ch.-N. Cochin qui sont toutes de cette veine? L'anthologie de M. Ratouis de Limay montre que plusieurs peintres célèbres mériteraient de l'être aussi comme écrivains, mais le recueil de leurs jugements et de leurs réflexions sur l'art où ils ont excellé reste encore à faire. Souhaitons qu'il se trouve quelqu'un pour l'entreprendre.

M. François Fosca et Tristan Klingsor, peintres tous deux, viennent de publier, le premier une étude sur Degas, le second un tableau de la peinture française depuis vingt ans. C'est, à vrai dire, un « portrait de Degas » que M. François Fosca a dessiné, avec la clairvoyance la plus aiguë et en traits d'une finesse remarquable. On a pourtant le sentiment que l'auteur de ce livre excellent n'admire plus son modèle autant qu'il l'avait pu faire auparavant ; son apologie est souvent défensive et parfois il avoue ses dilections profondes dont l'objet est situé au delà de ces réussites de Degas qu'animait cette « passion du non-vu » si justement dénoncée par lui, vers la fin de son étude. M. Fosca ne peut s'empêcher de reconnaître que l'art de Degas, « cette passion pour reproduire le jeu des muscles dans l'atmosphère, sans les rattacher à quelque thème, mytholo-

gique, religieux, lyrique, qui fournisse par suggestion l'élément spirituel, a son danger : c'est le manque d'humanité... « ...L'utilité supérieure de l'art, c'est de nous faire sentir un lien entre nous et le modèle, c'est de nous faire participer à la communion des vivants, que ce soit par l'entremise de la sensualité, de la haine, de la charité, de l'amour, de la nature, enfin de tous les sentiments qui peuvent émouvoir le cœur de l'homme... »

Plus loin, M. Fosca marque un trait commun aux naturalistes et à Degas, « ce manque de communion avec le sujet, cette teinte d'amertume et même de mépris ; bref, quelque chose d'inhumain ».

On peut partager ou non les préférences ou les sentiments de M. François Fosca, mais non pas lui dénier une rare faculté d'analyse ni, mérite plus rare encore, le don d'exposer clairement ses idées.

M. Tristan Klingsor, qui est aussi un peintre très délié, trop délié parfois, a écrit naguère une très bonne monographie de M. Charles Guérin. Son livre, qui résume l'histoire de la peinture en ces vingt dernières années, est d'une impartialité qui confine à l'éclectisme. Par un scrupule peut-être excessif, l'auteur semble s'être abstenu de jugements trop formels. Il se contente d'indiquer discrètement ses préférences. Ses observations d'ordre purement technique, touchant la manière et les procédés de chaque artiste, sont très remarquables par leur précision. On trouvera là autre chose que du verbiage : de véritables descriptions, scrupuleuses et complètes des œuvres et des hommes. Cet ouvrage est une excellente initiation à la peinture nouvelle, où certains amateurs et les snobs pourront apprendre à connaître ce qu'ils admirent de confiance.

Roger Allard.

Au Temps du Christ (1). — Sous ce titre vient de paraître un très bel album contenant des reproductions excellentes de dessins de Giovanni Domenico Tiepolo. Ces dessins, jusqu'alors inédits, se rapportent à la vie de Jésus, de la Vierge et des Apôtres. Ils sont fort beaux, comme on peut le penser, mais remarquables en ce qu'ils dénotent chez ce maître un sens de l'illustration. Ces grands hommes n'avaient certes pas de l'anecdote et du sujet la frayeur comique que font paraître certains dessinateurs contemporains. *La Trahison de Judas* est une admirable composition qui fait penser aux chefs-d'œuvre du Tintoret, le magicien du noir et du blanc. Une introduction et des notices très pertinentes de M. Henri Guérin complètent cette belle publication.

(1) Mame et fils, édit., Tours.

LA PHILOSOPHIE

LES MYTHES DU « CONTRAT SOCIAL »

Le *Jean-Jacques Rousseau* que vient de publier M. le baron Seillière se recommande par les mêmes qualités solides que les nombreux ouvrages précédents du même auteur. S'il ne peut rivaliser de finesse et de subtilité psychologique avec les conférences de Jules Lemaître, il affirme du moins, comme un beau meuble cossu et doré, une imposante masse rationnelle et des surfaces de tout repos. Et si fâchés qu'en soient les démons du romantisme, il faut bien avouer que l'érudit baron, installé dans des principes d'ordre fort sains, a raison sur toute la ligne contre le vagabond malade.

Les mêmes déficiences, toutefois, que nous avons déjà signalées dans un précédent article (1), se font remarquer ici. La sagesse de M. Seillière ne veut tenir compte d'aucune autre *vérité* que de celle du bien social, elle refuse ainsi d'aller jusqu'aux principes essentiels des maux qu'elle dénonce, et elle se satisfait d'un pragmatisme parfois bien sommaire. M. Seillière exprime par exemple les bienfaits médico-psychiques des « amitiés métaphysiques » procurées par la foi, d'un ton si savamment supérieur, qu'on peut à peine refréner une maligne envie de lui dire que les déprimés et les « maniaques de l'amour » n'ont pas seuls besoin d'une « tonification mystique » garantie par ailleurs contre « l'outrecuidance », et que les membres de l'Institut eux-mêmes partagent ce besoin : discours qui serait

(1) Voir la *Revue* du 15 mai 1921 : *Une philosophie de l'histoire moderne.*

injuste, car M. Seillière sait cela de reste, étant catholique en somme.

Comment ne pas relever cependant des affirmations aussi superficielles et aussi brutalement inexactes que celle-ci : « La négation ou du moins la prétérition de l'enfer et l'acceptation du purgatoire à titre de moyen terme... *sont le caractère propre du mysticisme féminin d'une Catherine de Gênes*, mysticisme bientôt glissé à l'hétérodoxie pour culminer enfin dans l'œuvre de Mme Guyon » (comme si sainte Catherine de Gênes avait la moindre affinité avec le quiétisme, et comme si ses révélations sur le purgatoire n'étaient pas conformes à la théologie la plus *virilement* orthodoxe !). M. Seillière nous apprend encore tranquillement que « sous l'influence jésuite », « l'Église catholique a paru se rapprocher dans les temps modernes du point de vue de Pélage » (ce qui n'est flatteur ni exact ni pour les jésuites ni pour l'Église), et sous prétexte que le rousseauisme est essentiellement « une hérésie chrétienne de caractère mystique » (il serait plus juste de dire *une corruption naturaliste du sentiment chrétien*), il déclare tout net, sans marquer aucune réserve : « Il y a près d'un siècle que Ballanche le plaçait [Rousseau] parmi les grands mystiques issus de la prédication de Jésus, à la suite des Dante ou des sainte Thérèse. » Ce qui est à peu près aussi correct que de placer le ouistiti parmi les grands humains issus de l'acte créateur, à la suite des Abraham et des Booz.

Pour s'expliquer sur l'usage absolument intempérant que M. Seillière fait du mot *mystique*, il faudrait de longs développements. Bornons-nous à remarquer que l'honnêteté dans le langage demanderait que ce mot fût défini d'abord par rapport à la réalité authentique qu'il désigne avant tout, c'est-à-dire par rapport à la *connaissance amoureuse des choses divines procurée par les dons du Saint-Esprit*, — sens tout à fait propre qu'il est loisible d'étendre ensuite autant qu'on voudra, mais avec claire conscience et discernement. Quoi qu'il en soit, il est curieux de noter que M. Seillière, sans doute parce qu'il ne voit dans le « mysticisme » que l'aspect sensibilité, hésite encore à relever le caractère « mystique » du *Contrat social*, qu'il regardait antérieurement comme une estimable utopie plutarchienne et comme l'ouvrage le plus rationnel de Rousseau ; alors qu'en réalité le *Contrat* est — d'une autre manière à coup sûr et sous une autre forme — aussi follement « mystique », disons plus exactement *mythique*, que les autres livres de la Bible rousseauiste. C'est sur ce point que j'aimerais insister aujourd'hui, en passant rapidement en revue et en essayant d'énoncer en une brève formule, qui en fasse saisir l'esprit essentiel, les principaux mythes dont le monde moderne est redevable à cette œuvre fameuse.

I. La Nature. — Dans ce *Traité de la Loi* dont on ne saurait trop méditer les limpides et splendides analyses, saint Thomas nous explique (1) que le mot « droit naturel » peut s'entendre en deux sens tout différents : une chose peut être dite « de droit naturel » soit parce que la nature y incline (comme de ne pas faire injure à autrui), soit seulement parce que le contraire de cette chose n'est pas donné par la nature, « en ce sens-là on pourrait dire que d'être nu est pour l'homme *de jure naturali*, parce que c'est l'art, et non la nature, qui lui fournit le vêtement ; c'est en ce sens qu'on doit entendre le mot d'Isidore, appelant *de droit naturel* l'état de possession commune, et d'une et identique liberté pour tous ; en effet la distinction des propriétés et la soumission à un maître ne sont pas choses fournies par la nature, mais amenées par la raison des hommes pour l'utilité de la vie humaine ».

En d'autres termes, le mot nature peut être pris au sens métaphysique d'*essence* comportant une certaine finalité. Est naturel alors ce qui répond aux exigences et aux inclinations de l'essence, ce à quoi les choses sont ordonnées de par leur type spécifique et en définitive de par l'auteur de l'être. Et il peut être pris au sens matériel d'*état primitif* donné en fait. Est naturel alors ce qui se trouve exister de fait avant tout développement dû à l'art et à la raison.

L'affaiblissement de l'esprit métaphysique devait obscurcir peu à peu le premier sens du mot nature. Dans la théorie radicalement nominaliste et empiriste de Hobbes, suivi en cela par Spinoza, le second sens demeure seul, et, mal dégagé, conduit le philosophe à de logiques aberrations. Est « naturel », selon Hobbes, l'isolement absolu des individus, et le combat de tous contre tous, qu'il s'imagine comme l'état primitif de l'humanité. Et dans son singulier pessimisme de mystique de la raison, Spinoza déclare : « Le droit naturel de chacun s'étend jusqu'où s'étend sa puissance... Quiconque est censé vivre sous le seul empire de la nature a le droit absolu de convoiter ce qu'il juge utile, qu'il soit porté à ce désir par la saine raison ou par la violence des passions ; il a le droit de se l'approprier de toutes manières, soit par force, soit par ruse, soit par prières, soit par tous les moyens qu'il jugera les plus faciles, et conséquemment de tenir pour ennemi celui qui veut l'empêcher de satisfaire ses désirs (2). » Rien de plus clair.

Que fait Jean-Jacques? Parce qu'il est un tempérament religieux,

(1) *Summa theologica*, I-II, q. 94, a. 5, *ad* 3.
(2) *Tractatus theologico-politicus*, cap. xvi.

et parce qu'au reste ce qu'il y a de bon sens en lui est carrément traditionaliste, il revient à la notion de nature au premier sens du mot, à la notion d'une nature ordonnée à une fin par la sagesse d'un Dieu bon ; mais impuissant à réaliser intellectuellement cette notion, et à lui restituer sa valeur et sa portée métaphysiques, ne pouvant la réaliser qu'imaginativement, il la coule dans la représentation d'un certain état primitif et antéculturel si j'ose dire, qui répond précisément au second sens du mot nature. Il brouille ces deux sens différents, il bloque en un seul pseudo-concept équivoque la « nature » des métaphysiciens et la « nature » des empiristes. De là le mythe rousseauiste de la nature, dont il suffit de donner une expression claire pour percevoir l'absurdité.

La nature est l'état primitif des choses, auquel elles doivent s'arrêter ou qu'elles doivent restituer de par leur essence, ou encore *la nature est l'exigence divine d'un certain état primitif ou d'avant-culture que les choses sont faites pour réaliser.*

De ce mythe de la Nature sortira logiquement le dogme de la Bonté naturelle ; il suffira pour cela de s'apercevoir que la nature au sens des métaphysiciens, l'immuable *essence* des choses, et en particulier l'essence humaine, ainsi que ses facultés et ses inclinations spécifiques, est bonne ; on conclura que l'*état primitif* et les conditions primitives de la vie humaine, l'état d'avant la culture et d'avant les institutions de la raison (qu'on l'imagine donné historiquement jadis ou qu'on le conçoive seulement par abstraction) était nécessairement bon, innocent, heureux, et qu'un *état* de bonté, une condition stable d'innocence et de bonheur, est dû à l'humanité. Jean-Jacques, pour imaginer cet état, transposera tout simplement et aplatira dans le plan du romanesque naturiste la haute idée théologique de l'état d'Adam au paradis terrestre, état que la pensée catholique tient pour un pur privilège de grâce, et que l'hérésie janséniste exigeait au contraire de la justice de Dieu...

C'est en écrivant ses *Discours*, après la révélation du bois de Vincennes et le gilet mouillé de pleurs, que Rousseau découvrira le dogme de la bonté naturelle. Dans le *Contrat social*, qu'il rédigea plus tard mais d'après ses vieux cahiers de Venise, ce dogme n'est pas formulé, il est même parfois contredit. Cependant le mythe de la Nature, qui le contient en germe, est déjà là. On s'en rend compte en constatant que c'est le mythe de la Nature qui engendre le mythe de la Liberté, absolument essentiel au *Contrat social.*

II. La Liberté. — « L'homme est né libre. » (Un sauvage dans un bois.) Autrement dit, *l'état de liberté ou de souveraine indépen-*

dance est l'état primitif dont l'essence de l'homme et l'ordination divine exigent le maintien ou la restitution.

Dès lors, aucune sorte de soumission à un maître ou de domination sur un sujet n'est admissible. L'état qui, d'après les théologiens, aurait régné au paradis terrestre, et où tous eussent été de condition libre, c'est-à-dire où aucun n'eût travaillé au service d'autrui et pour le bien *propre* d'autrui, donc comme « quelque chose d'autrui », parce que dans l'état d'innocence il n'y aurait pas eu de travail servile, devient l'état exigé par la nature humaine. Bien plus, tandis que selon saint Thomas l'état d'innocence aurait comporté cette sorte de domination sur des hommes libres qui consiste à les diriger vers le bien *commun*, « parce que l'homme est naturellement social, et parce que la vie sociale est impossible sans quelqu'un qui préside pour tendre au bien commun, — *multi enim per se intendunt ad multa, unus vero ad unum*, — et parce que, d'autre part, il est normal de soi que si un homme est suréminent en justice et en science, il serve à l'utilité des autres » (1), c'est-à-dire commande, il faut dire au contraire selon Jean-Jacques que cette sorte de domination elle-même est exclue par la nature. L'homme est né libre, la Liberté est une exigence absolue de la Nature, toute soumission quelle qu'elle soit à l'autorité d'un homme quel qu'il soit est contraire à la Nature.

III. L'Égalité. — Une égale condition pour tous est de même exigée par la Nature. Nous naissons tous également hommes, et donc également « libres », égaux quant à l'*essence* spécifique, et donc (c'est là l'énorme confusion propre à la pensée égalitaire) égaux quant à l'*état* dont notre essence et l'ordination divine requièrent la réalisation pour chaque individu. Il y a sans doute des inégalités dites « naturelles », entre individus plus ou moins vigoureux, plus ou moins intelligents. Mais elles sont contraires au vœu de la Nature, et qui sait si elles ne remontent pas à quelque lointaine déformation?

La Nature demande que l'égalité la plus stricte soit réalisée parmi les hommes, en sorte que dans tout état politique qui n'est pas directement opposé à la Nature et à son auteur, une égalité sociale absolue devra précisément compenser les inégalités naturelles.

Ce mythe de l'Égalité s'alimente de deux sophismes étrangement grossiers :

1° Confusion de l'*égalité* avec la *justice*, qui détruit la justice. La justice (2) en effet implique une certaine égalité, mais égalité *géomé-*

(1) *Summa theologica*, I, q. 96, a. 4.

(2) Nous parlons de la justice distributive *(totius ad partes)*, la seule dont il puisse être question ici.

trique ou *de proportion* (traiter l'un et l'autre proportionnellement à son mérite), et non pas égalité *arithmétique* ou *de grandeur absolue* (traiter l'un et l'autre identiquement quel que soit son mérite) ; de sorte que confondre la justice avec cette seconde espèce d'égalité, avec l'égalité pure et simple, est tout justement détruire la justice ;

2° Confusion, qui rend impossible la constitution d'aucun corps social, de ce qui concerne la *rétribution* aux parties avec ce qui concerne la *constitution* du tout. Saint Thomas l'expliquait lumineusement contre Origène, patriarche de l'égalitarisme par excellence, qui prétendait que Dieu avait dû créer toutes choses égales (car avant d'être créées elles étaient toutes également néant), et que la diversité des choses et l'ordre du monde provenaient du péché de la créature : dans l'ordre de la *rétribution*, la justice a à s'exercer, et elle exige qu'à des égaux soient rendues des choses égales, parce qu'il y a là nécessairement des mérites à présupposer ; mais dans l'ordre de la *constitution* des choses, ou de leur *première institution*, ces exigences de la justice n'ont pas à s'exercer, parce que là il n'y a pas nécessairement de mérites à présupposer, mais seulement une œuvre à faire exister, un tout à constituer. « C'est sans faire tort à la justice que l'artiste place en diverses parties de l'édifice des pierres par hypothèse toutes pareilles ; non qu'il suppose en elles quelque diversité préexistante, mais parce qu'il vise la perfection du tout à édifier, qui ne pourrait pas être, si les pierres n'étaient diversement et inégalement placées dans l'édifice. De même c'est sans injustice, et cependant sans présupposer aucune diversité de mérites, que Dieu, dès le principe, pour qu'il y eût perfection dans l'univers, a institué selon sa sagesse des créatures diverses et inégales (1). » Et de même, à supposer par hypothèse des hommes tous égaux en valeur, c'est sans injustice que pour constituer le corps politique, — et sinon ce corps ne pourrait pas être, — ils seraient placés en des parties diverses de celui-ci, et auraient par conséquent des droits, des fonctions et des conditions inégales.

IV. Le Problème politique. — Le mythe de la Liberté et le mythe de l'Égalité conduisent Rousseau à formuler le problème politique d'une manière entièrement et absurdement utopique. Comment faire une société avec des individus tous parfaitement « libres » et « égaux »? Comment, pour employer des expressions de Rousseau lui-même, mettre d'accord *les hommes* (tels que les veut la nature) et *les lois* (telles que les exige un corps social)? *Comment « trouver une forme*

(1) *Summa theologica*, I, q. 65, a. 2, *ad* 3.

d'association... par laquelle chacun, s'unissant à tous, n'obéisse pourtant qu'à lui-même et reste aussi libre qu'auparavant »?

Il s'agit simplement de constituer un tout organique sans que les parties en soient subordonnées l'une à l'autre. C'est absurde, mais Jean-Jacques est content. Plus le problème est difficile, plus il aura de mérite à en inventer la solution. Problème irréel et solution irréalisable, peu lui importe, la réalité n'est pas ce qui l'occupe. Sa mission de prophète est de réprouver et anathématiser l'injuste cité qui existe, et de montrer aux hommes le seul type concevable de juste cité. S'il est impossible que cette cité juste existe, tant pis pour les hommes ; il leur restera la ressource de « se rouler par terre et de gémir d'être hommes », à l'exemple de Jean-Jacques lui-même quand il désespère de la démocratie et qu'il songe à Caligula.

V. Le Contrat social. — C'est le contrat social qui « donne la solution » du « problème fondamental » qui vient d'être énoncé. *Le contrat social est un pacte conclu par la volonté délibérée d'individus souverainement libres que l'état de nature tenait auparavant dans l'isolement, et qui conviennent de passer à l'état de société.*

Bien qu'il en dérive par un long processus de dégradation qui va d'Althusius et de Grotius à Rousseau, ce mythe du Contrat est tout différent du *consensus* admis par les anciens à l'origine des sociétés humaines, et qui était l'expression d'une aspiration naturelle. Le contrat rousseauiste a son premier principe dans la volonté réfléchie de l'homme, non dans la nature, et il donne naissance à un produit inventé par l'art humain, non à une œuvre qui procède radicalement de la nature ; il présuppose que « l'individu seul est l'ouvrage de la nature ».

Il suit de là que la société n'a pas pour premier auteur Dieu auteur de l'ordre naturel, mais la volonté de l'homme, et que la génération du droit civil est la destruction du droit naturel ; les anciens enseignaient que la loi humaine dérive de la loi naturelle comme une spécification de ce que celle-ci laissait indéterminé, Rousseau enseignera qu'après le pacte il ne subsiste plus de droits naturels, et il sera admis désormais que dans l'état de société tout droit ne saurait provenir que de la convention de volontés libres...

Mais la notion du contrat rousseauiste n'est pas encore complète. Ce n'est pas en effet un pacte quelconque, il a une nature déterminée, il comporte essentiellement certaines clauses sans lesquelles il n'est rien, et dont Jean-Jacques déduira tout son système. « *Ces clauses, bien entendues, se réduisent toutes à une seule : savoir, l'aliénation totale de chaque associé avec tous ses droits à toute la communauté.* »

Où donc est alors la liberté? Et comment le « problème fondamental » est-il résolu? Ah! voilà précisément la merveille. « Chacun se donnant à tous ne se donne à personne », il est soumis au tout, mais il n'est soumis à aucun homme, et c'est là l'essentiel, il n'y a aucun homme au-dessus de lui. Bien plus, à l'instant où le pacte engendre le corps social, chacun s'absorbe tellement dans ce Moi commun qu'il a voulu qu'en lui obéissant il s'obéît encore à lui-même. Plus donc nous obéissons, non à un homme, — à Dieu ne plaise! — mais à la volonté générale, plus nous sommes libres. Heureuse solution! A l'état de nature nous n'existions qu'à titre d'individus, nullement à titre de parties, à l'état de société nous n'existons plus qu'à titre de parties. C'est ainsi que l'individualisme pur, par là même qu'il méconnaît la réalité propre des liens sociaux surajoutés aux individus par exigence de nature, aboutit fatalement, dès qu'il entreprend de construire une société, au pur étatisme.

VI. La Volonté générale. — C'est le plus beau mythe de Jean-Jacques, le plus religieusement fabriqué : mythe du panthéisme politique, pourrait-on dire. *La Volonté générale* (qu'il ne faut pas confondre avec la somme des volontés individuelles) *est la volonté propre du Moi commun engendré par le sacrifice que chacun a fait de lui-même et de tous ses droits sur l'autel de la cité.*

A vrai dire, il s'agit ici d'une sorte de Dieu immanent mystérieusement évoqué par l'opération du pacte, et des décrets duquel la majorité des suffrages n'est qu'un signe, signe sacré dont la validité suppose certaines conditions, en particulier, enseigne Rousseau, qu'aucune société partielle n'existe dans le tout.

Dieu social immanent, moi commun qui est plus moi que moi-même, en qui je me perds pour me retrouver, et que je sers pour être libre, voilà qui offrirait à M. Seillière une bonne occasion de parler du mysticisme de Jean-Jacques. Remarquez comment ce dernier explique que le citoyen soumis à une loi contre laquelle il a voté demeure libre et continue à n'obéir qu'à lui-même : on ne vote pas, dit-il, pour donner son avis, on vote pour que soit obtenue, par le calcul des voix, une manifestation de la Volonté générale, que chacun veut avant tout, puisque c'est par elle qu'il est citoyen et libre. « Quand donc l'avis contraire au mien l'emporte, cela ne prouve autre chose sinon que je m'étais trompé, et que ce que j'estimais être la volonté générale ne l'était pas. Si mon avis particulier l'eût emporté, j'aurais fait autre chose que ce que j'aurais voulu; c'est alors que je n'aurais pas été libre. » Rousseau ne tente-t-il pas ici une sorte de transposition absurde du cas du croyant qui, en deman-

dant dans la prière ce qu'il estime convenable, demande et veut cependant avant tout que la volonté de Dieu soit faite? Le vote est conçu par lui comme une espèce de rite déprécatoire et évocatoire adressé à la Volonté générale.

VII. La Loi. — Le mythe de la Volonté générale tient le rôle central et dominateur dans la politique de Rousseau, comme la notion du bien commun dans la politique d'Aristote. Le bien commun, à titre de fin poursuivie, suppose essentiellement la direction d'une intelligence, et la loi se définissait pour les anciens : une disposition de la raison tendant au bien commun, promulguée par celui qui a le soin de la communauté. La Volonté générale, principe animateur et moteur du corps social, s'impose à tous par sa seule existence ; il lui suffit d'être, et c'est le Nombre qui la manifeste. *La loi sera définie dès lors : l'expression de la volonté générale, et ce n'est plus de la raison, c'est du nombre qu'elle émanera.*

Il était essentiel à la loi selon les anciens d'être juste. La loi moderne n'a pas besoin d'être juste et veut quand même être obéie. La loi selon les anciens était promulguée par quelqu'un qui commande, la loi moderne est seule à commander ; comme le Dieu de Malebranche détenait seul le pouvoir d'agir, ce signe mythique qui trône dans le ciel des abstractions détient seul l'autorité. Au-dessous d'elle, sur la terre, les hommes sont, au point de vue des rapports d'autorité et de soumission, une poussière homogène et absolument amorphe.

VIII. Le Peuple souverain. — La loi n'existe qu'en tant qu'elle exprime la Volonté générale. Mais la Volonté générale est la volonté du peuple. « Le peuple, soumis aux lois, en doit être l'auteur », c'est ainsi qu'il *n'obéit qu'à lui-même*, et que nous sommes à la fois « libres et soumis aux lois, puisqu'elles ne sont que des registres de nos volontés ».

La souveraineté réside donc essentiellement et absolument dans le peuple, dans la masse amorphe de tous les individus pris ensemble, et, puisque l'état de société n'est pas naturel, mais artificiel, elle a sa première origine non en Dieu, mais dans la libre volonté du peuple lui-même. Tout État qui n'est pas bâti sur ce fondement n'est pas un *État régi par des lois*, un État légitime, c'est une production de la tyrannie, un monstre qui viole les droits de la nature humaine.

C'est là le mythe propre, le principe spirituel de la Démocratie moderne, absolument opposé au droit chrétien, qui veut que la souveraineté dérive de Dieu comme de sa première origine, et qu'elle passe seulement par le peuple pour aller résider en celui ou ceux qui sont chargés de veiller au bien commun.

Remarquons que la question ici posée est tout à fait distincte de celle des formes de gouvernement. Les trois formes classiques de gouvernement ont leur place dans le système chrétien, la souveraineté, en régime démocratique, résidant alors dans les élus. Et de même elles ont toutes trois leur place, au moins théoriquement, dans le système de Rousseau, et elles y sont toutes trois également viciées. « J'appelle république tout État régi par des lois » (c'est-à-dire où les lois sont l'expresson de la Volonté générale et où par conséquent le peuple est souverain), « *sous quelque forme d'administration que ce puisse être*... Tout gouvernement légitime est » donc « républicain... Pour être légitime, il ne faut pas que le gouvernement se confonde avec le souverain, mais qu'il en soit le *ministre;* alors la monarchie elle-même est république. » Le prince ne fait pas acte de souveraineté, mais de « magistrature », il n'est pas l'auteur, il est le ministre de la Loi, aucune parcelle d'autorité ne réside en lui, l'autorité est toute dans la Volonté générale ; il n'y a aucun homme qui soit chargé de veiller au bien commun, la Volonté générale y suffit. Cela vaut, dans le système rousseauiste, pour le régime aristocratique ou monarchique comme pour le régime démocratique.

En fait toutefois, chez Rousseau lui-même et dans le monde dont il est le père, il y a confusion inextricable entre la Démocratie comme mythe et doctrine universelle de la souveraineté, et la démocratie comme forme particulière de gouvernement. A la vérité on peut discuter sur la question de savoir si la forme de gouvernement démocratique est bonne ou mauvaise pour tel peuple et dans telles conditions ; mais le mythe de la Souveraineté démocratique, le principe spirituel de l'égalitarisme moderne est indiscutablement une sanglante absurdité.

IX. Le Législateur. — Le peuple veut toujours le bien, mais il n'est pas toujours suffisamment informé, souvent même on le trompe, « et c'est alors seulement qu'il paraît vouloir ce qui est mal ». (Malheur à qui trompe le peuple !) La Volonté générale a besoin d'être éclairée. Le Dieu immanent de la république est un Dieu enfant, qui demande à être aidé, comme le Dieu des pragmatistes.

Le législateur est le surhomme qui guide la Volonté générale.

Ni magistrat (car le magistrat exécute la loi déjà faite) ni souverain (car le souverain, qui porte la loi, c'est le peuple), il est, pour rédiger et proposer la loi, en dehors et au-dessus de tout l'ordre humain, dans le pur azur. « Le législateur est à tous égards un homme extraordinaire dans l'État. S'il doit l'être par son génie, il ne l'est pas moins par son emploi ; cet emploi, qui constitue la république, n'entre pas

dans sa constitution ; c'est une fonction particulière et supérieure qui n'a rien de commun avec l'empire humain. »

Ce mythe d'un poncif étonnant n'est pas exempt de nocivité. Écoutons Rousseau, et comprenons que ce qu'il débite est une conséquence parfaitement logique de ses principes, et de la doctrine qui refuse à l'homme d'être un *animal naturellement politique.* « Celui qui ose entreprendre d'instituer un peuple doit se sentir en état de *changer pour ainsi dire la nature humaine*, de *transformer* chaque individu, qui par lui-même est un tout parfait et solitaire, en partie d'un plus grand tout dont cet individu reçoive en quelque sorte sa vie et son être ; d'*altérer la constitution de l'homme* pour la renforcer... Il faut, en un mot, qu'il ôte à l'homme ses forces propres pour lui en donner qui lui soient ***étrangères***, et dont il ne puisse faire usage sans le secours d'autrui. ***Plus ces forces naturelles sont mortes et anéanties***, plus les acquises sont grandes et durables, ***plus aussi l'institution est solide et parfaite*** (*sic*)*;* en sorte que si chaque citoyen n'est rien, ne peut rien que par tous les autres, et que la force acquise par le tout soit égale ou supérieure à la somme des forces naturelles de tous les individus, on peut dire que la législation est au plus haut point de perfection qu'elle puisse atteindre. »

Quel est donc ce législateur extraordinaire et extracosmique? Ne cherchons pas longtemps. C'est Jean-Jacques lui-même, c'est saint Jean-Jacques, qui, entendant bien être l'Adam parfait, lequel achève par l'éducation et par la direction politique l'œuvre de sa paternité, se console d'avoir procréé pour les Enfants-Trouvés en se faisant le précepteur d'Émile et le législateur de la République. Mais c'est aussi le Constituant, et généralement tout constructeur de cité selon le type révolutionnaire, et c'est très exactement Lénine.

Tels sont, trop sommairement indiqués, quelques-uns des mythes du *Contrat social.* Leur « mysticisme » d'apparence déductive et rationnelle n'est pas moins fou que le « mysticisme » sentimental et passionnel de l'*Émile* et de la *Nouvelle Héloïse.* Il est remarquable que le premier ait réussi surtout en France, où nous l'avons expérimenté à nos dépens, tandis que le second rencontrait en Allemagne un succès inouï, et y exerçait dans un autre ordre d'étonnants ravages.

JACQUES MARITAIN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Me DE MORO-GIAFFERI

On peut épiloguer sur la place qu'occupe au Palais de Justice, dans le barreau, Me de Moro-Giafferi; nul ne contestera qu'elle soit presque de premier plan. Si l'on divise les avocats en deux catégories : les civilistes et les criminalistes, Me de Moro-Giafferi, célèbre par les causes qu'il a déjà plaidées, de la bande Bonnot à Charles Humbert, de Joseph Caillaux à Landru, peut être situé dans le petit peloton de quatre ou cinq qui tient la tête des criminalistes. Situation enviable. Malgré toutes leurs qualités (n'en auraient-ils d'autre que de connaître le droit), le gros public ignore les civilistes. Pour lui, le seul avocat qui compte, c'est l'avocat d'Assises. A cet égard, Me Henri-Robert jouit toujours d'une réputation prodigieuse; on peut mettre en doute qu'il existe un seul citoyen français qui n'ait jamais entendu prononcer son nom. Il en existe maintenant un très grand nombre qui connait le nom de Me de Moro-Giafferi; c'est beaucoup dire si l'on pense que la réputation d'un Chenu ou d'un Saint-Auban n'a guère dépassé le monde du Palais.

Rien de plus curieux que le cabinet de Me de Moro-Giafferi. Toutes les clientèles s'y pressent. Les vieux bâtonniers prétendent bien qu'on y rencontre surtout le demi-monde, mais ils exagèrent. Ce qui est sûr, c'est que le demi-monde va plus volontiers le trouver que Me Henri Géraud ou Me Raoul Rousset. Tout Corse qu'il est, Me de Moro-Giafferi est aussi Parisien et Montmartrois. Les industries qui fleurissent sur les pentes de la Butte sacrée, entre la place Clichy et la rue Fontaine, n'ont pas de secret pour lui. Théâtreuses, marcheuses, mar-

chandes à la toilette, revendeurs, bookmakers, trafiquants de coco, gérants de bars, sont à l'aise pour lui expliquer leur cas. Il connaît leurs mœurs, leur genre de vie, leurs trucs et leurs ruses, il parle leur argot. Si la baronne d'Ange revenait sur terre et qu'elle eût quelque difficulté avec Thémis, elle n'hésiterait pas : elle irait sonner chez Me de Moro-Giafferi. Encore ne serait-il pas juste de restreindre son génie à ces frivolités. Il protesterait le premier et ce ne serait pas mal se connaître.

L'ambition politique a toujours été son ambition maîtresse. C'est un point où il n'a varié que de tactique, selon les circonstances et ses succès ou ses échecs. Jeune avocat, il fait ses premières armes dans la phalange plébiscitaire et bonapartiste du Palais, aux côtés de Mes Marx, Fougère et Poitou-Duplessis. En 1908 *et en* 1910*, pour le Conseil municipal et pour la Chambre, il est candidat des comités d'opposition nationaliste et libéral. Il échoue, et sans même prendre la peine d'exiler au grenier les images du grand Empereur qui ornent son cabinet du boulevard Saint-Germain, aux élections de novembre* 1919*, il se présente dans l'île natale, sur une liste d' « union républicaine », en même temps que MM. Landry et Caïtucoli. Élu, il se fait inscrire à la Chambre au groupe des républicains socialistes, à côté de MM. Briand, Painlevé, Viviani, de Kerguézec, Breton, etc. Quelques mois plus tard, il devait assister M. Joseph Caillaux devant la Haute-Cour.*

Après deux ans, il est permis de constater l'échec de Me de Moro-Giafferi, député radical. Aux débuts de la Chambre nouvelle, il est monté à la tribune et a tenté de s'imposer. Le succès fut médiocre. Il n'a pas renouvelé sa tentative et tous ses amis s'en félicitent.

On peut penser que Me de Moro-Giafferi demeure secrètement ulcéré de cet échec. Qu'il se console en pensant à Me Labori dont l'éloquence, puissante sur les jurys, n'eut pas plus de succès que la sienne au bout du pont de la Concorde. La barre doit suffire à son ambition. Il est si bien chez lui, au Palais !

Il faut le voir, l'après-midi, dans les groupes de la galerie Marchande ou de la salle des Pas-Perdus, au bras d'un de ses secrétaires, le ventre tendu sous la robe, la chevelure en arrière, la moustache ébouriffée. Toute une cour l'entoure et le presse. Lui, se prodigue, narre, entasse les anecdotes et les jeux de mots, les plaisanteries et les on-dit, cependant que, dans sa face tourmentée, ses yeux ne cessent de danser, à la recherche du magistrat ou du confrère qui passe et qui ne se doute pas qu'il emporte dans son dos un trait lancé d'une main sûre. Décocher un mot d'esprit est une tentation à laquelle Me de Moro-Giafferi est incapable de résister. Il en va jusqu'à oublier que le Palais a des échos sans nombre. Un candidat au conseil de l'Ordre et (qui

sait?) peut-être au Bâtonnat quelque jour, devrait être plus prudent.

Au Palais, la Correctionnelle et la Cour d'Assises sont ses deux champs de bataille. A la correctionnelle, il dirige *les audiences. Président, juges, substitut et le reste, comptent fort peu devant lui. Il les met tous dans sa poche. S'il veut plaider, il plaidera, fût-il inscrit avec le dernier numéro. Veut-il une remise, il l'obtient envers et contre tous.*

Au sortir de la correctionnelle, Me de Moro-Giafferi se rend aux assises. Des sourires, des poignées de main, et le voilà qui s'installe en maître au banc de la défense. Dès l'interrogatoire et le défilé des témoins, sa verve se prodigue. Mais c'est dans la plaidoirie qu'on peut le mieux saisir sur le vif ses procédés oratoires, sa conception du rôle de l'avocat, ses brillantes qualités et ses non moins éclatants défauts.

A peine a-t-il ouvert la bouche qu'éclate sur son visage le plaisir extrême qu'il ressent de sa propre chanson. Il est heureux de plaider. Il plaide pour s'amuser. Les plaidoiries peuvent être mal construites, plus longues qu'il n'est d'usage, comme s'il ne savait plus s'arrêter. Le beau malheur! On ne construit pas un amusement, on suit sa fantaisie, son caprice. Et comment se résoudrait-il à clore un divertissement dont pour lui le charme ne s'épuise jamais?

Il n'y a pas de meilleur service à rendre à Me de Moro-Giafferi que de l'interrompre. Il a le génie de la réplique rosse qui met toute la salle de son côté. Il l'ignore si peu que si l'interruption ne vient pas, il la provoque. Il se fait insinuant, il « asticote » le ministère public, il essaye de l'énerver :

— Monsieur l'avocat général va me dire peut-être...

— Mais, maître, je ne dis rien.

— Ah! pardon! je croyais entendre...

Que l'on n'aille pas supposer que Me de Moro-Giafferi oublie tout à fait son client, placé derrière lui, entre les deux gardes municipaux. De temps en temps, il se retourne, dans une attitude pleine de noblesse qui lui permet, par la même occasion, de regarder en face le public, le jury et la presse judiciaire. Car il n'oublie pas non plus ces trois catégories d'auditeurs... Le public, lui, est conquis d'avance, et il s'amuse presque autant que Me de Moro-Giafferi lui-même. Le jury vient en seconde ligne. Après tout, c'est lui qu'il s'agit, en fin de compte, de convaincre. C'est de lui que dépend dans une certaine mesure le succès de la représentation. Lui non plus ne demande rien que Me de Moro-Giafferi ne puisse obtenir avec un peu d'adresse et de subtilité. Discuter le dossier? C'est bon pour les civilistes. Aux Assises, cette méthode ne donne rien ou presque rien. Puis, pour discuter un dossier, il faut le connaître et les mauvaises langues prétendent

que Me de Moro-Giafferi n'ouvre pas les siens. Non point par paresse, mais il entreprend tant de choses que le temps lui manque sans doute.

Éblouir, étourdir, voilà sa tactique. Il amuse les jurés; il détourne leur attention des points délicats de la cause, il la promène de tous côtés, il les accable de mots d'esprit, de coq-à-l'âne, il feint d'élever le débat et de monter jusqu'aux cimes de la sociologie et de la morale. Parfois, il s'avance jusque vers eux pour les regarder de plus près. Il brandit des papiers, il clame qu'il va faire des révélations inouïes, il se couche presque sur le rebord de son banc, les muscles tendus comme le jaguar qui va bondir : il bondit en effet sur un témoin ou sur l'avocat général qu'il saisit et déchire à belles dents, puis accroupi sur ce cadavre, il secoue sa chevelure et jette un regard circulaire de défi. Entre temps, il s'apaise, séduisant, familier; il frise sa moustache, rejette ses cheveux en arrière; il se promène de long en large, il danse tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre; il suce des pastilles, il se cure les dents. Ce n'est qu'un intermède pour souffler, et le voici qui reprend de plus belle...

Les plus beaux dons d'éloquence ont été prodigués à Me de Moro-Giafferi. Que lui manque-t-il donc? Fort peu de chose, mais l'essentiel peut-être. Toutes bienveillantes qu'elles aient été à son berceau, les fées lui ont refusé l'application, c'est-à-dire la méthode et la mesure, la discipline dans le travail. Un orateur sans méthode ni discipline n'avance pas, il risque de reculer. Certains déjà chuchotent qu'ils préféraient le Moro d'il y a vingt ans au Moro actuel. Grave symptôme, surtout si l'on songe que Me de Moro-Giafferi, bien que toujours classé dans ce qu'on nomme le « Jeune Palais », est inscrit au tableau depuis 1898, qu'il commence à engraisser et qu'à son âge l'on ne quitte plus volontiers ses habitudes.

***

La Vie de Paris.

AUTOMNE

En novembre, quand les frimas, le soin de ses affaires ou le souci de ses plaisirs le ramènent à Paris, le Parisien ne retrouve plus sa bonne ville avec le même sentiment de plaisir qu'au temps jadis. L'asphalte du boulevard ne lui appartient plus. Les théâtres ne jouent plus pour lui. Ses restaurants préférés ne lui font plus l'accueil d'autrefois. En dépit d'Olivier, la grande volière du Ritz est en cette saison encombrée de trop de perruches disgracieuses.

L'étranger ne se contente plus d'être notre hôte honoré et fêté. Il traite Paris en pays conquis. Il s'y amuse à sa manière qui est

souvent brutale et grossière, parce que ce n'est plus seulement l'élite des gens d'outre-mer qui nous visitent, mais la foule des déclassés et des aventuriers. Ces personnages donnent des fêtes en d'affreux décors composés selon leur goût. Leurs petits « raouts » prennent tout de suite des aspects d'orgie et les vertueux journaux de Chicago se scandalisent des mœurs de notre capitale !

Nous les réprouvons autant qu'eux. Seulement ce ne sont pas les nôtres. Est-ce une Française qui invite à ses bals les hommes déguisés en nourrices et les femmes en poupons?...

Des Parisiens qui ne sont encore qu'au milieu de leur vie se retournent avec mélancolie, comme les vieillards, vers les temps où Maupassant peignait avec de si aimables couleurs notre Paris automnal. Nous nous y sentions chez nous. Il était doux d'y reprendre ses habitudes, d'y retrouver ses amitiés, amusant d'y découvrir des modes nouvelles, encore adaptées à notre ciel et à notre climat. Il était plaisant d'y renouer avec tant de gracieuses traditions. Les dernières feuilles jonchaient d'un tapis d'or la terrasse de l'Épatant, tandis que de patients coupés attendaient rue Boissy-d'Anglas les fidèles d'Auteuil. Le décor était familier et constant.

Aujourd'hui, nos conseillers municipaux et nos architectes semblent s'allier avec les exotiques pour dénaturer notre ville, pour lui enlever le caractère que les siècles lui avaient conféré. Quand on rentre à Paris, on se demande avec angoisse quels nouveaux vestiges du charmant passé auront disparu, à quels hôtels, tout chargés d'histoire, la pioche du démolisseur se sera attaquée.

M. Gsell vient de publier les entretiens de Rodin et d'Anatole France. C'étaient l'un et l'autre de vieux Parisiens. M. France est né sur les quais de la Seine où fleurit la littérature en plein vent. Rodin et lui s'enflammaient d'une sainte colère devant les ravages exercés méthodiquement au cœur de la cité ! Quand il voyait les vandales porter le pic dans les fiers hôtels d'autrefois, Rodin songeait à la fable d'Énée rompant les branches saignantes d'un myrte où les dieux avaient enfermé un bel adolescent. « Il me semble alors, s'écriait le sculpteur, que les murailles saignent, car elles sont vivantes et humaines comme le myrte de Virgile. Par le rythme harmonieux de leurs monuments, les Français de jadis ne nous parlent-ils pas?... »

Et M. France, qu'on ne saurait accuser d'être le prisonnier du passé, faisait chorus, désolé de tant de barbarie et de la laideur des constructions qui, chaque jour, remplacent quelque jolie demeure d'antan.

« — Les maisons d'aujourd'hui, reprenait Rodin, n'offrent ni proportion, ni style, ni détails aimables. On a oublié que l'architecture, comme la peinture, la sculpture, la poésie, la musique, est un langage de l'âme ! Le goût se meurt. Et le goût c'est l'esprit d'un peuple exprimé dans sa vie quotidienne, c'est son caractère rendu sensible

dans ses costumes, ses foyers, ses jardins, ses places publiques. Notre société déteste l'esprit. Elle tue le rêve...

« — Tout cela en vue de l'utilité pratique, répondait M. France. Mais y a-t-il rien de plus utile pour une nation que le charme d'une ville où se traduit visiblement son esprit sociable, hardi, bien équilibré, clair et allègre? Voilà une leçon qui, dans la vie d'un peuple et pour son avenir, vaut mieux que tous les ponts de fer dont on se propose d'enlaidir le cours de la Seine. »

Nos législateurs devraient méditer ce propos. Nos députés sont les pires démolisseurs. Le système fiscal qu'ils ont instauré nous donnera bien vite un Paris sans hôtels, sans jardins, sans ombrages, une France sans châteaux! Supporté par une seule classe de la société, l'impôt écrase les propriétaires des immeubles fastueux, honneur et beauté de notre capitale. Qui pourra conserver ces nobles maisons construites jadis par un Mansart, un Cherpitel ou un Soufflot, ces parcs où les arbres des bosquets représentaient un peu de beauté libre et l'effort séculaire d'une sève puissante? Ils promenaient leur ombre bleue sur le voisinage et lui assuraient un air plus salubre. Toutes ces grâces périront stupidement. Si le propriétaire d'un hôtel du faubourg Saint-Germain est imposé comme le fisc a la prétention de le faire, de même que si sa vieille demeure familiale était une maison de rapport, il lui reste en effet à la transformer en gratte-ciel, à construire sur l'emplacement de ses parterres six ou sept étages d'appartements, ou bien à mourir de faim entre ses lambris du dix-huitième!

Quelle mélancolie de voir les derniers de ces beaux hôtels tomber entre les mains de sociétés financières et se muer sous la baguette d'une mauvaise fée en bureaux, en offices, en banques, en étables pour le Veau d'Or!... « Notre époque où règne l'argent, disait encore Rodin, tolère les pires attentats contre le droit de tous à la santé et aussi à la beauté. Elle empuantit et salit tout. »

Cette amertume se conçoit devant la laideur, la tristesse de la maison moderne. Elle ressemble à ces meubles de bureau qui contiennent des casiers tous pareils. A chaque étage on tire le carton et l'appartement se présente absolument semblable au voisin, avec son inutile galerie, ses pièces stupides où le mobilier n'a point sa place, où d'affreuses moulures enlaidissent les plafonds et les panneaux. Nulle juste proportion ne vient satisfaire l'esprit, nulle fantaisie ne l'enchante. L'unique architecture du siècle est l'œuvre d'ingénieurs : quelques viaducs peu connus!

A peu près seul, un architecte comme M. Süe a rêvé autre chose que nos insipides casernes. M. Sargent a construit quelques hôtels élégants et bien aménagés. Mais les autres! Ceux qui sont membres de l'Institut, ceux qui débutent sous l'inspiration du futurisme! Allez voir au Salon d'automne ce que les *Jeunes* nous proposent. C'est à frémir, mais c'est dans l'ordre! L'architecture est un art

social, l'art décoratif également. Ce sont les produits d'une collaboration : celle du châtelain qui demeure et de l'architecte qui construit. Cette collaboration est rompue depuis qu'il n'y a plus de société en France.

Les artistes qui, dans de si beaux bois, en de si belles matières, font des meubles dont les formes vous déplaisent ne sont pas responsables de leur erreur. Quel soin prenez-vous de les guider, de les éclairer sur vos goûts, sur vos habitudes? Étrangers à votre vie, comment arriveraient-ils à vous satisfaire?

Nos gens d'affaires savent cependant orienter nos artisans vers leurs préférences. Voyez tel financier s'entretenir de moteurs ou de carrosseries avec un constructeur! Écoutez tel homme de sport élégant causer avec son mécanicien. Aussi la voiture automobile, si disgracieuse quand elle fit son apparition, a-t-elle trouvé son élégance. On a pu admirer cet automne au Grand-Palais ses formes sveltes, ses proportions heureuses. Et l'avion n'emporte-t-il pas sur ses ailes plus de poésie que n'en traînaient le carrosse ou la chaise aux bois chantournés et dorés au vernis Martin?

Le comte Robert de Montesquiou écrivait en 1912 : « Jusqu'au jour des Wright, j'avoue franchement que les deux célèbres formules « nous dansons sur un volcan », et « où allons-nous? » n'étaient pas loin de me compter parmi leurs interprètes et leurs adeptes. Ensuite j'ai pensé : « Qu'importe le volcan au-dessus duquel on plane? » Cependant le volcan n'en continuait pas moins de me paraître mal tenu, en ce qui concerne la région de Paris, et percé de trous métropolitains auxquels je préférais les cratères. Depuis quelques mois, il faut en rabattre. Les artères « Nord-Sud » ont du bel, du bon et de l'utile... Tout un rajeunissement de la vieille cité la met mieux en état de satisfaire aux pacifiques et jeunes invasions étrangères, dont elle attend une prospérité et souhaite des avantages. Il y a là de quoi réfléchir avant de condamner...

« Évidemment l'état actuel de Paris s'accorde mal aux habitudes des vieux Parisiens ; est-ce à dire qu'il soit dans son tort en se modifiant ainsi, ou que ce ne soit pas plutôt le vieux Parisien qui retarde? »

C'est évidemment la réponse aux lamentations de Rodin. Mais ce point de vue est-il moins mélancolique? Se sentir attardé dans son siècle, dépaysé dans sa ville, est-ce une découverte réjouissante? Si conscient que l'on puisse être de ses torts vis-à-vis du progrès, il y a des traditions, des sentiments, des habitudes que l'on voudrait sauver, tant on les croit vrais, tant du moins on les a aimés! Pourquoi faut-il que la matière de ce qu'on nomme le progrès reste inextensible et qu'on ne puisse la tirer d'un sens sans qu'elle ne découvre de l'autre une surface dénudée? Tout progrès semble compensé par un recul. Vous avez inventé et perfectionné l'art de la locomotion, mais vous ne savez plus vivre chez vous!

Le progrès n'est sans doute qu'une illusion. Les philosophes l'iden-

tifient à la notion du nouveau. Pour les générations qui s'éveillent à la vie sociale, le nouveau est toujours meilleur parce qu'il est le nouveau, voilà tout. L'histoire des mœurs est pleine d'anecdotes qui confirment cette vue un peu sceptique. Les remèdes eux-mêmes ne guérissent qu'un certain temps. On les abandonne. Puis ils retrouvent un jour leur efficacité : par exemple la saignée !

Ne croyons pas d'ailleurs les Parisiens uniquement occupés aujourd'hui de machines volantes ou courantes, et tout au mécanisme. Le passé a des retours et la tradition quelques attaches solides dans nos esprits.

Paris a vu se dérouler le 10 novembre en l'église de la Trinité une des plus magnifiques cérémonies qu'on puisse imaginer. Elle était d'un caractère tout spirituel et non seulement le monde religieux et militaire, mais celui de la politique, de la diplomatie y figuraient encadrant les héros de la Grande Guerre. L'*Union interalliée* faisait célébrer ce jour-là, en présence du cardinal archevêque de Paris, en l'honneur des combattants défunts, la messe de *Requiem* orchestrée par Berlioz. La belle pompe ! David n'en a jamais peint de plus noble, de mieux ordonnée. La musique de Berlioz prend tout son sens exécutée sous les voûtes d'une église. Ce n'est point qu'elle remplisse les cœurs d'une ferveur mystique, à la façon des vieux chants grégoriens ; mais quelle flamme, quelle ardeur, quelle harmonie !

Une pareille commémoration, l'esprit dans lequel elle fut célébrée montrent assez quels sentiments n'ont pas cessé de prévaloir chez les Parisiens. Un nouveau culte est en train de se répandre dans cette population qu'on dit gouailleuse et sceptique : celui du héros inconnu. L'autel de la patrie s'élève sur ses reliques. Un désir obscur et profond de communier avec l'absolu, sous de nouvelles espèces, s'éveille dans notre société inquiète et troublée. Les fleurs qui se fanent sous l'Arc de triomphe, les couronnes qui s'y amoncellent, les pieux ex-voto que la foule y dépose, les discours prononcés au-dessus de ces dalles sacrées le 11 novembre, sont un témoignage éclatant de l'irréductible « idéalisme » de ce peuple dont les yeux resteront toujours ouverts sur l'infini !

Au rond-point de l'Étoile, entre l'avenue des Champs-Élysées et celle du Bois de Boulogne, au milieu des futilités, des élégances, en plein vingtième siècle, matérialiste et mercantile, naît ce que les journaux appellent une « religion nouvelle ». Voilà une découverte propre à faire rêver M. Anatole France ! Le monde comme nos cœurs est plein de contradictions !

De ces hauteurs retomber à la Cour d'assises et à Landru ! D'où vient l'emprise que de tels débats exercent sur certains êtres éduqués et raffinés? Le goût du monstre?

Cette ignoble affaire n'était attirante ni par les personnes mises en cause, ni par la nouveauté du crime. La légende de Barbe-Bleue

remonte loin ! et Landru n'était pas plus phraseur que Lacenaire. Il n'avait ni plus de sang-froid ni de volonté. Ce qu'on a vu de nouveau dans le prétoire de Versailles, c'est une foule totalement dépourvue de respect pour l'appareil de la justice, une foule à qui le voisinage de la mort n'imposait aucune contrainte et dont l'attitude fut un tel scandale que l'Avocat Général dut l'admonester. Effet de la guerre ! Jouer sa tête paraît un jeu comme un autre, un spectacle divertissant pour les assistants ! Ils sifflent, ils applaudissent. La vie humaine n'a plus qu'un prix très relatif. Et quant à la majesté du tribunal, il faut avouer que notre stupide démocratie a tout fait pour l'en dépouiller. Elle a réduit tant de choses en poussière, qu'il ne faut pas s'étonner que chaque coup de vent en soulève suffisamment pour suffoquer les honnêtes gens !

LUCIEN CORPECHOT.

Les premiers mois de la saison théâtrale.

Le critique dramatique est convié à entendre une pièce nouvelle en moyenne cinq fois la semaine : une bonne vingtaine par mois, deux cents par an en chiffre rond. Sur la quantité, il serait fou de réclamer même un chef-d'œuvre tous les deux ou trois ans ; les chefs-d'œuvre ne sont pas si nombreux. Les siècles les plus fortunés en laissent quelques douzaines, nos siècles ordinaires à peine quelques-uns. Que reste-t-il au théâtre de tout le romantique? Les *Comédies et proverbes.* Parfois toute une génération passe à la surface de la terre sans en laisser un seul. Ne demandons pas à notre époque d'être exceptionnelle. Nous ne pouvons lui demander que d'être normale. Une époque normale est celle où quelques œuvres honorables paraissent sur un fond de solide médiocrité. Il y a de notre temps des œuvres honorables, car la nature produit toujours des talents. C'est le fond solide qui manque presque complètement. C'est pour cette raison que nous sommes contraints, quelque ennui qu'on puisse ressentir à se lamenter, de juger sévèrement notre époque. Il est trop clair que nous ne traversons pas un des âges d'or de la littérature dramatique.

La période qui suivit le renouveau du Théâtre Libre fut heureuse pour la scène française. Coup sur coup parurent Jules Lemaître, M. de Curel, M. Donnay, M. Courteline, M. Porto-Riche, M. Capus, et dans les genres inférieurs M. Feydeau. Le fond de solide médiocrité était assuré par les Hervieu, les Brieux, les Lavedan. A la période suivante, au contraire, épuisement complet. Les chefs de file sont M. Bataille et M. Bernstein. Cette succession des deux générations fait songer au mouvement des vagues de la mer. La période Bataille-Bernstein correspond au ressac. Aujourd'hui la vague est retirée, le

sable demeure à découvert, car la suivante n'est pas encore arrivée, celle que nous prépare l'initiative du Vieux-Colombier et dont nous trouvons les signes avant-coureurs dans les meilleurs ouvrages de l'an dernière, *le Pécheur d'ombres* et *la Souriante Madame Beudet.*

Ce commencement de saison ne nous a rien apporté de nouveau. Deux pièces qui relèvent du genre poétique, une comédie de caractère (*Une Comédienne* de MM. Bousquet et Armont), deux pièces prétentieuses et vides (le *Dieu d'Argile* par M. Édouard Schneider et la *Maison de l'Homme* de M. Victor Margueritte), un drame bien fait, voilà tout ce qu'on peut retenir, à des titres fort inégaux, parmi les quelque cinquante pièces inédites montées depuis septembre. Il a bien paru deux ouvrages qui, violemment détachés sur un fond qui fait repoussoir prennent à nos yeux figure de chefs-d'œuvre. Mais l'un, *l'Envers d'une sainte,* de M. de Curel, date de 1893. L'autre, *Amants,* de M. Donnay, date de 1895.

La critique de notre temps est vraiment bien coupable. Parmi les signes qui obligent à la sévérité, celui-là est au premier plan. On trouverait encore, au fond des revues, quelques esprits dignes du beau titre de critiques instruits, lettrés, capables de distinguer entre une farce et une œuvre, entre le néant et l'être : un Bellessort, par exemple. Mais dans la presse ! Quand on pense qu'elle a pris au sérieux *la Gloire* de M. Maurice Rostand ! Nous voulons croire qu'il y a sous ce scandale un parti pris politique ; le monde singulier des répétitions générales a voulu récompenser ce fils à papa de sa tumultueuse adhésion aux « idées avancées ». Cette explication est la seule de nature à rassurer l'esprit. Si ces messieurs avaient été de bonne foi, ce serait inquiétant.

Ce n'est pas, grand Dieu ! la raison opposée qui nous pousse à décrier M. Maurice Rostand. M. Rostand s'est jeté dans les bras des bolchevistes ; il y est trop bien, qu'il y reste. Cette entente de la politique sans lois et de la poésie sans raison nous satisfait autant que nous irrite la contradiction d'une alliance entre l'anarchie littéraire et l'ordre catholique chez un esprit comme M. Claudel. Il faut surtout plaindre M. Rostand.

Les sentiments si nobles qui devraient animer un fils à l'égard de la mémoire d'un père qui, à tort ou à raison, fut célèbre, l'admiration, la généreuse émulation, tournent chez M. Maurice Rostand en jalousie. Il faut le plaindre parce que son milieu l'a perverti, au sens où le langage populaire dit d'un enfant qu'il est gâté. M. Henri Béraud, le vigoureux critique du *Mercure de France,* a montré dans les puérilités de *la Gloire* le résultat fatal d'une éducation au cours de laquelle le malheureux enfant entendit parler chaque jour, à la table de famille, du génie et de la gloire, comme on parle de pruteaux à la table d'un épicier. Il faut plaindre surtout M. Rosnand parce qu'il n'est pas venu au monde sans qualités ni sans

dons littéraires, et que son éducation, le cabotinage au milieu duquel il a vécu, ont tout fait avorter. Empoisonné par le mauvais goût, capable d'écrire sans broncher les vers ridicules de *la Gloire* entre lesquels on n'a que la peine de choisir des absurdités comme celle-ci :

Tout mon pauvre cerveau m'absorbait comme un gouffre,

on sent pourtant que M. Rostand était capable de mieux faire. Il y a chez lui une sorte de chaleur qui de temps en temps lui fait attraper la fausse animation ou la fausse grandeur. A l'audition, quelques strophes lyriques en octosyllabes avaient presque fait illusion. Il a fallu qu'un journal les imprimât le lendemain pour que nous nous rendions compte qu'elles ne valaient pas mieux que le reste.

A l'inverse, le dramatiste ne saurait faire aucune illusion ; rien n'est si pitoyable que l'affabulation de *la Gloire*. Un peintre célèbre, Wisburne, a un fils, Clarence, jaloux de la gloire paternelle. Ce fils devient fou, prétend qu'il a du génie et conduit son père devant les douze toiles où il se vante d'avoir peint des chefs-d'œuvre : les toiles sont blanches. Tout lecteur de Balzac reconnaîtra aisément la source de M. Rostand. Le père, ému, peint sur les toiles de véritables chefs-d'œuvre et le fils guéri connaît la gloire. Mais il découvre le subterfuge et meurt de désespoir. Cependant il restera aux yeux des hommes le véritable auteur des peintures, car l'auteur d'un chef-d'œuvre n'est pas celui qui le réalise, mais celui qui le rêve.

Il faut plaindre, on le voit, la critique qui parle de la « pensée » de M. Rostand. Il faut plaindre le public qui vient, crâne bourré, sur la foi des étoiles, et qui ouvre des yeux ronds...

Avec le Louis XI de M. Paul Fort, représenté à l'Odéon, nous passons du néant à l'être. M. Paul Fort, qui a la finesse et le bon sens d'un concitoyen de La Fontaine, a modestement intitulé sa pièce *Chronique en six images*. Il a découpé dans l'histoire de Louis XI six épisodes, les uns un peu minces, les autres importants. La première critique qu'on puisse faire est qu'un tel choix paraît bien arbitraire. Au premier tableau et au dernier, par exemple, il ne se passe rien. On pourrait les enlever sans inconvénient. Le second représente la mort du duc de Bourgogne Philippe le Bon, le troisième l'entrevue du Téméraire et du roi à la veille du traité de Conflans, le quatrième l'arrestation de Louis XI à Péronne, le cinquième une grande scène au château de Péronne entre les deux adversaires. Si nous objections à M. Paul Fort l'inconvénient de cet art dispersé, il nous répondrait par l'exemple de Shakespeare, voire par celui de M. Ghéon dans *le Pauvre sous l'escalier*. A quoi nous répondrions que ce *magister dixit* ne nous fait aucune impression.

On peut bien en trois heures peindre fortement une crise à son point culminant, dérouler ce qui se passe en une âme humaine quand, sous le souffle de l'orage, toutes les passions se mettent d'un coup à

tourbilloner. Alors tous les traits vont au but, on se conforme à la loi qui veut que le théâtre soit à la fois artificiel et synthétique. Mais peindre un grand caractère à travers les vicissitudes de toute une vie, donner une touche ici et la suivante quinze ans plus loin, alors que tant de faits inexplorés ont modifié cette âme dans l'intervalle, comment peut-on, de gaieté de cœur, jouer une pareille difficulté, tranchons le mot, une pareille impossibilité? Shakespeare a réussi, à force de génie, à peindre des caractères par voie analytique et touches dispersées : nous ne nous lasserons jamais de répéter que s'il avait connu un meilleur instrument, il l'aurait pris. Il nous suffit pour l'attester de sa docilité à l'égard des conventions de son temps. Mais son instrument n'est pas le bon, tout exemple nouveau nous en convainc. Longtemps nous avons cru que la loi des unités était l'instrument parfait, sans doute, mais non le seul bon instrument. Il faut avoir, à tous risques, le courage de déclarer qu'elle est la loi même du théâtre.

En ces tableaux rapides, quelle idée peut nous donner Paul Fort du caractère multiple de Louis XI? Quelques faits nous rappellent la vaste tragédie que fut son règne; une fois l'image évoquée : on la voudrait forte, nette et frappante; à peine est-elle apparue qu'elle retourne à l'ombre et s'évanouit. On sent que l'auteur lui-même n'a pas eu le temps de la saisir. Le spectateur, lui, a juste le temps de saisir l'intention fugitive du poète : de même que M. Paul Fort n'a voulu que dérouler des images de l'histoire, il n'a voulu peindre en Louis XI que le « curieux homme ». Dessein impossible, ce curieux homme était un roi. Un livre d'histoire tout entier n'est pas de trop pour peindre, avec toutes les nuances qui composent la vérité, ce prince qui fut le plus dangereux des prétendants aussi longtemps qu'il désira le trône au lieu de l'occuper, qui perfectionna longuement sa politique aux leçons de l'expérience et usa pour servir le bien public et la justice de moyens souvent suspects aux yeux de l'équité. Vaste, trop vaste sujet, par trop inégal aux dons d'un chanteur. A vouloir rivaliser avec Clio, Thalie se casse le cou.

On a coutume de dire que la divination poétique supplée à tout. Oui et non. C'est question de mesure. Sur ce mauvais sujet, même pris de mauvaise manière, on pouvait rencontrer quelque grande vérité humaine. Mais M. Paul Fort s'est attardé à nous chanter d'agréables chansons. M. Paul Fort est un délicieux poète qui voit le monde avec les yeux émerveillés du Petit Chaperon rouge. Il est si charmant quand il chante! Il est tour à tour subtil et naïf, cadencé et libre, nonchalant et savant, varié comme la nature et malin comme toute la littérature. C'est un esprit si gentil qu'on est tout attristé de lui faire de la peine.

Le métier de poète est admirable, on n'a que le souci de respirer les roses. Le critique, obligé de manœuvrer le sécateur, se pique les doigts aux épines.

M. Sacha Guitry est réputé un fort bon auteur comique. Sans doute est-il las de vaincre avec trop de facilité, d'entendre dire qu'il a beaucoup de fantaisie et d'esprit. Ou bien, prenant les choses de plus haut, on peut croire que M. Guitry trouve en son seul talent les ressources nécessaires pour se renouveler. Il est certain qu'il ne s'est jamais cantonné dans le genre de ses premiers succès. Il a toujours cherché à rajeunir, élargir sa manière, et cette variété n'est pas le moindre de ses mérites. Depuis quelques années déjà nous le voyions avec plaisir gagner en sérieux, dépouiller cette attitude de cynisme qui n'était pas le meilleur de son caractère. Il avait abordé des sujets moins frivoles, puis, avec *Mon père avait raison*, il avait tenté la comédie de ton élevé. Il a fait cette fois-ci un nouveau pas et nous a donné un drame. Non que la progression soit régulière du genre léger au genre grave et que le drame soit par essence au-dessus de la comédie. Mais dans le cas particulier de M. Guitry, cette marche indique bien un progrès. Favorisé du destin, il a commencé par prendre la vie avec des airs détachés. S'il écrit aujourd'hui un drame, c'est qu'il s'aperçoit qu'après tout, il y a dans le monde autre chose que des sujets de plaisanterie.

Remarque curieuse : cet auteur qui doit tous ses succès au genre gai semble, au moins en théorie, devoir gagner en cultivant le genre grave. Dans le drame, il ne pourra plus faire de mots d'auteur, ni de poses, ni de gamineries, ni de tours d'équilibre. Il ne pourra plus jouer à l' « immoraliste ». Il n'aura pour ressources que son habileté, qui est grande, et ses dons d'observateur et de peintre du cœur humain.

Il n'a cependant abordé le drame que par un biais ; il n'a pas inventé sa matière : il l'a tirée d'une nouvelle de M. Duvernois. Dans ces conditions, nous ne pouvons encore juger que du détail, puisque le fond n'est pas à lui. Ce détail est d'une qualité remarquable. M. Guitry excelle à bâtir une scène, à conduire un dialogue souple et dépouillé : peu d'auteurs savent à l'heure actuelle donner comme lui, quand il le veut, l'illusion que les personnages parlent et agissent comme dans le cours de la vie. Lorsqu'il prendra la peine de bâtir une pièce et un caractère tout entier, nous n'aurons véritablement plus rien à lui demander.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

La conférence de Washington. — *Après avoir entendu, le* 16 *novembre, le délégué chinois exposer le point de vue de son pays le comité des « neuf » se déclare favorable au maintien de l'intégrité territoriale et de l'indépendance administrative de la Chine* (19 *novembre*).

Le 21, *M. Briand prononce un grand discours sur le désarmement terrestre et fait valoir les conditions particulières qui obligent la France à demeurer armée.*

M. Balfour lui répond par le vœu que la France n'ait plus à connaître d'agression.

Dans les milieux de la Conférence, on estime qu'après le discours de M. Briand, la Conférence ne cherchera pas à discuter la question de la restriction des armées de terre. On ne nous conteste pas le droit de conserver une armée, mais on ne nous donne pas une garantie de plus pour notre sécurité.

M. Briand quitte New-York le 25 *novembre, laissant à M. Viviani la présidence de la délégation française.*

Une discussion qu'il a eue avec M. Schanzer, délégué italien, inexactement rapportée dans des journaux anglais et de la péninsule, donne lieu à des manifestations contre la France à Turin, à Naples, à Rome et dans plusieurs autres villes (25, 26 *et* 28 *novembre*).

D'autre part, le désaccord entre la France et l'Angleterre s'accentue, à propos du traité franco-turc d'Angora. Le 18 *novembre, le gouvernement français répond à la note de lord Curzon.*

Le 24, *lord Curzon prononce, à Londres, au cours d'un banquet, un discours qui cause une vive émotion et est interprété comme un désaveu de l'attitude conciliante de M. Balfour à Washington. On annonce en même temps qu'un navire de guerre anglais part pour la Cilicie assurer la protection des chrétiens.*

Le 26, *parvient au quai d'Orsay une nouvelle note anglaise, amicale en la forme comme toute note diplomatique, mais qui ne fait qu'accuser l'opposition des points de vue et la prétention de l'Angleterre de nous dénier toute liberté d'action.*

La Conférence de Washington ne semble pas vouloir se borner au désarmement naval et aux affaires du Pacifique. Un projet d'association plus large que la Société des Nations serait mis en avant par M. Harding et M. Hughes. Il s'agirait de conférences internationales annuelles, où l'Allemagne aurait accès.

Empire britannique. — *Les* 17, 18 *et* 19 *novembre, l'arrivée du*

prince de Galles provoque, à Bombay, de grands désordres. Il y a également des troubles à Calcutta.

Le 19, les pourparlers anglo-égyptiens de Londres sont rompus.

Hongrie. — *Charles IV arrive à Gibraltar, à bord du croiseur anglais* Cardiff *(16 novembre). Il repart aussitôt à destination de Madère.*

Le comte Bethlen, président du Conseil, qui avait offert sa démission, le 15 novembre, est chargé par l'amiral Horthy de reconstituer le cabinet (25 novembre).

Belgique, 20 novembre. — *Renouvellement de la Chambre des députés et d'une moitié du Sénat.*

Les catholiques obtiennent à la Chambre des députés 82 sièges (9 gains), les socialistes 66 (4 pertes), les libéraux 35 (1 gain), les combattants 1 (1 perte), le parti du front 4 (1 perte), les classes moyennes et les nationalistes 0 (1 perte chacun).

Au Sénat, les catholiques obtiennent 42 sièges, les socialistes 33 et les libéraux 18. Les socialistes regagnent quelques sièges que leur avaient fait perdre des invalidations.

La veille des élections, le cabinet Carton de Wiart avait donné sa démission.

Allemagne. — *La Commission des réparations, qui était partie pour Berlin afin d'aviser aux mesures à prendre devant la chute du mark allemand, revient après avoir constaté le mal mais sans proposer de remède (19 novembre). Le gouvernement du chancelier Wirth lui a donné seulement l'assurance que les prochains paiements seraient effectués et que des efforts seraient tentés en vue du rétablissement des finances du Reich.*

Une note officielle datée du 19 annonce que l'Allemagne est prête à recourir de nouveau à l'emprunt pour montrer sa bonne volonté.

A la suite de l'échec des négociations entre le gouvernement allemand et les grands industriels au sujet des valeurs à fournir pour acquitter l'échéance de janvier envers les Alliés, Hugo Stinnes part pour Londres (19 novembre). Son voyage, connu du chancelier Wirth, a pour but de mener une campagne en Angleterre tendant à réduire les obligations de l'Allemagne et de tâter les possibilités d'un emprunt industriel.

Après M. Stinnes, M. Rathenau part également pour Londres, où il a un entretien, le 30 novembre, avec le chancelier de l'Échiquier. Il se confirme que le gouvernement anglais considère un moratorium de deux ans comme la solution nécessaire.

Japon. — *Le prince Hiro-Hito est nommé régent de l'Empire japonais, l'empereur actuel étant malade (25 novembre).*

A. M.

TABLE DES MATIÈRES

TOME VII. — OCTOBRE-DÉCEMBRE 1921.

LES IDÉES ET LES FAITS

LA VIE A L'ÉTRANGER

LES LETTRES

LES BEAUX-ARTS

LA PHILOSOPHIE

LES SCIENCES

LA VIE ÉCONOMIQUE ET SOCIALE

L'HISTOIRE

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 27196.